COURRIER DE 2e CLASSE · ENREGISTREMENT NO 5188 · PORT PAYÉ À MONTRÉAL

LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ
BIMESTRIEL • Nº 17 • MAI 84 • 2,50$

ENTREVUE

MARIE CARDINAL

LA BANLIEUE BOUGE-T-ELLE?

L'HÉRITAGE IMPRÉVU DU D.E.S.

LE SOURIRE TROUBLE DE LA PORNO

L'ÉVÉNENEMENT CAMILLE CLAUDEL

LE MIRACLE JAPONAIS: CHERCHEZ LES FEMMES

PARIS ET BIEN PLUS...
EN CLASSE WARDAIR

498 $
Vols ABC départ 10 avril
Séjour max. 32 jours

La grande vie à bord
Des vols tout confort à bord de gros-porteurs B-747 ou DC-10 et une foule de petits luxes sans aucun supplément.
— écouteurs stéréo
— surprises pour les enfants
— rafraîchissements à volonté
— consommations durant presque tout le vol

Et quels repas!
— délicieux choix de repas, servis dans de la porcelaine
— plateau de fromages, fruits et desserts
— le tout accompagné "de vins" importés et de liqueurs fines

548 $
Vols ABC départs 17 et 24 avril
Séjour max. 32 jours

DE: MONTRÉAL (Mirabel)·QUÉBEC À: PARIS (Orly)

ALLER	RETOUR				
ADULTE	10 mai-31 mai	1 juin-19 juil	20 juil-16 sept	17 sept-14 oct	15 oct-3 nov
4 mai-23 mai	**598 $**	**648 $**	**698 $**	**648 $**	**598 $**
24 mai- 20 juin	**648**	**698**	**748**	**698**	**648**
21 juin-11 août	—	**748**	**798**	**748**	**698**
12 août-30 sept	—	—	**748**	**698**	**648**
1 oct-26 oct	—	—	—	**648**	**598**
ENFANT					
10 avr-26 oct	**548**	**548**	**548**	**548**	**548**

SUPER AUBAINES SUPER AUBAINES SUPER AUBAINES SUPER AUB

Économie 197 $

370 $ RENAULT 5GTL
Plan Achat-Rachat

assistance TT 24 hres (possibilité de remplacement du véhicule immobilisé en cas de panne ou frais d'hébergement ou autre transport)
— Voitures neuves portant la garantie du manufacturier
— Assurance internationale sans franchise
— Assurance passagers et taxes locales comprises
— Kilométrage illimité
— Prise en charge gratuite à l'aéroport d'Orly ou au centre de livraison RENAULT

Location de voiture plan achat — rachat prix par voiture:

	3 sem.	4 sem.	5 sem
RENAULT 5 GTL 3 portes	**370 $**	**500 $**	**565 $**
RENAULT 9 GTL 4 portes	**450**	**590**	**695**
RENAULT 9 GTL AUTO 4 portes	**710**	**850**	**960**

Pour plus de 6 sem. informez-vous auprès de votre Agent de Voyages
• Offre valide seulement avec l'achat de 2 billets Montréal-Paris en classe Wardair.

NOUVEAU NOUVEAU NOUVEAU NOUVEAU NOUVEAU NOUVEA

FRANCE ACCUEIL
Planifiez mieux vos vacances et votre budget;
— plus de souci de réservation avant le départ
— vous allez où vous voulez, quand vous voulez
— vous restez plusieurs jours dans l'hôtel de votre choix, ou, vous changez d'hôtels tous les jours si vous désirez.
— choix de plus de 170 hôtels
— inclus: demi pension, taxes et frais de services par personne, par nuit

BASSE SAISON	HAUTE SAISON
10 avr-30 juin 16 sept-02 nov	01 juillet-15 sept
à partir de **30$**	à partir de **35$**

EUROPE À SON MEILLEUR
Circuit de première classe! 9 pays
— inclus: transport et service terrestre, hébergement, petit déjeuner, 8 dîners, taxes et pourboires, service d'un guide, visites touristiques

à partir de **1999 $**

DATES DE DÉPARTS

05, 12, 19 mai	04, 18 août
09, 23 juin	08, 15, 22 septembre
07, 14, 21, 28 juillet	06 octobre

Pour de plus amples renseignements, voyez votre agent de voyage Wardair ou communiquez avec le service de réservations

Vacances par Wardair MC

Montréal: 288-9231
À l'extérieur de Montréal:
1-800-361-8860

Détenteur d'un permis du Québec

TOUS LES VOLS WARDAIR PAR B-747 OU DC-10
Les vols et les réservations sont régis par les dispositions du Règlement sur les transporteurs aériens et ont reçu l'approbation du Comité des transports aériens. Les prix sont ceux en vigueur à la date de publication et peuvent changer ou faire l'objet d'une surcharge sans préavis. Ils peuvent varier selon les dates du voyage, la durée du séjour et le genre d'hébergement choisi. Pour connaître les disponibilités et pour tout renseignement complémentaire, consultez votre agent de voyage.
IL SE PEUT QUE CERTAINS VOLS OU SERVICES À TERRE SOIENT COMPLETS. LES VOLS PEUVENT NE PAS AVOIR LIEU AUX DATES INDIQUÉES DANS LA PRÉSENTE ANNONCE.

Wardair Vive la différence.

sommaire

LA VIE EN ROSE, NUMÉRO 17, MAI 1984

18
MARIE CARDINAL OU LE DISCOURS DES TRICOTS
Une entrevue de Hélène Pedneault
Photos : Dulce Araujo

22
LA BANLIEUE BOUGE-T-ELLE ?
Un reportage de Ariane Emond et Françoise Guénette.

49
ROSE TANGO
Un bilan par LVR de la fête du 8 mars et un photo-reportage de Ginette Clément

ÉDITORIAL 5

COURRIER 6

COMMUNIQUÉS 7

CHRONIQUE DÉLINQUANTE *Hélène Pedneault* 8
Y a-t-il une banlieue dans la salle ?

COMMENTAIRES *Ginette Paris, Louise Blais, Abiriade* 9
Hommage à Simone de Beauvoir

ACTUALITÉ FÉMINISTE *Carole Beaulieu, Marie-Claire Dumas, Marie Leclerc, Hélène Lévesque, Lise Moisan, Francine Pelletier, Louise Proulx* 10
Centres de femmes : la soupe bout
Santé : un besoin évident
Rapport sur la porno : trop féministe pour être objectif
Vancouver : contre Bill et son budget
Colloque des femmes de la CSN : la fin des combats de coqs
Harcèlement sexuel : bas les pattes, docteur !
Femmes palestiniennes : une guerre tous les cinq ans ?

ACTION *Claire Duguay, LVR.* 26
Les cordes à linge : texte de réflexion et mode d'emploi

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE *Virginia Bordeleau* 30
Chialage de métisse

ANALYSE *Marie-Claire Dumas* 34
Le miracle japonais : cherchez les femmes

ÉVÉNEMENT *Lise Moisan* 38
Symposium de Toronto sur la pornographie et la violence dans les médias : «Souris, tu m'excites !»

REPORTAGE *Chantal Beauregard, Pierrette Tétrault* 42
Danse aérobique : les filles de Jane

SANTÉ *Joanne Deschênes* 44
L'héritage imprévu du D.E.S.

ÉCOLOGIE *Claudine Léonard* 47
Les pieds dans les... toxiques

CULTURE *Louise Dupré, Françoise Guénette, Geneviève Notebaert, Joyce Rock, Lise Roy, Marie-Claude Trépanier*
8 mars 1984 : Rose Tango, bilan et photos 49
Les dix ans de Vidéo Femmes : les choses en grand 53
Le féminisme rose de Rrose Sélavy 56
L'événement Camille Claudel 58

FLASHES CULTURELS 60
Livres et revues, cinéma, théâtre, expositions, danse, calendrier

Bravo! Toujours excitante, d'avant-garde, de belle présentation, la Vie en Rose est une revue d'un féminisme éclairé et dynamique, tout à fait dénué de fanatisme.

Simonne Monet Chartrand

Abonnez-vous à LA VIE EN ROSE, et gardez votre passion !

☐ NOUVEL ABONNEMENT À PARTIR DU NUMÉRO _____ ☐ RÉABONNEMENT NUMÉRO D'ABONNÉE DATE D'EXPIRATION

NOM DE FAMILLE PRÉNOM

RUE

VILLE

PROVINCE ET/OU PAYS

☐ J'ABONNE UNE AMIE À PARTIR DU NUMÉRO _____ CODE POSTAL TÉLÉPHONE

NOM DE FAMILLE PRÉNOM

RUE

VILLE

PROVINCE ET/OU PAYS

CODE POSTAL TÉLÉPHONE

☐ J'INCLUS MON CHÈQUE À L'ORDRE DE: LA VIE EN ROSE, 3963 ST-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M4

☐ VISA
☐ MASTER CARD NUMÉRO DE LA CARTE EXPIRATION

SIGNATURE

NE RIEN ÉCRIRE DANS CET ESPACE ▲

S.V.P. DÉCOUPER OU PHOTOCOPIER CE COUPON, L'INSÉRER DANS L'ENVELOPPE ET AFFRANCHIR SUFFISAMMENT

Abonnez-vous à LA VIE EN ROSE c'est dans votre intérêt et dans le nôtre...

☐ **Un an/6 numéros 12$** une économie de 4$ sur le prix de vente en kiosque

☐ **2 ans/12 numéros 20$** une économie de 10$ sur le prix de vente en kiosque

Abonnement international
☐ voie de surface 18$
☐ par avion 24$

☐ **Abonnement de soutien** Un an/25$ ou plus

CACHEZ CE CONSENSUS

Nommé en juin par le ministre de la Justice, Mark MacGuigan, le Comité spécial d'étude de la pornographie et de la prostitution terminera sa tournée de 18 villes canadiennes le 10 mai prochain à Halifax. Or, le jour même où commençaient les travaux du Comité, le ministre a déposé un avant-projet de loi pour modifier l'article 159(8) du Code criminel qui, s'il est adopté, définira désormais «l'obscénité» non seulement comme «l'exploitation indue des choses sexuelles» mais aussi comme la «dégradation des personnes».

Ce qui choque dans cette proposition, plus encore que son minimalisme exaspérant, c'est l'entêtement de ce ministre candidat à la chefferie du Parti libéral à cantonner la pornographie dans cette sempiternelle notion moraliste et anti-sexe qu'est «l'obscénité». Et ce, envers et contre l'ensemble du mouvement anti-porno féministe : des femmes les plus modérées comme celles de l'AFEAS en passant par les plus spécialisées en réformes légales, comme l'Association nationale La femme et le droit ou la Fédération des femmes du Québec (FFQ), jusqu'aux groupes radicaux comme le Regroupement féministe contre la pornographie. Rappelons, puisqu'il le faut toujours, l'incroyable montée du mouvement de pression qui a culminé l'année dernière avec l'appui **d'un demi-million** de Québécois-e-s aux positions du Front commun contre la pornographie sur le projet de loi relatif au cinéma et à la vidéo, et avec le refus par **trois millions** de Canadien-ne-s d'émissions pornographiques à la télé payante.[1] Rappelons donc, puisqu'il le faut toujours, que si le ministre a mis sur pied un comité d'étude, c'est bien parce que les femmes ont obligé l'État à s'en occuper.

Voyons maintenant quelle importance ce Comité, chargé de recueillir les opinions du public, accorde au point de vue des femmes (52% du public en question). Lors des audiences à Montréal, par exemple, 45% des mémoires[2] soumis étaient présentés par des groupes de femmes. Or, qui a le plus bénéficié de l'attention des commissaires ? La palme est allée au représentant (spontané) de cette nouvelle industrie de pointe que sont les clubs vidéo, un ancien policier propriétaire de clubs, qui a eu droit à 17% de toutes les questions posées en trois jours d'audiences ! Si le cinquième de ses revenus provient de vidéos porno, il nous a cependant assurés qu'aucun ne contenait de scènes de violence, prétendant avoir visionné lui-même les 225 titres en sa possession.

Le Comité a également posé 17% de ses questions à la direction et au syndicat (expressément invité à témoigner devant lui) des policiers de la CUM. Patrons et syndicat ont déploré de concert leur «manque de budget et d'effectifs» pour combattre les crimes sexuels. Au troisième rang des intervenants privilégiés, il y eut ensuite cette poignée d'hommes «délinquants» qui s'opposent publiquement à la pornographie et qui, pour cela, fascinent tant les médias : le Collectif masculin contre le sexisme a eu droit à 12% des questions. Donc le Comité a posé 46% de ses questions à quatre intervenants, comme par hasard tous mâles. Or, à l'ensemble des groupes de femmes, le Comité n'a réservé que 19% de ses questions.

Ces calculs de pourcentage des questions ne sont pas futiles. Dans ce genre d'audiences, ça se voit, ça se sent, ça s'entend : les questions posées par les enquêteurs sont un bon indice de l'attention réellement portée à l'intervention. En plus de réveiller la torpeur de la salle (!), elles permettent aux intervenant-e-s de préciser, d'élaborer, d'illustrer leur analyse. Dans le cas des femmes, les questions auraient été une reconnaissance minimale de la crédibilité du discours.

Nos positions seraient-elles si limpides ? Si limpides que personne, ni du Comité ni dans les médias, n'a relevé ce remarquable consensus féministe qui s'étend d'un océan à l'autre : nous nous opposons à l'utilisation d'un quelconque article de loi sur «l'obscénité» pour combattre la pornographie. Mais tant que l'on cachera cette vérité (comme le sein proverbial), on pourra toujours accuser les féministes d'être des moralistes opposées à la «sexualité libre» (comme si cela existait).

Le mouvement féministe contre la pornographie est une des plus puissantes ripostes organisées contre le contrôle de la sexualité des femmes. C'est un mouvement d'autodéfense et de survie. Un mouvement «à la base», comme en rêve la gauche. En dépit de tous les efforts du pouvoir pour le détourner, le récupérer, le contourner ou le cacher, c'est un mouvement aussi irréversible que... la baisse du taux de natalité, ne leur en déplaise.

LISE MOISAN

1/ *Ces chiffres sont tirés du mémoire de la FFQ présenté au Comité d'étude de la pornographie et de la prostitution.*

2/ *15 des 34 mémoires présentés à notre connaissance.*

courrier

Urgent : débats féministes

Nous sommes d'anciennes militantes féministes des années 70 et nous partageons l'analyse optimiste de votre éditorial de nov.-déc. 83, «*Mort, le féminisme ?*». C'est absolument vrai que les idées féministes ont grandement progressé et qu'elles touchent aujourd'hui toutes les couches de la société (...).

Mais nous pensons qu'il y a un besoin urgent de débats publics pour l'ensemble du mouvement féministe, autant sur des questions de stratégie que sur des questions particulières. Faut-il un parti féministe ? Quelles revendications nécessitent un regroupement ? Comment les femmes peuvent-elles s'organiser dans les syndicats et à l'extérieur ? Comment les lesbiennes et hétérosexuelles peuvent-elles travailler ensemble à l'intérieur du mouvement ? Et bien d'autres. Ces débats publics pourraient être menés non pas dans l'idée d'unifier (au sens de réduire la diversité) mais pour stimuler la réflexion, la partager, pousser des recherches théoriques et élargir encore davantage la conscience féministe (...)

Parce que c'est la seule revue féministe qui en est capable, nous aimerions compter sur *La Vie en rose* pour lancer ces débats et offrir de l'espace à différents points de vue tout en respectant le caractère souple, ouvert et pluraliste de la revue.

JOCELYNE BERNIER,
ANDRÉE BÉRUBÉ,
BRIGITTE LEBLANC,
ARLETTE ROULEAU
Montréal

Après-demain la guerre

Bravo pour le dossier «Demain, la guerre ?» Cet éventail des camps de femmes pour la paix nous pousse à nous impliquer davantage dans cette chaîne internationale d'actions féministes pacifistes. Des temps de réflexion, de conscientisation, des actions dans les usines d'armement à Montréal, un camp de femmes à Bagotville... tout est possible.

Nous sommes quelques-unes à réfléchir aux thèmes «féminisme et militarisme», «féminisme et non-violence», «féminisme et désarmement» etc. Nous aimerions prendre contact avec d'autres femmes intéressées comme nous à ces questions.

SYLVIE PICHÉ,
TANNY DE ZWART,
NICOLE CHÉNARD,
BARBARA MACQUARRIE,
SYLVAINE DE PLAEN
Comité femmes/
Union des pacifistes
du Québec
1264 St-Timothée,
Montréal H2L 3N6
(514) 849-1956

En repensant à votre question «Croyez-vous à d'autres stratégies pour les femmes pacifistes ?», il me semble que la meilleure stratégie (de plus en plus connue ?) serait de ne plus payer le 10% d'impôt qui va au budget militaire. Aussi, refuser de travailler pour toutes compagnies fabricantes d'armes, de près ou de loin, et profiter de la relance économique pour créer des emplois et des produits utiles, respectueux de l'environnement et de la vie.

VALERI GOUAL

La guerre nucléaire est possible ; de là à la rendre inévitable il n'y a qu'un pas. Car elle se prépare psychologiquement dans nos esprits, les médias d'information nous y habituant tranquillement tous les jours. Je crois que ce comportement illogique est en train de s'imprégner dans nos cerveaux.

Les négociations politiques impliquent des intérêts tellement divergents selon les pays, les gouvernements et les chefs d'État, que je n'y crois pas beaucoup. Je crois plutôt à la non-violence. Je désapprouve donc le terme «commandos du souvenir» (LVR, jan.-fév. 84) pour parler d'une mission non violente de la part de femmes.

CLAIRE MALTAIS
Montréal

Chère Anne de Guise

Juste un mot pour te dire que j'ai été secoué par tes photos du Michigan. Et que je crois que c'était utile plutôt que «pornographique». Tes photos étaient belles, bien sûr, mais pour moi elles montraient quelque chose que je n'ai jamais pu voir : les femmes ne peuvent pas être devant un regard masculin (l'exception demeurant possible) ce qu'elles sont devant un regard exclusivement féminin (...)

Moi-même photographe amateur, j'ai depuis vingt ans photographié bien des femmes, dans bien des situations, et bien à l'aise. Mais je suis sûr que ces regards-là (du Michigan) n'auraient jamais eu lieu devant mon appareil, qu'il y a une inévitable masculinité du regard et (c'est ma leçon) une insurmontable adaptation à ce qu'est ce jeu des regards de femmes, puisque le regard, bien sûr, c'est tout le corps qui le fait.

PHILIPPE RANGER
Montréal

pour ... un monde meilleur

J'ai découvert *La Vie en rose* il y a quelques mois seulement (et, depuis, je me suis procuré la série complète). Je trouve cela passionnant et j'espère que de plus en plus de femmes, et d'hommes aussi, de tout âge, liront la revue.

Notre société s'en portera mieux !

LUCIEN BOUCHER
Montréal

ÉQUIPE DE RÉDACTION
Ariane Emond, Françoise Guénette, Lise Moisan, Francine Pelletier.

COLLABORATION
Abiriade, Anne-Marie Alonzo, Louise Blais, Carole Beaulieu, Chantal Beauregard, Virginia Bordeleau, Joanne Deschênes, Marie-Claire Dumas, Claire Duguay, Louise Dupré, Josette Giguère, Louise Guay, Nicole Langlois, Marie Leclerc, Claudine Léonard, Hélène Lévesque, Magali Marc, Jovette Marchessault, Geneviève Notebaert, Ginette Paris, Hélène Pedneault, Louise Proulx, Joyce Rock, Lise Roy, Michèle Roy, Pierrette Tétrault, Marie-Claude Trépanier.

COUVERTURE
Conception : Sylvie Laurendeau.
Photo : Dulce Araujo.

PHOTOGRAPHIE
Dulce Araujo, Ginette Clément, Louise de Grosbois, Jocelyne Simard.

MAQUETTE
Berthelot/Marcoux, Diane Blain, Ginette Loranger, Luce Venne-Forcione et Sylvie Laurendeau (direction artistique).

RÉVISION DE TEXTES
Françoise Guénette, Claudine Vivier.

CORRECTION D'ÉPREUVES
Suzanne Bergeron, Claudine Vivier.

COMPOSITION
Concept Médiatexte inc., 834 av. Bloomfield, Outremont ; Tricycle Compo, 856, Marie-Anne Est, Montréal.

IMPRESSION
Imprimerie Transmag inc., 5696, boul. des Grandes-Prairies, Saint-Léonard.

DISTRIBUTION
Les Distributeurs Associés du Québec (DAQ), 3 600, boul. du Tricentenaire, Pointe-aux-Trembles. Media Services, 185, Louvain Ouest, Montréal.

PERMANENCE
Louise Legault (administration), Ariane Emond (promotion), Francine Guénette, Francine Pelletier et Lise Moisan (rédaction), Sylvie Laurendeau (graphisme).

PUBLICITÉ
Claude Krynski : (514) 843-7226.

ABONNEMENT
1 an, 6 numéros : 11$.
2 ans, 12 numéros : 20$.
De soutien : 25$.
Responsable : Nicole Bernier.

LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous rejoindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue St-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant : (514) 843-8366 ou 843-7226.

© **Copyright 1984 – LA VIE EN ROSE**
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada, ISSN-0228-549. Indexée dans RADAR. Courrier de deuxième classe : 5188

Femmes de Mercier

Un nouveau groupe de femmes tente de mettre sur pied un service de consultation, de référence et de documentation pour les femmes de l'Est de Montréal. Il demande donc aux groupes existants de lui faire parvenir toute documentation les concernant afin de pouvoir en informer sa clientèle.

Contactez : *Denise Ouellet au 5994 rue Lafontaine à Montréal ou appelez : 256-1101.*

Femmes sans enfant

Dans le cadre d'une recherche pour une thèse de maîtrise, je désire rencontrer des femmes de plus de 25 ans qui n'ont pas et ne veulent pas d'enfant.

Louise Audet : (514) 844-7762.

Naître rose ou bleu

Une série de six cassettes sur le sexisme réalisée à partir d'émissions de la radio communautaire de Chateauguay, par la **COLLECTIVE DE LA COUDÉE FRANCHE**. En vente en librairie.

Pour plus d'informations :
Lise Lacoste
Info-cassettes, 800 rue Berri, Montréal, 842-4389.

Bénévoles, on a besoin de vous

Le *Centre pour les victimes d'agression sexuelle*, affilié à la Clinique des femmes du CLSC métro, offre des services bilingues aux victimes de la région métropolitaine au moyen d'une ligne d'écoute téléphonique de 24 heures. Nous avons besoin de bénévoles pour répondre à cette ligne. Pour plus de renseignements, appelez Thérèse au 842-8576, au plus tard le 15 mai 1984.

Le financement de Mikana

Le collectif de la maison Mikana, maison d'hébergement pour femmes violentées à Amos, lance sa campagne de sensibilisation et de financement. Pour plus d'information : *Monique Chateauvert, 1 est, 4e Avenue, Amos, (819) 732-9161.*

Recherchés : parents séparés ou divorcés

Avons besoin de parents séparés ou divorcés qui se partagent sur une base relativement égale le rôle de parent, pour une étude sociologique sur la garde conjointe ou partagée au Canada. Toutes réponses demeureront strictement confidentielles. Si vous êtes prêt-e à donner une entrevue ou remplir un questionnaire, communiquez avez : *Dr. Cerise Morris, Dawson College, Social Service Dept., 535 Viger, Montréal, H2L 2P3.*

Le mouvement action-chômage

Invite chômeurs et chômeuses à ses rencontres d'information sur la loi d'assurance-chômage. En français : les lundis, mardis et jeudis, à 1 h 30, ou mardis soirs à 7 h 30. En anglais : les mercredis à 1 h 30. Au 1015 Ste-Catherine est (métro Beaudry) à Montréal.

Information : *(514) 845-4258.*

Le printemps... en courant

Le Y des femmes organise une course de 10 km exclusivement réservée aux femmes, le 27 mai à 10 h, au parc Angrignon à Montréal. Frais d'inscription 8$ (10$ après le 16 mai), comprenant maillot de course, atelier d'entraînement et rassemblement précourse. Atelier d'entraînement gratuit pour toutes : le 15 avril à 10 h, au 1355 ouest Dorchester, Montréal.

Renseignements : *Renée Brisson : (514) 866-9941.*

Comprendre... les victimes d'agression sexuelle

Élaboré conjointement par le Conseil du statut de la femme, le ministère de la Justice, le ministère des Affaires sociales et la Corporation professionnelle des médecins du Québec, ce guide d'intervention a pour but premier l'accueil et les soins adéquats de toutes victimes d'agression sexuelle. De plus, il vise à faciliter la démarche juridique d'une victime qui décide de porter plainte contre son agresseur et à fournir aux policiers et aux médecins un outil médico-légal qui augmentera l'efficacité de leur travail lors d'une éventuelle poursuite devant les tribunaux. Finalement, cette trousse médico-légale devrait éviter, dans la majorité des cas, aux victimes comme aux médecins, la comparution en Cour.

Pour plus d'information :
Christiane Gagnon :
(418) 643-9460
ou Josée Lapierre :
(418) 643-5785

Coalition québécoise pour le désarmement et la paix

Née à la fin février dernier, cette coalition se veut «l'outil par lequel les gens du Québec pourront continuer leur engagement en faveur du désarmement». Regroupant une trentaine de groupes à travers la province, la Coalition prépare déjà sa première action d'envergure nationale: une grande manifestation qui aura lieu à Québec le 26 mai, sous le thème «Pour un Québec démilitarisé».

Pour plus d'information : *Noella McNicol : (514) 849-1956.*

Collectif des des femmes immigrantes de Montréal

Les objectifs : créer un réseau d'échanges entre les femmes des différentes communautés ; entreprendre une réflexion collective ; promouvoir et défendre nos droits ; travailler ensemble à l'amélioration de nos conditions de vie ; sensibiliser la société québécoise à notre vécu.

Le Collectif est divisé en six comités de travail : formation, promotion, finances, action juridique, travail, recherche.

Pour plus d'information :
6865 Christophe-Colomb, Montréal, (514) 279-4246.

Y A-T-IL UNE BANLIEUE DANS LA SALLE ?

Chronique régionaliste ou découvrez votre banlieue

Je sais très bien qu'on est toujours la banlieue de quelque chose ou de quelqu'un. C'est même une des choses que je sais le plus au monde parce que je viens de Jonquière et que, pour les gens du **Royaume du Saguenay,** tout le reste du Québec est la banlieue. Le nombre de centres d'achats au mètre carré, la cathédrale de Chicoutimi, et le Mont Jacob en plein milieu de Jonquière sont des choses claires, objectives. Des preuves irréfutables. Et Montréal s'est créé une banlieue à elle juste pour se venger, et Laval s'est annexé les Laurentides au grand complet, pensant que c'était les Rocheuses. Mauvais calcul, surtout depuis les autoroutes à 50 cents.

Les Français, eux, bâtissent des «ceintures» autour de Paris et déménagent en «périphérie». C'est normal : à cause de l'histoire, ils ont le droit d'employer des mots qui ont l'air de maladies mentales parce qu'ils sont supposés savoir ce qu'ils signifient. Et Paris est devenue la banlieue de New York, New York, celle de San Francisco, San Francisco, celle de Paris, et les femmes, celle des hommes dont elles étaient en réalité les métropoles depuis toujours. (Métropole est un mot moderne issu de la déformation de mère-poule à travers les siècles).

Le syndrome de la banlieue peut jouer même dans les relations amoureuses. Je me suis déjà sentie en banlieue de quelqu'un tellement cette personne avait le sens de la périphérie. Nous étions si nombreuses dans cette ceinture que nous avons pu fonder une métropole. Et qui s'est retrouvée dans la banlieue ? L'ancienne métropole. Bien fait.

Il faut savoir que ça joue sur le mental et les mentalités de se sentir remorqueuse ou remorquée, dépendant de la couche de culture, de la langue ou de la grosseur de l'égo. Et les souris de laboratoire et les statistiques l'ont prouvé à maintes reprises : nous, La Femme, avons du mal à nous sentir égo, encore moins égales, ce qui provoque chez nous le syndrome de la banlieue même quand nous habitons en plein coeur de New York. Nous n'aurons jamais le sens du gratte-ciel, ni celui du dîner d'affaires pour parler de golf, ni celui de brasser des trente sous dans notre poche en nous balançant d'avant en arrière, la bedaine en avant et la tête haute, en pérorant des opinions bien arrêtées sur la situation économique lamentable et la manière de faire quand même de l'argent avec.

C'est comme pour les lois. On a beau nous dire que c'est inutile, nous nous entêterons toujours à essayer de les comprendre en vue de les affronter, alors que le mieux c'est de les oublier et de les contourner.

En banlieue de nous-mêmes, des hommes, de la justice, du pouvoir, des Chevaliers de Colomb et de la bourse. Et attention : une banlieue en cache une autre.

Alors, que nous reste-t-il à faire ? Entrer dans les Dames de Sainte-Anne ? Se tirer une balle dans la tête ? Croire dur comme fer au personnage de Denise Bombardier ? Fermer les yeux et penser à l'Angleterre ? Non. Plutôt mourir que de me tirer une balle dans la tête. Je préfère travailler ma métropole par en-dessous en ma double qualité (mais n'est-ce pas plutôt un défaut ?) de femme et de banlieue.

Et je caresse un grand projet pour régler une fois pour toutes le problème international de la banlieue : faire de la planète une ville unique qui portera, bien sûr, le nom de Jonquière.

Bleuette Pedno

HOMMAGE À SIMONE DE BEAUVOIR

Cette reconnaissance enfouie et énorme

Je tiens à vous dire tout le plaisir et l'émotion que j'ai eus à lire vos pages sur Simone de Beauvoir (...).

J'ai commencé à lire et relire de Beauvoir passionnément, à l'âge de 14 ans. Elle était à ce moment-là *la seule*, l'unique intellectuelle qui pouvait me soutenir dans mon désir de devenir intellectuelle. Mes «tchums», mon frère et mes amis lisaient eux aussi de Beauvoir, et elle semblait capable de transformer leur rapport à moi et aux autres femmes d'une façon que je trouvais quasi miraculeuse. Je lui dois quelques bons amis qui étaient séduits par l'égalité et la force du couple de Beauvoir-Sartre.

J'ai maintenant 38 ans (...) et je n'ai pas relu Simone de Beauvoir depuis 10 ans, mais votre numéro m'a fait réaliser que la vie que je mène aujourd'hui, et qui me satisfait, découle finalement d'un choix fait à 14, 15, 18 ans et que l'empreinte de Simone de Beauvoir dans mon destin est évidente, même si j'ai tout oublié de ses livres, dont je savais pourtant des pages entières par coeur.

Peut-être n'y a-t-il aucun moyen de faire savoir à Simone de Beauvoir à quel point elle fut importante pour celles de ma génération, mais je crois que si le ton sur lequel Hélène Pedneault a présenté l'entrevue sonne si juste, c'est qu'elle touche à cette reconnaissance enfouie, oubliée et énorme.

Merci encore. Donnez-nous régulièrement des nouvelles d'elle. L'année prochaine, je vais recommencer à la lire, pour enseigner sa pensée à d'autres.

. GINETTE PARIS
Professeure, UQAM

S. de B. mise en cause ?

Je trouve dommage que vous ayez publié le texte de Nancy Huston avec l'entrevue de Simone de Beauvoir. Ce numéro se devait d'être un hommage à cette grande femme et féministe, pas une mise en cause. Non pas qu'il ne faut pas rester critique, mais le texte de Nancy Huston est bourré d'insinuations et perd de son objectivité (...).

Simone de Beauvoir n'a jamais rejeté la beauté de la maternité librement assumée. Son choix de vie lui est personnel et ne constitue absolument pas un rejet «structurel et théorique» du corps féminin. Elle a fait remarquer que ce qui est présenté comme «l'essence féminine» et notre seul bonheur légitime, l'obligation de reproduire, ne constitue aucunement une joie innée et que dans tous les cas cela comporte des difficultés supplémentaires pour les femmes. Dans le contexte où elle a écrit, elle était parfaitement justifiée de mettre l'accent sur la dénonciation du discours dominant. Qu'elle se soit abstenue de parler des «joies du corps» (mais elle en a quand même parlé pas mal, selon son vécu !) dépend d'elle-même et non d'une prise de position théorique.

D'autre part, les insinuations à propos de la qualité de la liberté amoureuse qu'elle vivait avec Sartre sont non seulement maladroites mais démagogiques. Ni elle, ni Sartre n'ont prétendu que leur liberté avait été facile ou exempte de contradictions.

. ABIRIADE
(un nom non patriarcal que je me suis donné)
Montréal

Une sorte de perfection ?

Votre dernier numéro (mars 84) est, sans équivoque et à mon humble avis, le plus riche de tous ceux publiés jusqu'à ce jour. Vous avez atteint là une sorte de perfection, une maturité, une profondeur qui persiste du début à la fin.

La sensibilité respectueuse et intelligente des questions posées par Hélène Pedneault et Marie Sabourin, la délicatesse du choix de photos de Dominique Doan, les témoignages, le commentaire critique et rigoureux, parce que profondément honnête, de Nancy Huston... toutes ont réussi à nous rendre une S. de B. digne, d'une beauté profonde, à la hauteur de l'influence marquante qu'elle a eue sur tant de nous depuis l'adolescence.

(...) Trente-cinq ans plus tard, après tant de luttes pour l'égalité, de plus en plus de femmes se permettent de douter du concept même d'égalité quand celui-ci est réduit à sa dimension de «norme identique pour tous» (...). C'est dans ce contexte que j'aimerais signaler l'oeuvre de Mary O'Brien dont vous parlez dans le même numéro. *The Politics of Reproduction* constitue, à mon avis, l'une des critiques les plus importantes, ces dix dernières années, de la théorie marxiste. Car (...) 15 ans après le début du nouveau féminisme, on constate de plus en plus que les rapports aux moyens de production ne sont pas les seuls déterminants des rapports sociaux. Et qu'à force de prétendre autrement, on est en train de perdre... l'essentiel ?

Ce n'est pas un hasard si cette critique fondamentale – en ces temps de médiocrité théorique de la production intellectuelle, même de «gauche» – a été écrite par une femme. (...) Mary O'Brien n'a pas connu la vie privilégiée de Simone de Beauvoir. Il faut longtemps à un génie pour «s'épanouir» quand il vient des taudis de Glasgow en Écosse (...). Mais ce sont les deux philosophes qui ont profondément marqué ma vie (...). Ni l'une ni l'autre de ces femmes remarquables n'a «fait» d'enfants, au sens propre. Mais chacune à sa manière a été poussée par la même force profonde. Celle de la continuité (...).

Par votre travail absolument nécessaire, vous avez contingenté le présent et l'avenir de la réflexion du mouvement féministe. Bravo.

. LOUISE BLAIS
Montréal

Photo : Dominique Doan

Centres de femmes

LA SOUPE BOUT

Réunies les 26 et 27 janvier dernier dans un hôtel de Montréal, une centaine de représentantes de 53 centres de femmes du Québec [1] ont entamé un dialogue qui pourrait à moyen terme donner naissance à une organisation provinciale de centres de femmes.

Non, elles ne l'ont pas formée cette organisation. Après tout, c'était la première fois qu'elles se rencontraient et devant un bailleur de fonds par surcroît, ce qui n'a pas manqué d'orienter les débats. Invitées par le Secrétariat d'État à parler de l'impact et du financement de leurs centres, elles ont surtout parlé argent, cet argent qui leur manque tant pour faire vivre les 65 centres de femmes[2] qui existent actuellement au Québec.

Pas question donc, comme le disait si bien l'une des participantes, de laver son linge sale en public, même si elles avaient terriblement envie de se parler de leurs pratiques, de leurs difficultés, de leurs succès. Venues de tous les coins du Québec, de la Sentinelle des Iles de la Madeleine, dont les grandes fenêtres donnent sur la mer, au petit logement du quartier Rosemont, elles sont venues dire à tour de rôle: «Nous n'avons pas à justifier notre existence. Nous sommes des créations de femmes, un lieu concret d'application du mouvement des femmes. Nous répondons à un besoin. Nous n'existons pas par la grâce de nos bailleurs de fonds. Nous demandons la reconnaissance sociale de notre travail. Nous revendiquons le droit à un financement adéquat et permanent.»

Organisateur de ce colloque, le Secrétariat d'État aurait souhaité que les centres discutent plus à fond de leurs orientations, de leurs activités, de leurs actions, des services qu'ils offrent. Les centres ont préféré parler des programmes de subvention dont les critères imposent souvent un jeu de cache-cache avec l'orientation; de leur financement fait de programmes de création d'emploi qui leur imposent un important roulement de personnel et handicape la continuité dans le travail; du 38% de leur temps passé à chercher du financement; des liens qu'elles ne peuvent s'empêcher de faire entre les récentes coupures dans les services sociaux et les services qu'elles rendent maintenant à moindres coûts; de l'argent quoi, de l'argent qui manque, de l'argent dont il faut parler tout d'abord pour pouvoir ensuite parler du reste.

Pour Danielle Quirion, coordonnatrice de ce colloque, rien de bien étonnant dans ce revirement: «Les femmes ont exprimé leur colère face aux conditions de financement de leurs centres. Elles en avaient gros sur le cœur et n'avaient jamais eu l'occasion de le dire.»

Toutefois, pour la directrice nationale du Programme de promotion de la femme, Lyse Blanchard, l'appel lancé par les centres pour un financement permanent ne saurait être adressé qu'au Secrétariat d'État. En effet, soutient-elle, même si le budget de ce programme quadruplait en quatre ans, il ne suffirait pas à financer le fonctionnement de cette soixantaine de centres qui ont évalué leurs besoins moyens de fonctionnement à 50 000$ par année.

Un comité d'étude

Au terme de ce colloque de deux jours qui a souvent pris les allures d'un vaste «brainstorming», les centres se sont donné un comité d'étude formé de douze femmes, représentant toutes les régions du Québec (sauf le Saguenay Lac St-Jean, absent au colloque) et qui doit travailler, au cours des prochains mois, à la préparation d'un second colloque où les centres continueront le débat déjà amorcé sur le type d'organisation qu'ils veulent ou non se donner.

À travers toutes les difficultés de ce premier colloque organisé à la hâte, émerge en effet une volonté commune des centres de se donner des lieux de réflexion, de briser leur propre isolement, eux qui se proposent de briser l'isolement des femmes. Même s'ils n'ont pas un point de vue unifié sur leur rôle dans la société ou même dans le mouvement des femmes, les centres sentent tous plus ou moins qu'ils sont «la base» du mouvement, ses agents multiplicateurs. Comme le disait une des participantes: «On n'a peut-être pas les mots pour dire comment les choses changent. Mais on le voit. Le mouvement des femmes est entré dans les maisons, dans les cuisines.»

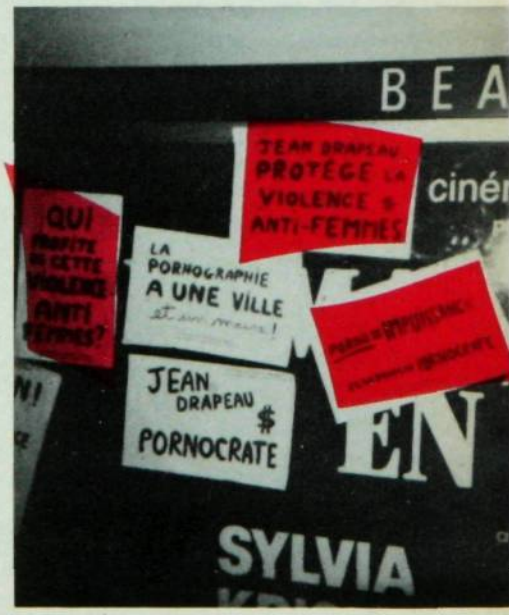
Aux premières loges des changements qui s'opèrent dans le quotidien de milliers de femmes du Québec, les centres sentent aujourd'hui l'urgence de revenir sur leur vécu pour dévelop-

Rapport sur la pornographie

TROP FÉMINISTE POUR ÊTRE OBJECTIF

Ce rapport volumineux de 230 pages dactylographiées, à l'allure un peu rébarbative, aborde cependant un sujet qui n'a pas fini de «passionner». Intitulée «La pornographie», voici une «étude préliminaire» de la question sous toutes ses facettes.[1]

Le rapport débute d'ailleurs sur la confusion qui entoure les mots pornographie, érotisme et obscénité, ces termes quasi interchangeables lorsqu'on discute «porno» et qui pourtant ne le sont pas. Écartant la notion d'obscénité comme une «idée qui requiert un jugement de valeur» (A. Dworkin), les auteur-e-s du rapport s'attardent surtout sur les deux autres termes en tentant de bien les distinguer: «le facteur décisif entre les deux n'est ni le nu, ni l'explicite, mais la dignité». Et en arrivent à une définition claire de la pornographie: «Représentation génitalisée de la sexualité, la pornographie est une description ou représentation explicite, verbale, écrite ou imagée de comportements sexuels, qui considère l'être humain, surtout les femmes et les enfants, comme des objets purement sexuels à exploiter et à manipuler sexuellement. C'est avant tout l'expression d'un rapport de force, d'un abus de pouvoir et l'exaltation de la domination d'un être humain sur un autre, et c'est pourquoi le matériau de base de la pornographie consiste surtout en



per des analyses. Mais si la réflexion doit s'amorcer, l'action dans chacun des centres doit pouvoir continuer... et pour cela il faut des sous.

«La soupe bout. Et cette soupe qui bout dans les centres de femmes, c'est le quotidien des femmes.»

. CAROLE BEAULIEU

1/ Ont été identifiés comme «centres de femmes» par le Secrétariat d'État les centres ayant un local ouvert au moins dix heures par semaine et touchant la condition féminine en général. Ainsi ne correspondaient pas à ces critères un centre de santé parce qu'il travaille sur un seul sujet, ou un collectif de femmes qui se réunit une fois par mois parce qu'il n'assume pas de permanence dans le milieu.

2/ Conformément à une enquête menée en novembre dernier par le Secrétariat d'État auprès de 41 centres de femmes du Québec.

Santé

UN BESOIN ÉVIDENT

Quand les militantes du Centre de santé des femmes de Sherbrooke ont publié leur document **Femmes – Santé – Autonomie!** l'automne dernier, elles avaient un public bien précis en tête: les femmes peu informées sur l'auto-santé.

On a choisi une formule en conséquence: des dépliants thématiques illustrés et contenant des informations techniques et objectives, une vision critique et un aperçu des approches alternatives. Il y en a huit en tout, présentés dans une pochette cartonnée, et qui abordent, entre autres sujets, l'examen gynécologique, la contraception... mais douce, la petite histoire de la sexualité des femmes, les maternités librement choisies, etc.

1 000 pochettes tirées... 750 vendues. «Il y a un besoin évident», commente Danielle Dupuy, une des militantes du Centre. «C'est pourquoi nous préparons actuellement cinq autres dépliants que les femmes pourront commander et ajouter à leur pochette.» Les thèmes à venir: cape cervicale, ménopause, périnatalité, obésité et boulimie, maladies transmises sexuellement.

Si vous êtes de celles qui ont tout lu, vous ne trouverez pas de réponses ici. Mais qui sait, votre sœur, votre voisine de palier, vos clientes... On commande la pochette au Centre de Santé des Femmes de Sherbrooke, 254 rue Ball, app. 2 Sherbrooke J1H 1V4. Tél.: (819) 564-7885 (3$ ou 5$ prix de soutien, plus les frais de poste ; 1$ pour 1 ou 2 documents, 2$ pour de 3 à 10 copies).

. MARIE-CLAIRE DUMAS

des femmes et des enfants».

Le rapport procède ensuite à un tour d'horizon sur à peu près tout ce qui a été fait ou dit sur le sujet tant de la part des féministes que des chercheurs de tout acabit sans oublier les enquêtes menées au Canada depuis 10 ans, l'ampleur de l'industrie pornographique ainsi que de la violence sexuelle au Canada, l'utilisation «thérapeutique» de la porno en milieu professionnel... et j'en passe. Mais le clou de ce rapport, ce sont «les effets de la pornographie sur le comportement et le vécu de la population adulte au Canada». Voilà ce que ces chercheur-e-s voudraient savoir, et vite. En fait, le rapport préliminaire devait servir à convaincre le ministère de la Justice du Canada de subventionner une recherche spécifique sur cette question. Mais le ministère a refusé, jugeant le rapport trop «féministe» et donc, pas assez «objectif».

Et la violence?

Si cette recherche montrait un lien évident entre violence et pornographie, comme l'espèrent ses auteur-e-s, cela marquerait certainement un tournant important dans la lutte contre la pornographie. Il y a d'ailleurs eu très peu de recherche sur cet aspect de la question. Créée à la fin des années soixante, la Commission présidentielle sur l'obscénité et la pornographie aux États-Unis est encore aujourd'hui considérée comme «l'une des seules références fiables et recommandables quant aux effets et conséquences de la pornographie». Cette Commission avait conclu que «les matériaux sexuels n'exercent aucune influence nuisible que ce soit sur les adultes et sur les adolescents», quoique «58% des policiers sont convaincus du contraire en ce qui concerne la délinquance juvénile. (...) De plus, il semblerait que dans les recherches sur le comportement des individus exposés à la pornographie, on n'a jamais utilisé de matériel ayant un contenu explicitement agressif».

Bien sûr, des chercheures et/ou théoriciennes féministes ont laissé entendre qu'il y avait bel et bien un lien entre la violence et la pornographie. Parmi les 929 femmes qui répondirent à la question de Diana Russel (dont l'enquête est partiellement publiée dans **L'Envers de la nuit**[2]), «Avez-vous déjà été indisposée par quelqu'un qui voulait vous amener à faire quelque chose qu'il avait vu dans des livres, des images ou des films pornographiques?» 89 (10%) «ont déclaré avoir vécu cette expérience au moins une fois».

La recherche ici proposée se veut dans la même optique que l'enquête de Diana Russel mais à l'échelle du Canada et en définissant préalablement le terme «pornographie» pour qu'il veuille dire essentiellement la même chose pour tout le monde. Et les auteur-e-s, conscient-e-s du côté insultant d'une recherche scientifique qui, 10 ans plus tard, «prouve en laboratoire ce que les femmes disent depuis beaucoup plus longtemps encore», ont l'intention de procéder par témoignages et par sondages, tant auprès des femmes victimes de violence et des victimes «potentielles» (toutes les autres femmes) que des consommateurs de porno, des hommes qui battent les femmes, des violeurs ainsi que tous les intervenant-e-s sociaux.

Et nous voilà, nous les femmes, dans la position absurde, inconfortable mais souvent éprouvée, d'espérer que le pire soit vrai pour que le mieux s'ensuive...

· FRANCINE PELLETIER

1/ La pornographie, *Richard Poulin, Cécile Coderre, du département de sociologie de l'Université d'Ottawa.*

2/ *Ed. du Remue-ménage, Montréal, 1983.*

Les lesbiennes de Vancouver

CONTRE BILL ET SON BUDGET

Sans doute avez-vous entendu parler de la quasi grève générale de novembre 83 en Colombie-Britannique, contre le budget de style reaganien du Crédit social de Bill Bennett? Et si vous lisez assidûment La Vie en rose, vous avez sûrement remarqué un article sur l'implication des femmes dans cette lutte exceptionnelle («**Don't Blame me, I Voted NDP**», nov-déc 83). Mais saviez-vous que les lesbiennes de Vancouver, joyeuses, fières et productives, se sont aussi organisées autour d'un groupe nommé «Lesbians Against the Budget» (LAB)?

En abolissant la Commission des droits de la personne, le gouvernement a aboli aussi tout processus de recours et toute forme de protection contre la discrimination sur la base du choix sexuel. Quand le gouvernement abolit la Régie des loyers, il encourage les propriétaires à des expulsions sans raisons et les lesbiennes locataires peuvent se retrouver à la rue sans recours. Parce que les attaques contenues dans ce budget reflètent un climat général d'homophobie dans la population, les lesbiennes ont décidé de se donner plus de visibilité et une voix dans les actions de riposte entreprises à travers la province, pour défendre toute lesbienne discriminée sous le nouveau budget, et lutter jusqu'à l'introduction du libre choix sexuel dans la Charte des droits de la personne.

Productives, elles le sont. Les priorités ont été rapidement établies: la promotion et la défense des droits des lesbiennes, la Coalition Solidarité devenant un véhicule de cette lutte. En effet, en se servant de cette large coalition de groupes de femmes, de groupes communautaires et de syndicats au niveau provincial, LAB peut développer le lesbianisme comme alternative positive à l'hétérosexualité. Le groupe peut aussi développer l'éducation et la recherche sur le lesbianisme.

Fières? Devant des assemblées de 300, 400 personnes, des lesbiennes de LAB se sont levées, se sont dites lesbiennes, et ont énoncé les craintes et les demandes des lesbiennes face au budget. Elles se sont montrées à la télévision, dans des assemblées de citoyenne-s et par des articles de journaux. Joyeuses? Vous n'avez qu'à assister à une soirée-bénéfice pour vous en convaincre!

Vouz pouvez contacter le groupe à cette adresse:
Lesbians Against The Budget
P.O. Box 1559
Station A
Vancouver, B.C.
V6C 2P7

LOUISE PROULX

Colloque des femmes de la CSN

LA FIN DES COMBATS DE COQS

Photo : Louise de Grosbois

Le Colloque des femmes de la Confédération des syndicats nationaux, tenu le 28 janvier dernier à Québec, fut une réussite. En dépit des sombres pronostics de quelques prophètes de couloir, les organisatrices avaient vu juste. Plus de 800 femmes étaient au rendez-vous. Certaines comme à un ralliement, d'autres comme pour une dernière chance. Ou plutôt un premier pas?

Vieilles «routières» du syndicalisme, femmes nouvellement impliquées, venant en grand nombre des syndicats locaux. Travailleuses du secteur public (là où le pourcentage de femmes est le plus élevé dans la centrale), et du secteur privé (représenté par des syndiquées du commerce, des banques, des hôtels, etc.). Syndiquées de tous les coins du Québec: Saguenay-Lac-St-Jean, Outaouais, Côte-Nord, Montréal, Québec, Trois-Rivières. Participaient également à la journée à titre d'invitées des femmes d'autres syndicats ainsi que des militantes de groupes autonomes de femmes.

Après avoir pendant si longtemps dû se ranger derrière l'indiscutable unité et les voix masculines de la Raison des plus forts, les femmes syndiquées de la CSN ont voulu cette fois se retrouver, se reconnaître, se rassembler.

Quelques thèmes d'atelier: Les femmes ont-elles trois personnalités: travailleuse, mère de famille et conjointe, militante syndicale? Pourquoi un comité de condition féminine dans un syndicat où les femmes sont majoritaires? Conditions de travail: plus que des clauses de convention collective; Women and Unions (où participèrent des femmes grecques boycottées dans les entreprises contractantes en entretien à cause de leur syndicalisation). Et surtout l'imagination, notre meilleure arme, le sujet le plus couru (quatre ateliers consacrés à ce thème) où se sont retrouvées beaucoup de celles qui désirent aller plus loin.

Mais qu'est-ce qu'elles veulent, les femmes de la CSN? Changer les structures syndicales,

ont-elles répondu majoritairement dans leurs rapports d'ateliers. «On est tannées des superstructures, des rôles de superwomen, de la centralisation du pouvoir, de la hiérarchie, des longues procédures.» À changer, au complet: la forme de l'assemblée générale, sa rigidité, les sujets «plates», les formulations techniques, l'intolérance, l'absence de liberté d'expression, les heures et les lieux inaccessibles,... «Il faut en finir avec les affrontements, les rapports de force (...) et en venir à la recherche réelle de solutions, à l'écoute des membres à la base.

Une certaine transparence

Elles veulent aussi «conserver et continuer de développer les comités de condition féminine, tous les regroupements de femmes qui permettent la solidarité, sans perdre de vue les non-militantes, le syndicalisme comme principe d'organisation, la CSN comme lieu de rencontre et de débats, comme potentiel de changement social (...) Conserver également le paiement des frais de garde, les sessions de formation, les contacts avec les autres femmes, et ... «nos jobs».

Des contacts vrais, une certaine «transparence» dans les échanges– «On n'en veut plus des combats de coqs!» a rapporté l'un des ateliers – des points de vue différents s'exprimant sans polarisation, l'importance mise sur les débats de fond et les préoccupations de la base, des rires, de l'émotion, de l'espoir, des critiques et des désenchantements, de la détermination... en mettant l'accent sur la tolérance. Abolir les étiquettes, le manque de confiance des femmes en elles-mêmes, ont recommandé des participantes.

Quant aux organisatrices de la journée, le Comité de condition féminine national, elles veulent à présent élargir le débat, en le renvoyant à l'ensemble des comités de condition féminine et des exécutifs locaux et à l'occasion de la Journée internationale des femmes.

«La journée du 28 janvier a-t-elle été organisée pour mettre les femmes ensemble afin de sauver le syndicalisme, sauver la CSN?» a osé soulever en plénière l'un des ateliers. Et, deuxième interrogation dite sacrilège: «S'est-on posé la question: est-ce qu'on continue dans les syndicats?» À ces interpellations, pas de réponses toutes faites, mais une approche proposée: «Apprenons à exprimer nos divergences, cessons d'arborer les masques de l'unité, et découvrons-nous libres d'avoir des doutes. Arrêtons de défendre des principes syndicaux dont on ne sait plus ce qu'ils signifient (...) S'organiser pour être autonomes, solidaires non seulement entre nous, mais avec les groupes autonomes de femmes dont on ne parle jamais. Arrêter d'avoir peur d'être étiquetées féministes, dire OUI et en être fières!»

. Marie Leclerc

Harcèlement sexuel

BAS LES PATTES, DOCTEUR!

Il y a le charmant chirurgien qui y va de quelques commentaires paillards sur l'anatomie de la patiente qu'il est en train de charcuter, et qui en profite pour glisser des remarques sur les formes de l'infirmière-instrumentiste. Il y a le patient qui frôle «accidentellement» (cinq fois par jour) les seins de l'infirmière qui le soigne, et l'autre qui ne se gêne pas pour inviter «son» infirmière à jouer les masseuses d'établissement spécialisé.

Il y a encore ce petit vieux qui n'en finissait pas de harceler toutes les travailleuses à sa portée: préposées à l'entretien ménager, auxiliaires, techniciennes de laboratoire, médecins, infirmières. Elles s'en plaignaient mais on leur répondait invariablement que le bonhomme était trop «magané» pour poser des gestes pareils. Jusqu'au jour où on l'a retrouvé en train de besogner une patiente de la chambre voisine.[1] Il y a finalement l'immanquable collè-

La Journée internationale des femmes
Renée Côté
Aussi précis qu'un livre d'histoire, aussi passionnant qu'un roman policier et pourtant profondément politique, *La Journée internationale des femmes* dépasse largement la rectification historique. Il nous ouvre la porte du monde secret et passionnant des féministes socialistes du début du siècle et de leurs luttes acharnées pour l'autonomie et la liberté.
240 pages, illustré. Prix en librairie: 20,95$

Féminité, subversion, écriture
Textes rassemblés et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès
À la lumière d'études féministes actuelles, ce livre permet d'aborder des théories variées pour analyser les écritures au féminin.
288 pages. Prix en librairie: 16,95$

les éditions du remue-ménage
4800 Henri-Julien, Mtl. H2T 2E1 (514) 845-7850

gue de travail qui profite de vos mains chargées du plateau de médicaments pour vous flatter les fesses. Oh! en toute amitié, bien sûr, et qui s'étonne même qu'on puisse s'en offusquer. Tout le monde sait – sauf pas mal de femmes, semble-t-il – qu'il est extrêmement flatteur pour une femme qu'un homme daigne ainsi rendre hommage à son physique.

Tout ce beau monde contribue à faire du harcèlement sexuel une condition de travail «habituelle» pour les travailleuses d'hôpitaux. Jusqu'à tout récemment, on en parlait entre bonnes copines, mais pas à haute voix. Peur du ridicule? Crainte de passer pour des saintes nitouches? Ou, au contraire, pour des provocantes qui s'attirent ce qu'elles ont mérité? Pas toujours clair.

Trop de mains baladeuses

Des chiffres tout récents viennent attester, noir sur blanc, l'omniprésence du harcèlement sexuel en milieu hospitalier. Selon une enquête menée au printemps 1983 par la Fédération des syndicats professionnels d'infirmières et d'infirmiers du Québec (FSPIIQ) auprès de 239 infirmières de tous les coins du Québec, 31,4% des répondantes ont déjà vu un médecin les déshabiller des yeux; près du tiers des infirmières interrogées ont déjà été l'objet de blagues ou d'insinuations à caractère sexuel; et 6,3% des répondantes ont subi des attouchements sexuels, toujours de la part de médecins.

Mais les médecins n'ont pas l'exclusivité des pratiques vaguement dégueulasses, ambiguës ou carrément cochonnes. D'autres travailleurs du milieu hospitalier, des employeurs et des patients s'y adonnent également: déshabillage des yeux, 29,2%; blagues, taquineries, insinuations sexuelles, 34,4%; attouchements ou frôlements sexuels, 12,4%.

À la longue, ça en fait des mains baladeuses, des murmures obscènes, des propositions crues. Et c'est pire dans certains départements: en salle d'opération, avec les propos salaces et les gestes déplacés des médecins, et en psychiatrie où les travailleuses sont plutôt harcelées par les collègues et les patients.

Pour Madeleine Harvey, du comité de condition féminine de la Fédération québécoise des infirmières et infirmiers (FQII), le harcèlement sexuel accroît encore le stress subi par les infirmières: «Avec les coupures de postes dans les hôpitaux, les infirmières ont vu leur tâche augmenter considérablement. Elles sont plus fatiguées, plus tendues, leurs rapports avec leurs collègues deviennent plus difficiles. Alors, si on ajoute le harcèlement sexuel!... Nous avons pourtant droit en tant qu'individues à une qualité de vie au travail!»

Un débat public

Peut-on parler de conditions vivables pour les travailleuses d'hôpitaux quand elles redoutent constamment de se retrouver seules avec tel médecin – difficile de dénoncer les attitudes de celui qui détient le pouvoir! – tel patient ou tel collègue, et qu'elles assument isolément cette peur. Il y a bien sûr des recours très officiels. Les clauses du décret qui proscrivent le harcèlement sexuel, par exemple. Mais comment les faire appliquer adéquatement quand le représentant du département est un gars qui trouve ça «ben correct» (flatteur?) qu'une femme soit harcelée? Ou quand le harceleur est un collègue de travail membre du même syndicat? Petit problème.

«Le syndicat doit convenir que certains comportements de ses membres à l'égard des femmes ne sont pas acceptables, et ceci implique que le syndicat fixe certaines règles relativement au harcèlement sexuel», disait le 4e rapport du comité de condition féminine de la CSN.

Mais de telles règles ne seront établies que si les organisations syndicales encouragent la réflexion de leurs membres. À la CSN, où le processus est enclenché, on offrait l'automne dernier une session de sensibilisation à une vingtaine de syndiquées de toutes les régions.

«Il s'agissait pour nous d'un test, explique Danielle Hébert, présidente du comité de condition féminine de la CSN. Les filles étaient là pour tenter de définir le problème, pour analyser les conséquences du harcèlement sur le groupe et sur l'individue et pour envisager des solutions. Nous prévoyons au moins une autre session avant l'été, réservée exclusivement

Femmes palestiniennes

UNE GUERRE TOUS LES CINQ ANS?

Ancienne infirmière, professeure de sociologie et militante féministe, Jocelyne Talbot est depuis un an au service du Croissant-Rouge palestinien au Caire. Ses tâches vont de l'administration aux accouchements, en passant par la création d'une petite école infirmière et la démolition de murs. Et elle aime ça, au point de vouloir rester là-bas. «Il y a une richesse humaine, culturelle et politique que nous n'avons pas ici», dira-t-elle. Pourtant, là-bas c'est la guerre, une guerre qui s'éternise...

«Je suis allée au Moyen-Orient pour la première fois en 1981. C'était à Beyrouth après les bombardements israéliens. Je faisais partie de la Délégation québécoise pour la libération du peuple palestinien et «on allait voir»... Je me suis vite rendu compte de mon ignorance non seulement de la conjoncture politique mais aussi de ce que vivent les gens là-bas, surtout les femmes. J'ai rencontré des femmes qui n'étaient pas du tout «misérables» comme je le pensais et beaucoup plus articulées que nous le sommes ici.

Bien sûr, il y a bien des choses qui se ressemblent. Comme nous, les Palestiniennes occupent le plus souvent des postes secondaires, sont souvent moins éduquées que les hommes, sont de plus en plus pauvres en vieillissant et à peu près absentes au gouvernement. Les quatre ou cinq femmes qui s'y trouvent ne représentent pas les intérêts des femmes. Mais il y a aussi des différences.

La différence essentielle c'est la situation politique. Il faut comprendre que le peuple palestinien est un peuple qui souffre depuis 48, un peuple en perpétuel exil, ce que les médias occultent systématiquement. L'invasion israélienne a démontré à quel point c'est un peuple maudit, chassé partout où il passe et qui pourtant perdure. À l'heure qu'il est, il y a toute une génération de Palestiniens à Beyrouth qui ne compte que des handicapés. Malgré tout ça, c'est un peuple très humanitaire, chaleureux, avec un goût de vivre peu commun. Alors il ne faut pas se surprendre s'il n'y a en fait, qu'une revendication palestinienne pour l'instant: «être reconnu comme peuple», avec ce que cela implique comme institutions dont un gouvernement.

Un peuple de réfugié-e-s

96% des Palestinien-ne-s appuient et reconnaissent l'OLP[2] comme leur représentant. Alors comment se fait-il que lorsqu'il s'agit de s'asseoir pour discuter du sort des Palestinien-ne-s, on ne permette pas que l'OLP soit de la partie? C'est ça négocier? Et si on me demande ce que je pense d'Israël, je peux simplement dire que je ne comprends pas qu'un peuple, maudit lui aussi, reproduise (par l'intermédiaire de son gouvernement) un géno-

cide. Et puis, Juifs, Chrétiens et Musulmans ont jadis vécu en harmonie en Palestine. Mais il faut faire la différence entre le peuple israélien et son gouvernement. Il existe, à l'heure actuelle en Israël, tout un mouvement qui compte énormément de femmes (voir LVR, sept-oct 82, «Les cavalières de l'anti-apocalypse»), et qui s'élève contre les politiques militaires du gouvernement israélien.

Les Palestinien-ne-s? Un peuple de réfugié-e-s, donc, mais le seul à s'être doté de services essentiels comme des écoles, des garderies, des hôpitaux. Le Croissant-Rouge palestinien est ni plus ni moins que leur ministère de la Santé et, dans une certaine mesure, leur ministère des Affaires sociales. C'est que, dans des camps de réfugié-e-s, il n'y a pas de boulot, alors il faut bien subvenir aux besoins fondamentaux des gens. Ceci dit, c'est une organisation quasi apolitique; en tout cas ce n'est pas l'OLP comme on le croit souvent. Lors des récents combats à Tripoli entre dissidents et loyalistes palestiniens, l'hôpital a continué à fonctionner. D'ailleurs, des Libanais-es ainsi que des Palestinien-ne-s sont alors allé-e-s voir les dirigeants de l'hôpital, puis ils ont rencontré les chefs dissidents et loyalistes pour leur dire: «Cet hôpital nous appartient, n'y touchez pas». C'est donc une entreprise essentiellement humanitaire qui n'accueille d'ailleurs pas seulement des Palestinien-ne-s, mais tous les gens qui en ont besoin – de bons services gratuits de santé étant excessivement rares dans les pays arabes.

Le financement provient en partie du Fonds national palestinien et en partie de dons de l'Organisation mondiale de la santé, de la Ligue des Croix-Rouges et des Croissants-Rouges et des Comités de solidarité à travers le monde. De toutes les institutions que les Palestinien-ne-s avaient réussi à établir à Beyrouth–des journaux, un syndicat, l'Association des écrivain-e-s, des professeur-e-s...–il ne reste plus que le Croissant-Rouge, établi aussi en Égypte, en Tunésie, en Algérie, au Yémen du nord, question de planifier un peu plus à long terme. Pour le reste, la nourriture, les vêtements, les garderies, les écoles, ce sont les femmes qui s'en occupent. C'est là leur force, leur façon de s'organiser. On me dira que c'est bien «traditionnel» mais il ne saurait en être autrement, question de survie. En plus, dans une telle situation de guerre, le viol et la torture des mères et des filles sont une tactique très éprouvée. C'est une arme psychologique, la meilleure façon «d'humilier le peuple».

Toujours les femmes

Puis il y a l'Union des femmes palestiniennes, quelque chose comme le Conseil du statut de la femme ici, mais avec un mandat beaucoup plus large. Non seulement il fait connaître le rôle et l'apport des femmes palestiniennes, mais il cherche à leur trouver des emplois, à pallier leurs problèmes de santé, d'éducation... un organisme qui rejoint donc la majorité des femmes. Et bien sûr, il fait connaître la cause palestinienne. De plus, les femmes qui y travaillent n'ont pas une idée stéréotypée du «Women's lib», comme elle est véhiculée par les médias occidentaux qui se rendent là-bas. (Il faut dire que les rapports entre Arabes et Occidentaux se trouvent très handicapés par la présence de ces médias.) Ces femmes savent donc qu'il ne s'agit pas seulement d'une liberté sexuelle mais d'une liberté fondamentale.

Il faut voir les femmes arabes, d'ailleurs, réagir au harcèlement sexuel sur la rue. Au Moyen-Orient, ça ne se passe pas de la même façon. Un homme peut se mettre à vous réciter des poèmes... Et pourtant, les femmes les envoient promener avec une incroyable virulence; c'est tout leur corps qui est sur la défensive... De telles réactions ne sont pas très fréquentes en Occident, même chez les féministes.

Bien sûr, ni la libération du peuple, ni la libération des femmes palestiniennes ne sont pour demain. Mais imaginez ce que serait le féminisme ici si nous vivions une guerre tous les cinq ans!»

Propos recueillis par
FRANCINE PELLETIER

1/ *L'équivalent de la Croix-Rouge dans les pays musulmans.*

2/ *Organisation de libération de la Palestine.*

aux femmes. C'est par elles qu'il faut commencer. Ensuite, nous sensibiliserons les délégués.»

Le test a été concluant, souligne-t-elle: depuis cette session, on a eu recours davantage aux griefs pour faire cesser des situations de harcèlement. Ainsi qu'aux plaintes à la Commission des droits et libertés de la personne. «Nous essayons de mieux nous outiller sur le plan légal, de mieux cerner les aspects juridiques de la question. Et nous attendons avec impatience les résultats d'une étude en cours à l'UQAM, sous la direction de Louise Doyon, professeure en sciences juridiques.»[2]

En attendant le jour où les travailleuses d'hôpitaux n'auront plus à répéter comme un leitmotiv «Bas les pattes, mon gars, je suis ici pour travailler», il y a beaucoup de travail en perspective: sensibiliser le milieu hospitalier; faire savoir haut et fort que l'exploitation du corps des travailleuses ne doit pas faire partie des conditions habituelles, «normales» de travail; porter le débat dans toutes les instances syndicales et forcer la réflexion de toutes et tous les syndiqué-e-s.

HÉLÈNE LÉVESQUE

1/ *L'histoire est authentique.*

2/ *Étude publiée sous peu.*

Vient de paraître

LE TEMPS DU DÉSIR

un roman qui sonde les multiples voies du désir.

«j'ai subi un choc de lecture, dès les premières pages, un choc qui m'a enfermé dans ce «TEMPS DU DÉSIR» jusqu'au bout.»

Régis Tremblay/Le Soleil

Hélène Fecteau a publié ses poèmes dans Liberté et dans les Écrits du Canada français.

LIBRE EXPRESSION

FINI LES FEMMES OBJETS!!!

LA PUBLICITÉ est essentielle à la bonne santé financière de LA VIE EN ROSE. PARLONS-EN.

Vous avez sans doute remarqué que nous acceptons seulement la publicité qui respecte les femmes et les reconnaît dans toutes leurs dimensions. Nous croyons à la publicité non sexiste au point de concevoir nous-mêmes des annonces. Celle de Filtronique dans le numéro de mars dernier en est un exemple.

Certains-nes annonceurs-es respectent suffisamment leurs clientes pour s'efforcer de leur parler comme elles le méritent, nous croyons qu'il est important de les encourager – avec, bien entendu, une vigilance de consommatrices averties.

Misez sur nos annonceurs-es. Après tout, ils et elles misent sur LA VIE EN ROSE.

Claude Krynski

FEMMES PROFESSIONNELLES

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

Nathalie Croteau

4017A rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3
Tél. (514) 937-9326

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

Carole De Lagrave

4017A rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3
Tél. (514) 937-9326

ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

Unterberg
Labelle
Jenneau
Dessureault
et associés

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Jenneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens

AVOCATS

FEMMES PROFESSIONNELLES

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

Bur. Laval
(514) 688-1044

Bur. C.C.P.E.
1497 est, boul. St-Joseph
Montréal H2J 1M6
(514) 522-4535

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

---

dc

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST-LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUÉBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ-VOUS: (514) 871-8520

TÉL.: 271-4700

Annie Goyette, L.L.B.
AVOCATE

CENTRE PROFESSIONNEL LAURIER INC.
5064 Avenue du Parc, Suite 205, Montréal H2V 4G1

- COMPTABILITÉ
- RAPPORTS D'IMPÔT

Louise Giroux
Bacc. Sc. Comm., C.S.A.

Sur rendez-vous

Bur. Laval
(514) 663-6645

BUREAU: (514) 769-2176

Pierrette Tremblay, M.Ps.
PSYCHOLOGUE

Crise situationnelle – idées suicidaires
stress – homosexualité
phobie – séparation – deuil
Membre de la Corporation Professionnelle des Psychologues du Québec

---

Tél. bur.: 274-8097
rés.: 274-4645

Nicole Reeves, **M.A.**
Psychologue
Psychothérapie individuelle

831, rue Rockland
Montréal, Qc H2V 2Z8

Céline Simard
design

Aménagement Commercial et Résidentiel
Planification de Bureau

1522, Sherbrooke ouest, Suite 24-25
Montréal, P.Q. H3G 1L3

Tél.: (514) 937-3798

ENTREVUE

MARIE

Photos : Duice Araujo

Mondialement connu, le livre **Les mots pour le dire** de Marie Cardinal avait déjà, en Europe, été vendu à 2 450 000 exemplaires et traduit en 18 langues. Il vient juste de sortir en traduction américaine, préfacé par Bruno Bettelheim, au moment où les Parisien-ne-s en applaudissaient la version cinématographique – projetée au Québec sous peu.

Mais comment a-t-on pu adapter ce livre au cinéma sans en trahir l'écriture, se demanderont comme nous les cinéphiles qui ont aimé **Les mots pour le dire**. À Hélène Pedneault, Marie Cardinal a d'abord parlé de cette difficulté de l'adaptation, puis de bien d'autres choses... jusqu'aux ressemblances que cette enfant de l'Algérie, récemment naturalisée «canadienne», voit entre son premier et son nouveau pays, le Québec.

Marie Cardinal : La difficulté, c'est de trouver une écriture cinématographique qui corresponde à l'écriture littéraire. Quand on met à plat l'histoire des **Mots pour le dire**, il n'y a pas grand-chose à raconter. Cette femme est malade au début parce qu'elle a de mauvais rapports avec sa mère, pendant huit ans elle raconte ces mauvais rapports en analyse et au bout de huit ans, elle est guérie et elle va bien. C'est une aventure intérieure – et c'est l'écriture. Mais les producteurs de cinéma, eux, veulent raconter une histoire et ça leur pose un problème commercial.

Dans le livre, cette femme n'a même pas de nom et il est très peu question de sa vie privée. Dans le film, il faut lui donner un nom et qu'elle soit incarnée par une vedette. En «transposant», les producteurs en arrivent toujours, finalement, à faire une histoire de cul, une histoire d'amour, parce qu'il faut donner du rôle à la vedette. C'est une aberration.

Le dernier scénario qu'ils m'avaient montré était lamentable : dans une scène, elle s'envoyait en l'air avec un gendarme dans une voiture de police à Montmartre ! Ils faisaient de la mère une vieille Méditerranéenne en combinaison noire, qui fumait sans arrêt en traînant la savate alors que la mère dans le livre est une femme rigoureuse, belle et très stricte. Alors je leur ai dit : si vous tournez ça, je vous interdis de mettre mon nom sur les affiches et dans le générique et, à la sortie du film, j'expliquerai publiquement que je n'ai rien à voir avec ce film.

LVR : Ce que tu avais fait à la sortie du film tiré de ***La clé sur la porte***...

MC : Après, malheureusement. Je n'avais jamais vu le scénario de **La clé sur la porte**, on m'a mise devant le fait accompli. Le réalisateur, Yves Boisset – un mélange de curé et de parachutiste, vraiment le mec dans toute son horreur – ne pouvait pas imaginer qu'une femme de 45, 50 ans puisse aimer faire l'amour et vivre seule avec ses enfants sans être sous la protection, sous la tutelle d'un homme. Alors il a flanqué l'héroïne d'un jeune amant qui règlait toutes ses affaires – personnage absolument inexistant dans le livre. Et c'est une honte. Cette femme, c'était moi, et je ne m'en suis sortie que parce que je n'avais pas de mari, justement, et pas d'amant steady. Si j'avais dû me projeter dans une aventure amoureuse, sentimentale ou conjugale, en dehors de ma vie de travail et de ma vie familiale, je ne m'en serais jamais sortie. C'est la solitude qui m'a aidée. Alors qu'avec Boisset, c'est parce qu'elle avait trouvé un amant que l'héroïne s'en tirait.

C'était une trahison épouvantable. Beaucoup de mes lectrices et lecteurs ont été complètement scandalisé-e-s que j'aie accepté

CARDINAL

OU LE DISCOURS DES TRICOTS

ça et ont cru que je l'avais fait pour l'argent ! Avec **Les mots pour le dire**, je n'ai pas voulu que des choses pareilles recommencent.

LVR : Qui a réalisé le film ?

MC : Un type très bien, très sensible, qui s'appelle José Pinhero.

LVR : Est-ce que le résultat est ce que tu souhaitais ?

MC : Pas complètement. Je me suis battue comme une folle pour que le sang y soit et le sang y est. Les choses un peu crues y sont toutes, par exemple certaines inhibitions comme la petite fille qui fait pipi dans son *cornet en papier. Mais il y a des petits détails* sur lesquels j'ai moins insisté. Grosso modo, c'est un film fidèle et qui, par moments, traduit vraiment le livre. Et les comédiennes sont très bien, particulièrement Marie-Christine Barrault dans le rôle antipathique de la mère, quoique en général le public préfère Nicole Garcia.

LVR : Ce roman, **Les mots pour le dire**, est très impudique. Ça n'a pas dû être facile d'en arriver à cette nudité ?

MC : Cette impudeur était volontaire. J'avais envie de casser certaines choses et il a fallu que je me foute à poil moi-même pour oser aller jusque-là...

D'abord, je suis née dans une élite, matérielle et intellectuelle, dans une famille cultivée, riche, aristocratique. J'ai profité de tous les privilèges de la colonie, en Algérie, où les humains avaient des vies d'une extrême facilité, servis par des espèces de sous-êtres qui étaient les indigènes. Ensuite je suis entrée dans une autre aliénation qui est celle de la névrose, de la maladie mentale. Et quand je suis sortie de là, à quarante ans passés, j'avais un goût fou de communiquer avec les autres, avec de la haine pour tout ce qui est élite.

J'ai fait des études universitaires, je suis professeure de philosophie, je peux donc me

Ma grand-mère disait toujours : «Si mes tricots pouvaient parler !» Et moi je dis toujours que j'écris le discours des tricots.

servir du vocabulaire de l'élite parce que je le connais. Mais j'ai vu à quel point les femmes étaient muettes parce qu'elles ne savaient pas se servir de ce vocabulaire ou alors, si elles parlaient, ce n'était qu'en se servant de ce vocabulaire qui leur était étranger. Et j'ai découvert que ce langage-là, quand il n'est pas employé entre spécialistes, est exactement comme une mitrailleuse : il fait du mal, il blesse. Moi, mon travail d'écrivain, c'est uniquement de traduire en situations simples des choses qui ne sont au départ que de la réflexion.

Je ne pense pas d'histoire quand j'ai envie d'écrire un livre. Je trouve la vie des femmes effrayante et la vie quotidienne m'intéresse plus que les choses exceptionnelles. Parce que c'est exceptionnel, la vie d'une femme : le drame qu'il y a là-dedans, les tragédies mais aussi les comédies. Tout ce qui est tu, tout ce qui n'est pas dit, c'est ça que j'ai envie d'écrire. Ma grand-mère disait toujours : «Si mes tricots pouvaient parler !» Et moi je dis toujours que j'écris le discours des tricots. *Parce que ce n'est pas vrai que tu penses au* linge en faisant la lessive, ou à la vaisselle en faisant la vaisselle, surtout quand ça fait vingt ans que tu la fais. Merde, tu sais la faire ! Mais à quoi penses-tu ? Voilà ce que j'aime écrire.

LVR : D'avoir été reçue dans cette impudeur par les femmes, avec un tel enthousiasme, a dû être une reconnaissance importante pour toi, pour ton écriture ?

MC : Oui, mais en même temps ce succès énorme me rend humble. Parce qu'il est beaucoup rattaché à l'écriture, et que je suis très peu consciente de ma façon d'écrire. J'ai écrit, parfois, des pages qui me dépassent de beaucoup. L'écriture va très loin et je ne sais pas comment elle vient. Je sais qu'il y a un mélange de physique et de cérébral ; je dois me mettre dans un état où j'ouvre mon inconscient et où, en même temps, je sois capable de le canaliser dans une forme avec mes doigts, du papier et une machine à écrire. Je peux faire cette gymnastique mais comment ? quand ? je n'en sais rien. Je sais que si je lâche l'écriture, elle me lâche. Alors j'écris tous les jours, quelques lignes, et je mets des années à faire un roman. Entre trois et cinq ans.

LVR : En 1975, 1976, au début de leur prise de conscience féministe, beaucoup de femmes ont lu **Les mots pour le dire** et **Ainsi soit-elle** de Benoîte Groult, *parce qu'ils sont sortis en* même temps. Mais toi, as-tu écrit un livre féministe ?

MC : Non. J'ai toujours été gênée par le vocable «féministe» parce que c'est entrer dans les combinaisons intellectuelles des hommes que de dire «je suis féministe». Les *hommes ont besoin de définitions, de réfé*rences, et quand tu dis «je suis féministe», ça les rassure, ils peuvent te foutre dans le tiroir «féministe» avec une étiquette dessus.

Alors que selon moi, il faut que nous, les femmes, on foute la merde. Il faut qu'on soit vagues, qu'on démolisse cette sécurité de la science et de la connaissance, ces notions tellement viriles qui – on le sait maintenant, au point où on en est arrivés en Occident – aboutissent à une impasse. Donc, c'est plus inquiétant de dire «je suis une femme» que «je suis féministe».

En ce qui me concerne, la cause la plus importante est la cause des femmes. Il n'existe pas une cause plus politique que

MARIE CARDINAL

celle-là. Je pense que toute l'économie de nos pays a été fabriquée sans penser aux femmes, que la voix des femmes est une grande déstabilisation économique, tout comme l'entrée des femmes en politique. Et il faut évoluer en étant plus déstabilisantes, s'attaquer à l'histoire, à la science, là où s'installe le pouvoir des hommes.

LVR : Justement, pour changer les choses, il faut que les femmes aient plus de pouvoir, qu'elles soient plus nombreuses au gouvernement par exemple. Avec cette notion du «vague», comment peux-tu intégrer l'idée de pouvoir ?

MC : D'abord, tout doit tourner autour de la notion de pouvoir, et toutes nos actions s'articuler en fonction d'une analyse très poussée du pouvoir. Ce qui nous blesse, ce n'est pas le pouvoir en soi, parce qu'il est humain – quoi que tu fasses, il naît du seul fait d'être vivant.

Ce qui est mauvais, c'est «l'installation du pouvoir», celui qui ne se discute pas, qui s'impose aveuglément. Celui-là blesse. Moi, j'ai envie que le pouvoir ne cesse de se renouveler. Pourrait-on en arriver à une politique qui corresponde à ça ? Qu'il y ait plus de femmes au gouvernement, mais qu'elles y restent moins longtemps. Qu'elles aient la sagesse de se passer la main à tous les six mois, par exemple, qu'elles imaginent une chaîne de pouvoir. Parce que les femmes ne sont pas meilleures que les hommes quand elles ont du pouvoir. Margaret Thatcher est le pire des mecs qui soient. Le pouvoir génère cette imbécillité quand il s'installe. Il ne faut pas casser leur pouvoir pour en installer un qui lui ressemble. Et je pense que si on a un véritable désir, si le fond est solide, ce n'est pas sans intérêt que, dans la forme, les esprits se remplacent. À ce moment-là, les choses évoluent. On dit que c'est utopique, mais il y a deux cents ans, la république était utopique.

LVR : Par rapport à tout cela, comment vois-tu l'évolution du mouvement féministe maintenant ?

MC : Il faudrait maintenant rejoindre les femmes qui ne mettent jamais le nez dehors, qui n'ouvrent pas la bouche. Celles-là, c'est plus facile de les toucher en Europe qu'ici, parce que là-bas, dans chaque usine, dans chaque entreprise, il y a un lieu où tu peux les rencontrer, chez elles. Ici, c'est toi qui dois les inviter dans des lieux dits «de femmes» ou «féministes», et plusieurs ont des réticences. Tu touches donc les femmes qui ont déjà envie d'être touchées. Ce sont les mentalités qu'il faut changer, partout, à la base, chez des femmes qui n'ont jamais entendu ou voulu parler du féminisme.

C'est maintenant par cette sorte de subversion qu'il faut agir. Il y a eu au début un moment de révolte nécessaire mais, aujourd'hui, nous sommes assez nombreuses pour faire de «l'entrisme», de la subversion. Tu dis : «D'accord, je m'amène à votre conseil d'administration» et là, tu fous la merde, mais tu la fous intelligemment, pas n'importe comment.

LVR : Ton discours me fait penser, au fond, au discours libertaire de la communarde Louise Michel, que tu rapportes dans tes conférences...

MC : Ah oui ! J'ai une passion extraordinaire pour cette femme. Mais il faut maintenant que cette doctrine libertaire ne soit pas utopique ; la situation est trop grave...

LVR : Mais quand on regarde l'histoire de Louise Michel et les batailles qu'elle a menées, qu'est-ce qu'elle a apporté de féminin ? On pourrait croire qu'elle a agi exactement comme un homme.

MC : Non, pas du tout. D'abord, elle n'avait aucun respect des lois alors que les hommes sont très respectueux des lois, des règles, des codes. Elle critiquait même les règles émises par les libertaires, quand ça a commencé à se scléroser. Ce n'est pas masculin du tout comme attitude. Quand on pense à l'époque où elle a vécu...

J'ai écrit, parfois, des pages qui me dépassent de beaucoup. L'écriture va très loin et je ne sais pas comment elle vient.

LVR : Justement, à la même époque, il y avait aux États-Unis des féministes comme Susan B. Anthony...

MC : Mais ces femmes étaient loin de l'Europe, dans un autre cadre. Louise Michel, elle, agissait en situation de guerre, de conquêtes coloniales, puisque l'Europe n'était occupée qu'à ça : coloniser et bouffer l'autre. Les Européens étaient devenus riches à cause de la révolution industrielle, ils éclataient dans leurs frontières. C'était une situation éminemment virile. Les Américains étaient occupés à fabriquer l'Amérique pendant ce temps-là.

LVR : Mais Louise Michel a pris les armes pour combattre sur les barricades et, selon ce que tu dis, elle adorait ça. Est-ce que les femmes ne devraient pas justement refuser d'embarquer dans cette violence ?

MC : Il est interdit d'interdire. Il n'y a pas une sorte d'êtres humains, il y en a des milliers. Le terrorisme de la bande à Baader, par exemple, c'était au départ une cause juste, un «beau» terrorisme. Ils ont fait péter un des ordinateurs programmant les bombardements au Viet-Nam. C'était une belle cause. Et il y avait autant de femmes que d'hommes.

Je ne les juge pas. Moi, je le ferais volontiers si je n'avais pas une peur épouvantable des coups de feu et du sang qui coule. Mais intellectuellement, je les comprends parfaitement. Il y a autant de chemins que d'êtres humains, on ne peut pas rendre tous les gens uniformes. Mais notre siècle est en train de tout uniformiser.

C'est aussi pourquoi certaines féministes sont un peu chiantes : on ne peut pas toutes penser et faire pareil ! Et puis, on complexe les femmes en leur imposant une image uniformisée. Au contraire, il faut ouvrir, ouvrir, être subversives, être vagues, avec bien sûr l'idée d'une construction du vague.

LVR : Où en es-tu dans ton oeuvre, que prépares-tu ?

MC : Je suis arrivée à un tournant et ce tournant j'ai envie de le prendre au Québec où je suis plus tranquille, plus paisible. D'abord, j'ai envie de rigoler : le rire est une des choses les plus déstabilisantes qui soient. Alors je veux écrire un livre qui fasse rire, une sorte de grand roman picaresque genre Don Quichotte, mais vu par une femme, une héroïne absolument pétée, flyée !

Mais j'ai aussi envie d'écrire un document. Pour être vraiment subversives, il faut aller là où les hommes ont installé leur pouvoir : dans la science, dans la connaissance. Dans nos pays occidentaux, toute la connaissance est construite sur la mythologie, sur des personnages mythiques toujours vivants et sur lesquels les gens continuent à construire leurs rapports. Mais ce ne sont jamais des femmes qui ont interprété ces légendes et ces mythes. On sait qui est Oedipe, mais qui est la mère d'Oedipe ? Qui est Électre ? Pourquoi a-t-on raconté ces histoires comme ça ?

Par exemple, le personnage de la mère tel que nous le connaissons aujourd'hui est historiquement récent, date du XIXe siècle. Avant, les femmes étaient dehors et travaillaient à 100%, à part quelques marquises et duchesses. Elles ne s'occupaient pas des enfants. D'abord, elles avaient exactement huit chances sur dix de perdre l'enfant qu'elles portaient, donc elles ne projetaient pas sur l'enfant ce que nous projetons, nous.

L'enfant, dès qu'il avait trois ans, servait à quelque chose : à garder les vaches ou les oies, à aller chercher du bois, etc. Il n'y avait pas de vêtements «pour enfants», c'était en

Photos : Dulce Araujo

petit la même chose que pour les adultes. Bref, la mère et l'enfant tels que nous les connaissons sont nés avec la révolution industrielle, quand on a fait entrer les femmes à la maison. Historiquement, il est très facile de démontrer que ce rôle de mère n'est pas naturel mais complètement culturel, économique et politique. J'en parle souvent avec les femmes que je rencontre.

En France, on a légiféré pour ramener les femmes à la maison quand on le voulait, pour les en faire sortir en temps de guerre. On leur a dit : «Vous ne devez pas allaiter vos enfants parce que vous leur donnez vos maladies.» Elles sont allées travailler dans les usines. Et quand les guerres étaient finies, on avait la propagande inverse : «85% des enfants débiles, 86% des enfants délinquants n'ont pas été nourris au sein.»

Ça recommence actuellement à cause du chômage, cette culpabilisation massive : si les femmes restaient à la maison, elles ne seraient pas chômeuses, bien sûr. Par contre, tout le travail ménager gratuit fait par les femmes est nécessaire : que deviendraient les villes si les femmes ne nettoyaient pas les maisons, les murs, les carreaux ? Des trucs qui coûtent des milliards de dollars. C'est facile à analyser.

Alors si on s'introduit dans le discours masculin en donnant des dates, des textes de loi, des preuves, comme ils ont l'habitude d'en donner, les femmes se rendent compte qu'elles se sont fait niaiser, et la conscience commence à venir. Et on leur donne des mots pour répondre aux hommes.

LVR : Ta nouvelle citoyenneté canadienne, ça représente quoi pour toi ?

MC : Beaucoup, un vrai désir, pas du tout une simple histoire de papiers. Moi, je suis une fille d'Algérie et j'ai des rapports difficiles avec la France. Je n'ai jamais accepté la guerre d'Algérie, parce qu'elle était fratricide, scandaleuse, honteuse. Les Québécois me font penser aux Pieds-noirs ; j'ai toujours senti dans leur discours quelque chose de très proche de moi, c'est un discours de colonisés, pas souvent politique mais passionnel, affectif. Sans vouloir généraliser, c'est très souvent comme ça.

Physiquement, c'est le contraire de chez moi : il fait frette, il y a de la neige... et pourtant je me sens plus en famille ici qu'en France. Je suis loin des Français. Moi, tout ce que j'ai eu de la tendresse, de la beauté, du rythme, ce sont les Arabes qui me l'ont donné. J'ai été élevée par les domestiques de ma famille et les Arabes aiment les enfants, ils s'en occupent bien. La nourriture que j'ai aimée, les gâteaux, la musique, les chansons, étaient arabes. Je leur dois tout le fond de ma vraie sensibilité. Par les Français, par ma famille, j'ai eu toute la tradition, l'Église, toute la merde. Je suis vraiment biculturée.

La citoyenneté canadienne, ça veut dire que je m'installe ici mais aussi que je vivrai avec des papiers qui ne sont pas des papiers français. Symboliquement, pour moi, c'est capital.

Il faut qu'on soit vague, qu'on démolisse cette sécurité de la science et de la connaissance.

LVR : Est-ce que ton écriture risque de changer, avec ces «interférences culturelles» ?

MC : Je me sers déjà de plusieurs mots québécois. La langue québécoise me touche beaucoup, je la trouve belle. Il me semble que déjà, un peu partout dans mes livres, il est question du Québec, mais je ne sais pas comment ça évoluera.

Une entrevue de
HÉLÈNE PEDNEAULT

NOUVEAUTÉ

Le rapport Bertrand sur le vécu de
1 000 femmes lesbiennes
Luce Bertrand

L'auteure travaille depuis déjà plusieurs années dans le milieu des femmes lesbiennes. Elle a élaboré un questionnaire dans la tradition du célèbre rapport Hite, afin de comprendre la situation des femmes lesbiennes sur les plans sexuel, social, professionnel, affectif et familial. Elle a reçu plus de mille réponses à son enquête. Voici donc enfin révélé un monde secret, que jamais personne n'avait eu le courage d'explorer objectivement et systématiquement. **400 pages**

UN ÉVENTAIL DE BEST-SELLERS
PRIMEUR
Faire parvenir un mandat à l'ordre de:
Luce Bertrand
C.P. 203 Succ. Chomedey, Laval
H7W 4K3
Ajoutez 2$ pour la poste
19,95 $

nom_____
adresse_____
ville_____ code postal_____
chèque ☐ mandat-poste ☐

LA BANLIEUE B

Si je dis «femmes de banlieue», à qui pensez-vous? À Louise Turcot et Monique Mercure, bien perruquées et maquillées, incarnant les banlieusardes à la cuisse légère de *Deux femmes en or*? À la Mira pathétique et combative de *Toilettes pour femmes*, de Marilyn French? Aux Américaines des grandes banlieues dont Betty Friedan décrivit en 1963 «l'indéfinissable malaise» de femmes mystifiées? À un certain portrait-robot de la femme de banlieue tracé en 1978 dans Châtelaine? Ou bien pensez-vous, comme moi, à votre soeur ou copine, en banlieue depuis son mariage, qui vous raconte périodiquement des anecdotes du genre :

Mais peut-être êtes-vous une femme de banlieue, qui avez choisi, comme des milliers d'autres Québécoises, d'élever vos enfants «loin du bruit, de la pollution, du trafic, des dangers et de l'anonymat de la ville». Alors ce préambule vous a choquées. Il faudrait faire la part des choses, dites-vous : il n'y a pas que des problèmes à vivre en banlieue.

Comme nous en avions assez, nous aussi, des étiquettes un peu méprisantes qu'on accole souvent aux femmes de banlieue, «ménagères, choyées, peu émancipées, conservatrices, etc.», nous sommes allées voir sur place, à Laval et sur la rive sud de Montréal. Quelles sont les conditions de vie actuelles des femmes de banlieue? Et surtout, la banlieue bouge-t-elle? C'est-à-dire : comment évoluent les banlieusardes, sous les pressions économiques et la poussée des idées féministes? Se reconnaîtraient-elles toujours dans le portrait dessiné par Betty Friedan :

«Vers 1950, la ménagère de grande banlieue était l'idéal de toute jeune femme américaine et faisait l'envie – disait-on – des femmes du monde entier : ménagère américaine que la science et l'équipement ménager avaient libérée des corvées domestiques, des dangers de l'accouchement et des maladie de sa grand-mère! Elle était belle, saine, cultivée, et se consacrait entièrement à son mari, ses enfants, son foyer. (...) elle possédait tout ce que la femme avait jamais pu rêver de posséder. (...) Sa seule ambition était de devenir une épouse et une mère modèle, son rêve le plus audacieux d'avoir cinq enfants et une maison merveilleuse, son unique combat consistait à dénicher un mari et à le garder.»[1]

Alors que nous relisions Friedan et French, à défaut d'une trop rare documentation en sociologie ou en information sur les femmes de banlieue, Céline Cloutier s'apprêtait à présenter un mémoire de maîtrise en aménagement où elle tente une analyse critique et féministe des effets du développement de la banlieue sur la condition des femmes.[2] Parce que ses observations, tirées d'ouvrages spécialisés ou féministes, viennent éclairer ou confirmer le témoignage spontané des banlieusardes, nous les y avons incorporés *en italique*. Voici donc ce montage un peu expérimental de la réalité et de son analyse.

Une sorte de ghetto?

Du tablier du pont Jacques-Cartier, le regard s'allonge au sud vers les frondaisons de Saint-Lambert. C'est un matin boueux et glissant de mars et nous sommes en retard. Nous prenons vers l'ouest et, longeant toujours le fleuve, nous dépassons les alignements bien droits de Brossard. Candiac, Saint-Constant, Laprairie, Saint-Philippe, Delson, Saint-Mathieu : d'anciens petits villages ruraux sont devenus de nouvelles banlieues, gonflées par les développements domiciliaires champignons, mais sans plan d'urbanisme bien précis. Municipalités et écoles sont débordées par cet afflux démographique.

Car les banlieues continuent de se peupler, surtout de jeunes couples avec enfants, comme dans les romans, comme dans *Toilettes pour femmes* : «Meyersville était une sorte de ghetto fait de petites enclaves destinées à isoler les uns des autres les classes, les couleurs de peau, les gens âgés et les infirmes. On y trouvait un grand nombre de petites maisons semblables, chacune avec un réfrigérateur, une cuisinière, une machine à laver et une cour clôturée. Et presque tous les gens qui s'y installaient étaient de jeunes couples avec de jeunes enfants qui n'étaient pas les bienvenus dans les appartements, et qui avaient besoin d'une cour et d'une machine à laver. Les gens qui, autrefois, auraient loué de petites maisons dans leur ville natale, achetaient, maintenant qu'il n'y avait presque plus de maisons à louer, des maisons à Meyersville avec un premier versement de 2 500 francs et le reste en *versements échelonnés à 4,5%.*»[3]

N'y aurait-il que les taux d'intérêt à avoir changé?

En 1981, la maison unifamiliale isolée représentait 43% de toute la production domiciliaire, comparé à 24% en 1971. Et le recensement canadien de la même année confirmait les tendances à l'étalement résidentiel. La banlieue grandit, s'étend à la région avoisinante, englobant les anciens villages, sans toutefois multiplier les services aux citoyen-ne-s. Le développement de ces «mégalobanlieues» (...) renforce le rôle des femmes comme travailleuses domestiques et comme main-d'oeuvre de réserve.

Nous traversons Candiac. La journée est grise et le paysage plutôt banal : mélange de champs plats, de noyaux église-école-vieilles maisons, d'intersections laides avec centres d'achats et motels. Et partout dans les espaces vides, des panneaux vendent les projets domiciliaires Jolibourg ou Place de rêve (650 maisons, 60 par 100 pieds, etc.). Juste en face, de l'autre côté du fleuve, Montréal se perd dans la brume et le frimas. Et là, juste après l'écluse de Sainte-Catherine, nous trouvons l'ancienne école où nous attendent sept mères de banlieue dans le local du groupe *Ma'me Chose*.[4]

Elles ont de 28 à 45 ans, à peu près, et de un à quatre enfants. Une seule travaille à l'extérieur, les autres se disent en riant «travailleuses à temps plein à la maison». Elles ne sont pas originaires de ces banlieues où elles sont arrivées après leur mariage, avec un ou des enfants. Comme pour plusieurs Montréalaises élevées dans l'asphalte, la maison de banlieue avec son espace représentait beaucoup pour elles. Diane Bernier, par exemple, est arrivée à Saint-Constant il y a huit ans :

OUGE-T-ELLE ?

«La petite Nathalie, la deuxième, venait de se fendre le menton sur la table du salon. Jusqu'à l'os. Louise – tu la connais, c'est ma voisine – était affolée et sans auto, évidemment. C'était la semaine, son mari travaillait. En plus, comme je partais faire mes heures à la boutique, elle gardait aussi les deux miens. Mais pour une fois j'avais l'auto... alors on a habillé les cinq enfants, avec Nathalie qui saignait toujours, et on a filé à la clinique en vitesse. Et ça arrive une fois par mois, ce genre d'urgence-là. Tu imagines le trouble, sans auto, avec cinq petits qui braillent ?»

CANADA

«Moi, je suis venue à cause des enfants. C'était vraiment un choix. On aurait très bien pu rester à Montréal sauf qu'on était à logement, avec une cour communautaire toujours pleine, et quand le bébé pleurait à trois heures du matin, la voisine d'en haut nous tapait dans le plafond à coups de balai. Un moment donné, j'avais le choix : je fais une dépression ou je vais directement en banlieue. Dans *ma* maison à *moi*, tu sais. C'est ce qui est arrivé. On s'est acheté une maison ici, puis j'ai élevé mes enfants et j'ai trouvé ça «ben l'fun» parce que tout le monde avait de jeunes enfants, vivait chez soi, il y avait une espèce de communauté, et j'ai apprécié l'entraide des voisines. Les enfants ont beaucoup d'amis. Au début, ils avaient deux ans et 9 mois. J'ai été heureuse de pouvoir les élever sans crainte, avec plus de liberté ; les enfants sont plus aptes à s'épanouir comme ça qu'en ville sur un trottoir.»

«Maintenant que les enfants sont plus vieux, huit et dix ans, je serais prête à m'en retourner en ville. Pourquoi ? J'aimerais avoir des cinémas proches, des services de loisirs, que mes enfants puissent se débrouiller de façon plus autonome sans avoir la mère transporteuse tout le temps. J'aimerais tellement de choses ! (rires) J'ai fait de l'élevage à plein temps pendant quelques années et là j'ai envie de vivre autre chose pour moi, et pour mes enfants aussi. Pouvoir travailler à l'extérieur, entre autres, et ne pas avoir à faire une heure ou deux de voyagement par jour.»

Transporteuse à temps plein

«Moi, j'ai une auto mais il faut quand même que je voyage les enfants. Ma fille suit des cours de musique mais c'est à Laprairie et je dois la reconduire (10 kilomètres !). Il faut vraiment être décidé à ce qu'elle prenne de la musique. Alors qu'à Montréal, elle pourrait probablement s'inscrire dans une école où il y a de la musique intégrée. Pour la natation, c'est à Laprairie ou Brossard. Pour magaziner, c'est à Brossard. Tu imagines le millage par année ? Évidemment, sans auto, tu ne peux même pas envisager ces possibilités-là. Mais moi, j'ai pas envie d'être une transporteuse à temps plein après avoir été une mère à temps plein. Et si je veux travailler ailleurs, faire quelque chose de ma vie, qui va transporter mes enfants ?»

L'histoire de Diane Bernier est exemplaire : toutes les autres femmes mentionnent aussi le manque de service culturels ou de loisirs, les problèmes immenses de transport, la difficulté de trouver un emploi, et si oui de le concilier avec ses tâches ménagères. Toutes surtout comparent avec la ville.

Déjà, avant Sainte-Catherine, nous avions rencontré à Laval 19 femmes un peu plus âgées, réunies aussi dans une école réaffectée, pour un stage sur la pré-ménopause offert par l'organisme *Laval au féminin*.[5] Elles aussi préféraient la banlieue en réaction à la ville :

«Moi, j'aime pas l'expression femmes de banlieue, ça fait péjoratif, à l'écart... et on a tout ce qu'il faut ici, les centres d'achat, etc. – Moi, j'ai connu l'éloignement dans d'autres provinces, alors ici c'est de l'or en barre, comparé à Terre-Neuve ! – Il y a autant d'avantages culturels qu'en ville : cinéma, etc., et avec moins de pollution, de trafic. Ma soeur, en ville, elle a pas ça, elle, des cours comme Laval au féminin. Je lui ai dit : «Viens à Laval !» – Moi, je suis de Sainte-Rose, c'est la campagne. Les liens avec les voisins sont plus faciles qu'en ville, moins anonymes. La ville, c'est l'isolement dans la foule. – Moi, j'aime la banlieue parce que les gens sont plus relax qu'en ville, plus au ralenti. J'aime pas la vitesse, le système de la grande ville.»

La banlieue n'est pas appréciée en soi, mais par opposition à la ville (...) La ville c'est le lieu du pouvoir, des hommes, de la production, la chasse aux femmes s'y pratique, des viols s'y commettent. En s'y opposant, les femmes expriment peut-être un rejet symbolique de l'ordre patriarcal, dont la ville et son downtown seraient l'expression privilégiée. En fait, les femmes n'auraient que peu de choix entre la ville et ses «dangers» et la banlieue «protectrice». Protection relative si l'on en croit les témoignages de plus en plus nombreux sur la violence domestique.

Diane Bernier, elle, aimerait peut-être déménager mais son mari et ses enfants ne seraient pas forcément d'accord : «Mon mari est content, lui, pourtant il travaille à Ville d'Anjou et il doit voyager ça tous les jours. Pourquoi il apprécie la banlieue ? Parce qu'il ne vit pas là ! Il est bien, lui ; quand il arrive c'est tranquille, il est chez lui, et comme on a beaucoup investi dans cette maison, on est bien installés.»

Les hommes sont plus favorables que les femmes à la vie en banlieue, surtout à ses fonctions récréatives de «retraite» de la ville. C'est aussi un bon investissement financier, une preuve de statut et l'endroit idéal pour élever les enfants. À ce bien-être de leurs mari et enfants, les femmes sacrifient les occasions d'activités extérieures et les relations sociales offertes par la ville. Peu étonnant que les citadines transplantées en banlieue s'ennuient et «dépriment» souvent.

Elle court, elle court, la banlieue !

Ce que les femmes de la rive sud déplorent le plus, cependant, c'est le manque de services et surtout de transports en commun.

«Moi, j'irais pas à Montréal mais j'irais à Brossard, parce que c'est une banlieue où il y a plus de services. Il y a au moins l'autobus. Ici, c'est quasiment une ville entre les banlieues.»

LA BANLIEUE

«On n'est pas en campagne parce que physiquement il y a plein de maisons aux alentours... mais on n'a pas plus de services qu'en campagne. Ça changerait déjà beaucoup d'avoir un transport en commun, on pourrait aller chercher ce dont on a besoin, pour soi et les enfants. Le transport, pour les femmes, est un problème terrible. Ce qui se fait c'est du dépannage : celle qui a une auto fait le taxi ! Sur sept femmes ici, trois ont leur auto.»

«Et quand l'auto ne t'appartient pas, tu l'utilises à l'occasion, t'es dépendante de ton mari et ton horaire est très serré, il faut que tu planifies à la minute tes courses, ta visite chez le médecin... ça conditionne beaucoup tes activités.»

«Moi, j'ai besoin de l'auto pour aller chercher un pain ! Au fond, ça ne facilite pas notre travail ménager d'être en banlieue, ça le complique. Ce n'est pas fait en fonction des femmes. Le dépanneur est à un mille. S'il t'arrive une urgence comme un enfant blessé et que tu n'as pas l'auto, tu dois payer une fortune en taxi ou tu cours chez tes voisines motorisées pour te faire conduire. Pour les médicaments, c'est la même chose, il n'y a qu'une pharmacie, ouverte de 9 à 5 heures, alors que tu n'as pas l'auto familiale. Rien ne facilite nos tâches de mères et d'épouses.»

«Parce qu'elles sont responsables des tâches ménagères, de la maison et des enfants, le temps et la distance prennent une signification particulière pour les femmes. Leur espace-temps est structuré par le travail ménager. Elles ont moins de temps pour se déplacer... alors qu'en banlieue les distances sont plus grandes. Vu la nécessité de l'automobile, l'accès inégal des femmes à ce moyen de transport, et la déficience des transports publics, la mobilité des banlieusardes est fort limitée.

Dans la famille, la voiture est prioritairement utilisée par l'homme pour son travail, pour d'autres activités personnelles ou pour les sorties familiales. (...) Lorsque les femmes utilisent la voiture familiale, elle leur est «confiée» par leur conjoint. (...) La possession d'une deuxième voiture ne signifie pas nécessairement un accroissement de la mobilité des femmes mais jouera plutôt dans le sens d'un renforcement dans l'attribution des tâches traditionnelles : faire les courses, accompagner les enfants, etc. En quelque sorte, la possession d'une voiture augmente le travail ménager. Celles qui sont les plus mobiles transportent avec elles la responsabilité du travail ménager, c'est le «dedans» qui continue.

Si la tendance à l'étalement urbain se poursuit, étant donné le peu de mobilité des femmes, on peut penser qu'elles seront de plus en plus confinées à la maison et au quartier. (...) La mobilité, la possibilité de se déplacer est une des clefs de l'autonomie parce qu'elle permet un éventail d'activités plus vaste. Le concept de co-voiturage (...) pourrait être adapté et servir à un groupe de ménagères pour leurs déplacements. Les femmes de Whitehorse, au Yukon, isolées sur un territoire de 370 kilomètres carrés, ont créé la Yukon's Women's Minibus Society, avec de petits véhicules plus économiques. Les autobus sur commande, déjà utilisés au Québec pour les personnes handicapées, pourraient aussi servir aux ménagères de banlieue.

Le manque de services est encore plus crucial quand les enfants grandissent, vu la faible densité de population et les distances.

«En le disant, je réalise que j'étais venue en banlieue pour élever des petits, mais que les problèmes ont commencé avec l'école... Tant qu'ils jouaient autour de la maison, ça allait. Et le manque de services se complique à l'adolescence : tu dois limiter leurs loisirs, leurs cours, t'as pas le choix. Par exemple, mon garçon est excellent en gymnastique, il a le potentiel d'un champion. Mais pour le pousser là-dedans, il faudrait que je le voyage à Montréal, au centre Immaculée-Conception, trois fois par semaine entre 17 et 19 heures. Pour moi c'est impossible, même si j'ai une auto ; ça chambarderait toute la vie familiale, les soupers, etc. Tout ça parce qu'on n'a pas d'équipement ici. *Alors j'ai contacté le centre de loisirs et je vais essayer* d'obtenir une salle de gymnastique ici. Pourquoi irais-je en ville si je peux obtenir ici tout ce dont j'ai besoin ? Ça prend des femmes décidées. Mais c'est une chose que j'ai réalisée depuis que je suis des cours et que je viens à Ma'me Chose : quand on ne demande rien, on n'a rien.»

L'inadaptation de la banlieue américaine est de plus en plus flagrante. Le marché de l'emploi est limité, les transports en commun inadéquats et les garderies peu abondantes. Le principal défaut de la banlieue nord-américaine, c'est son manque d'équipements urbains essentiels à la vie des femmes qui travaillent ou leur inaccessibilité lorsqu'ils sont disponibles. (...) Il est difficile de ne pas déduire qu'elle est planifiée par et principalement pour les hommes (...).

Le système D..ébrouillardise

C'est une des choses qui ressortent le plus positivement du tableau : confrontées à ce manque de services, les femmes de banlieue ont de plus en plus tendance à s'organiser, et le féminisme y est pour quelque chose : c'est en s'intégrant à des associations de femmes ou à des groupes de discussion, ou en suivant des cours, que la plupart sortent de l'isolement et commencent à réagir davantage.

La plupart des femmes de Laval avaient connu d'autres groupes de femmes avant Laval au féminin : Filles d'Isabelle, Cercle des fermières, centre de bénévolat qualifié, cours de relations humaines : «Sans groupements de femmes, je serais peut-être restée isolée. J'ai connu d'autres femmes d'abord à cause des enfants, dans les arénas. – Moi je suis venue de Montréal à Laval il y a 15 ans. À Fabreville il n'y avait pas de groupe, pas de Cercle des fermières. Au Salon de la femme, j'ai rencontré le groupe de Sainte-Rose, et puis après j'en ai fondé un à Fabreville. Avec ça, les scouts et les jeannettes, je me suis intégrée plus facilement, j'ai pris plus de responsabilités dans les comités d'école, etc. Pour organiser des choses. En ville, où c'est déjà organisé, ça ne m'aurait pas intéressée. Oui, c'est plus facile de s'impliquer en banlieue.

Obtenir plus de services des municipalités et des écoles est difficile. Que ce soit une salle de gymnastique, une garderie, un transport scolaire amélioré, ce sont surtout les femmes qui s'en chargent, bénévolement.

Les femmes de Sainte-Catherine, par exemple, se sont battues pour le transport scolaire des enfants le midi (comme le transport est assuré à plus d'un mille de l'école, certains enfants de six, sept ou huit ans devaient marcher près de quatre milles par jour), et pour déplacer du soir au jour des cours d'éducation aux adultes.

Parfois, elles sont forcées d'innover carrément. Avec d'autres, Suzanne Gagner a créé les Petits cheminots, un système illimité d'échange-gardiennage entre parents, valide surtout le soir et la fin de semaine.

Pourtant, toutes ces banlieusardes n'auraient-elles pas droit autant que les femmes urbaines aux services de garderie, de cours, de loisirs, qu'elles assument bénévolement ?

«Mais plus on s'organise, moins ils nous donnent de services. Comme les Petits cheminots, c'est extraordinaire. Mais ça fait que t'as pas de garderie. On prend pour acquis que les femmes en banlieue se connaissent et vont s'organiser entre elles. Normalement, d'après les plans quinquennaux de l'Office de garde du Québec, il devrait y avoir une garderie à Saint-Constant, à Candiac aussi.»

«Et la garderie en milieu scolaire, ça n'a pas marché non plus. Moi, j'en ai une qui arrive à 3 h, l'autre à 3 h 05, alors qu'est-ce que je peux faire de mon après-midi ? Sans compter les jours de congé pédagogique ou de pannes !»

L'épreuve de force

Dans ces conditions, comment travailler à l'extérieur ? Compte tenu des distances, ça devient une épreuve de force.

«J'admire les femmes qui travaillent à l'extérieur. Moi, j'ai travaillé sept ans et, sans que je m'en rende compte, ça m'a épuisée. J'adorais ça mais j'étais crevée. Surtout si t'as pas d'aide à la maison...» – «Moi, j'ai travaillé à temps partiel, de nuit, la fin de semaine, avec trois enfants. J'étais vidée, pas loin de ma tombe, alors j'ai arrêté.» – «Moi, je suis une mère célibataire, en chômage depuis presque un an. Comme je risque de ne retrouver du travail qu'à Montréal, je serai obligée de déménager. Je regretterai un peu Delson, et l'air de la campagne, la liberté... mais là c'est trop, je me retrouve sous une bulle, cachée dans un petit trou, et je ne suis pas ce genre-là. Je pense que ce sera mieux pour mon fils et pour moi de déménager. En plus, il n'y a pas beaucoup de vie ici, surtout pour une femme célibataire.»

Il est clair que la «vraie» vie, celle du travail salarié, est ailleurs.

Depuis la montée du capitalisme industriel (...), il y a une ségrégation entre les espaces dits masculins et ceux dits féminins. Les femmes sont souvent vues comme un «prolongement» de la sphère domestique, de la maison et du quartier ; les hommes quant à eux dominent la sphère publique, le marché de l'emploi, les institutions et la politique.

Cette coupure vie privée/vie publique a aussi ses effets psychologiques :

«Quand je travaillais, j'avais pas besoin de liens en banlieue. J'avais mon identité, mes ami-e-s, tout ça... Mais quand t'arrêtes de travailler, ça coupe tout et là c'est difficile.» Cela me rappelle une femme citée par Friedan : «Je n'ai aucune difficulté à proprement parler. Mais je suis désespérée. J'ai l'impression de n'avoir pas de personnalité : je suis celle qui fait la cuisine, celle qui torche les gosses, celle qui fait les lits, celle qui est toujours là quand on l'appelle. Mais moi, qui suis-je ?»[6]

Est-il étonnant que les cours de relations humaines, ou d'affirmation de soi, soient si populaires auprès des femmes de banlieue ? Le jour de notre passage à Laval, le sujet de discussion est *La crise d'identité*, ou : comment, à 40 ou 50 ans, reconstruire son identité personnelle, quand les enfants partent et que la maison/lieu de travail se vide ?

«Cet inqualifiable malaise ne serait-il pas lié d'une certaine manière au travail domestique de la ménagère ? se demandait Friedan. «On la veut épouse, amante, mère, infirmière, consommatrice, cordon bleu, chauffeur, décoratrice, pédiatre, etc. Ses journées sont morcelées par de multiples occupations : elle les passe à courir de la machine à laver la vaisselle à la machine à laver le linge, du téléphone à l'essoreuse, du supermarché au terrain de jeux à la leçon de danse (...) Elle ne peut pas consacrer plus de quinze minutes à la même occupation.»[7]

Dans *Toilettes pour femmes*, Marilyn French décrit aussi longuement la suite monotone des occupations de Mira et de ses amies : «Adèle retourna dans la cuisine et vérifia son emploi du temps. Alors ? jeudi après-midi : Eric aux scouts, prendre une caisse de soda pour la rencontre des scouts ; aller chercher le costume gris de Paul chez le teinturier ; Billy chez Di Napoli pour son projet ; LAIT, avait-elle écrit en grosses lettres en bas de la page. Elle regarda la pendule : 3 h 05. Elle décrocha le téléphone.»[8]

Profession : ménagère

Pour toutes les femmes, le problème du temps est crucial, à cause entre autres de la nature du travail ménager. La théoricienne Frieda Forman du Women's Research and Resource Center de Toronto, travaille sur ce rapport des femmes au temps :

«Malgré les progrès technologiques, les «ménagères» d'aujourd'hui passent plus de temps que leurs grand-mères aux tâches domestiques (entre 55 et 70 heures par semaine). Des activités moins «dures» mais prenant plus de temps ont remplacé les corvées d'antan. Dans les milieux à bas revenu, cela fait encore plus d'heures : magazinage plus minutieux, préparation de repas nourrissants mais peu coûteux, reprisage des vêtements, et surtout les soins aux enfants – comme il est hors de question de payer une autre femme pour le faire.»

«(...) À quel point peut-on parler de loisirs pour les femmes mariées ?» demande Martin Meisener dans son étude, *Sexual division of labour and inequality : labour and leisure*. «D'abord, même les moments de détente des femmes sont surestimés. Les visites, les fêtes, les soirées et même les heures de télévision comprennent toujours pour les femmes un certain travail : préparer et servir les repas, enlever et laver la vaisselle, etc. Ce «temps libre» est aussi du travail, sans parler de l'attention constante aux soins physiques et émoifs des enfants et du mari.» Et il conclut : «Il est possible que la notion de loisir soit incompatible avec le fait d'être une épouse ou une mère. En sociologie, le rôle de la ménagère est «diffus», ce qui veut dire qu'on peut littéralement lui demander n'importe quoi n'importe quand. En termes de convention collective, cela équivaudrait à une disponibilité totale (stand-by) de 24 heures par jour, sept jours par semaine, pour remplir les exigences du travail.»[9]

Pour les femmes de banlieue, surtout celles qui cumulent les deux tâches, le temps est encore plus dramatique, à cause des distances : «On le paie physiquement, d'habiter en banlieue. C'est le temps qui nous pèse, dans tout ce qu'on fait, aller magaziner, ou chez le médecin, à cause évidemment des distances et du transport. C'est ça qui nous coûte cher.» D'autant plus que rien ne les aide à accomplir plus vite leur travail à la maison.

«Réservez une maison à Bourgival, et réconciliez le confort de la ville et le charme de la campagne.»

(Publicité dans un journal)

«On n'est pas en ville, on n'est pas à la campagne, on est près de l'autoroute !»

(Une femme de Laval)

Suite à la page 37

BOUGE-T-ELLE ?

Les cordes à linge en fête

Comment montrer au grand jour le travail caché des femmes?

Saint-Julien, été 1983. En étendant son lavage, Claire Duguay se met à rêver. Cette rêverie se transforme en réflexion puis en recherche sur la corde à linge dans l'histoire des femmes. Six mois et trente entrevues plus tard, de grandes lignes émergent: pour les femmes, la corde à linge est associée à la fin de l'enfermement hivernal, à la liberté, à la satisfaction de voir et de montrer les résultats concrets de son travail.

De ces propos et de ces images, Claire Duguay fait un texte: *Les cordes à linge*, qu'elle fait circuler entre amies et vieilles consœurs de militance...jusqu'à la création de l'actuel Comité des cordes à linge, en vue d'une action ponctuelle autour de ce symbole du travail invisible des femmes.

À l'automne, tout s'accélère: contacts avec des groupes de femmes de villes et de campagne, demande d'appui des grandes associations féminines comme l'AFEAS et la Fédération des femmes du Québec, assistance concrète du Conseil du statut de la femme, envois postaux, impression maison d'une affiche avec l'aide du groupe La maîtresse d'école, présentation aux mass media en février d'une première corde à linge manifeste.

Tout de suite, la réponse des femmes et des groupes est unanime et enthousiaste: l'action *Corde à linge* aura lieu, le 15 mai prochain, partout au Québec. Ce jour-là, toutes les femmes, travailleuses salariées ou à la maison, mariées ou célibataires, mères, lesbiennes, aînées ou cadettes...sont invitées à étendre leurs vies sur leurs cordes. Ce sera une nouvelle expression de notre solidarité, une reconnaissance de notre travail gratuit, une occasion de nous rejoindre.

Le mode d'emploi de l'action *Cordes à linge* est expliqué plus loin. Voici d'abord, pour vous rappeler les odeurs du lavage de printemps et tout ce qu'elles recouvrent, le texte de Claire Duguay, déjà lu et réfléchi par des dizaines de femmes, maintenant repris dans La Vie en rose. Qu'il vous inspire, d'ici le 15 mai.

Les cordes à linge

15 mai. Pleine lune du printemps. Débâcle. Effervescence. Odeurs. Grand ménage. Nos sexes appellent à l'amour. Les portes des maisons s'ouvrent.

Gaétane sort. Elle étend sa figure au soleil puis les tuques, les mitaines, l'habit de neige d'Émilie, l'enveloppe de Jacinthe. «Enfin les sorties vite préparées, enfin les sorties en apesanteur.»

Le droit des mères au repos. Accouchement, allaitement, nuits trop courtes, travail ménager, soins, attentions, émotions solitude. Les portes des magasins qui s'ouvrent toujours du mauvais côté. Les mères comprennent les handicapé-e-s. Un enfant à babord qui hurle «bonbons», l'autre dans la poussette. Les épaules chargées comme un mulet. Une maternité allégée: besoins de services à domicile déjà largement crédités par notre travail gratuit. Droit aux garderies. Droit de choisir ou non la maternité. Goût d'une contraception douce. Plaisir d'une sexualité qui tienne compte de nos rythmes. Droit à nos lieux de mise au monde.

«Le monde du travail, le monde de l'argent, le monde du pouvoir sont des mondes sans enfants, conçus par des êtres sans enfants, pour des êtres sans enfants. Ce sont aussi des mondes sans tendresse.

Quand les mères seront chez elles dans le monde, le monde devra bien faire une place aux enfants car il n'y aura pas d'ailleurs pour les y reléguer. Et le monde sera transformé.»[1]

à l'image

Les femmes tour à tour déroulent leur corde à linge

Entre les pâtés de maisons. Aux heures où je peux rencontrer du monde. Dans ma petite cour de banlieue, sur le bout d'un escabeau, pour crier mon existence à la voisine d'à côté. Sur le coin de la grange, entre mes deux travails, travail de la ferme, travail ménager, je me paie un si court petit voyage. Tour à tour nous déroulons nos cordes à linge dans le vent fou du printemps.

Sortir de l'hiver, sortir de l'enfermement. Nous étendons ensemble notre maison sur la corde à linge, jusque dans ses replis. La housse du lit, nos petites culottes au fond rosé, les abat-jour, la chemise oubliée de celui qui n'est plus là.

Nous étendons notre maison avec tous ses trous. Le linge à raccommoder. Le trou du curriculum vitae. «Avez-vous déjà travaillé?» – «Tu parles d'une question! Même qu'avec presque rien, je suis censée tout faire.»

La réalité de toutes les femmes marquée par le travail ménager et les soins aux personnes. Les petits cafés au patron. La grande sœur qui n'a pas eu le temps de penser à elle. La célibataire consolatrice de tou-te-s les affligé-e-s. La lesbienne consolatrice de toutes les affligées. La réalité du salaire d'appoint pour toutes les femmes.

Nous étendons toute notre expérience dans tous les champs de la reproduction, du plus petit bas du monde à la dernière jaquette, de la naissance à la mort. Les cordes à linge, signe encore visible de notre travail, de notre réalité invisible. Nous aérons notre vie.

Ensemble, tour à tour, nous déroulons nos cordes à linge

Cette écriture que nous avons tant de jours étendue. Dans la complicité du voisinage, du regard féminin. «Quelle belle corde à linge!» Fierté de notre travail. «As-tu vu sa corde à linge, ça doit être une originale!» Fierté de notre différence. «Tiens, Jocelyne est revenue, il y a du linge sur sa corde!»

Cette écriture soignée, du plus petit au plus grand. Le blanc parfois teinté de gris. Le jeans de Philippe déchiré. Que se passe-t-il donc à l'école? C'est pas facile l'adolescence...Le temps de m'impliquer dans le comité de parents, dans la municipalité pour ouvrir le gymnase les fins de semaine. Ce serait mieux que le métro. Le temps de comprendre moi-même, de me comprendre. Les journées ont juste 24 heures.

La jaquette de maman à aller porter à l'hôpital. Les cordes à linge s'allongent. Les enfants chômeurs reviennent. Ma mère à charge, alors qu'elle a eu tant de monde à charge. Qui prendra soin de moi plus âgée? D'abord moi. Étendre mon refus de la dépendance, mon goût de l'autonomie.

«***Avez-vous vraiment pensé à ce qu'est une vie sans argent à soi? Nous sommes choquées de toujours demander pour nos besoins personnels, même les plus intimes. Nous sommes en fait victimes, à la fin de notre vie, de notre rôle de mères.***»[2]

Cette écriture si souvent interrompue. Entre deux orages. Dans l'attente du beau temps. Tout ce temps attendu. L'attente de Suzanne qui sort de plus en plus tard. Serait-elle amoureuse? J'espère qu'elle va prendre le temps de profiter de la vie. L'attente qui brûle le souper. Pourquoi n'appellent-ils pas? Pourquoi je n'existe pas? L'attente du partage. Huit heures du soir. Bien trop tard pour finir de travailler. J'ai le goût de lui. Les enfants ont besoin de leur père. L'attente de la délivrance. On ne s'entend plus. Que vais-je faire? L'attente du chèque. Ne plus mêler les couleurs au blanc. Apprendre à séparer l'amour de l'argent. Étendre le droit à un revenu décent, à la reconnaissance de notre travail.

Les femmes tour à tour déroulent leur corde à linge

Cette écriture entre les lignes. Nos petits secrets. Des morceaux clandestins étendus après les heures de visite de l'officier du Bien-être qui a pris l'habitude de passer par l'arrière pour espionner, pour trouver des traces d'hommes... sur ma corde à linge. Étendre notre refus de tout rapport de domination, d'autorité. Le droit à mes amours. Le droit à la dignité. Le droit à un revenu décent.

Étendre le secret de notre travail caché. D'autres travails invisibles. Le linge au noir. Les robes cousues à domicile. Étendre le droit au travail visible, à de bonnes conditions de travail. Le droit à la syndicalisation. Le droit au partage des actifs de l'entreprise familiale. Le droit à un revenu décent. Visibilité de mon travail, invisibilité des secrets de ma vie intime.

Cette écriture en fête. Fantaisie de ma plus belle robe, achetée en courant les rabais de Métro, Provigo, Steinberg. J'ai le goût d'être belle. J'ai le goût de mes formes. J'aime la douceur de la nuit. Rêveries...à me faire regretter de ne pas

avoir suivi de cours d'auto-défense. Étendre notre refus de toutes formes de violence. Abolition de tous les rapports de commercialisation de notre sexe. Étendre notre goût au plaisir, à la fête. Étendre le droit à la nuit. Étendre notre fantaisie des nouveaux lieux de rencontre: tendresse, complicité, folies spontanées.

L'écriture de nos horaires. Sept heures du matin. Michèle étend juste avant d'aller à son autre travail. Il pleut. Mille dactylos s'arrêtent. Il pleut toujours. Les patients parlent, les infirmières écoutent distraitement. «Merde, mon linge sur la corde. Et Simon qui n'a plus rien pour demain.» Le temps de mon travail. Le temps de mon enfant. Le temps de ma santé, celui de mon plaisir. Réduction des heures de travail. Reconnaissance du temps de mes autres vies. Refus de la fragmentation. Étendre mon goût de changer le travail. Un travail intéressant, créatif. Le goût du temps pour prendre soin, pour goûter le temps. Travail à temps partiel, disponibilité à temps plein. *Étendre notre droit à un véritable temps partiel. Droit à* la syndicalisation. Droit à un revenu décent. Droit aux bénéfices sociaux. Étendre notre choix possible du temps partiel.

Ensemble, tour à tour, déroulons nos cordes à linge

J'étends seule. J'ai choisi d'être seule. Liberté de mes amours, de ma création, de mon travail. Je peins. J'étudie. Jacques a la garde des enfants. Je goûte le temps. Je m'ennuie des enfants. Je suis bien toute seule. Je m'ennuie toute seule. J'apprends la solitude. J'ai le goût de mon temps. J'ai le goût du partage.

Nous étendons ensemble cet amour, cette amitié que nous avons dû apprendre entre femmes. La fin de nos rivalités. J'étends la belle chemise que j'ai brodée pour France. Je l'aime, je suis en amour. Nous étendons ensemble dans la multiplicité des luttes, des organisations, des actions de solidarité que nous avons développées. 1 441 groupes de femmes au Québec. Nous étendons ensemble avec les femmes en lutte du Nicaragua, du Chili, du Salvador, de la Pologne, de l'Irlande. Nous étendons nos nouvelles formes de solidarité, nos nouveaux modes de vie, nos nouveaux rapports amoureux.

Cette écriture de tout un monde. Les cordes à linge aux mille couleurs, en tissus de tous les pays. Le tour du monde des cordes à linge. Une immense corde à linge bout à bout pour tisser un rempart contre la guerre. Une corde à linge qui respire la paix. Un nouveau monde à inventer.

Le 15 mai, à la pleine lune de printemps. Nous étendons ensemble notre maison jusque dans ses replis. En rangée, par couleurs, à l'envers, à l'endroit. Avec des mots, des dessins. En laissant libre cours à mon talent, à ma créativité. Ensemble. Seule, avec la voisine, avec mes collègues de travail, dans nos cours, dans le village, le couloir de l'hôpital, au bureau de la réceptionniste, dans ma rue préférée. Nos cordes à linge racontent notre histoire, notre quotidien, tout ce que nous avons à dire.

1/ *Gisèle Tremblay,* **Manifeste des femmes.** *Voir LVR mars 1981.*
2/ «A 50 ans, qu'est-ce que tu deviens?» *Colloque sur la condition des femmes de 50 ans et plus, par l'AQDR, l'Association québécoise pour la défense des droits des retraité-e-s et pré-retraité-e-s.*

Les cordes à linge, mode d'emploi

Le 15 mai, déroulez aussi votre corde à linge. Dessinez-la sur un morceau de tissu, avec du latex de votre dernier peinturage. Fabriquez-la avec des bouts de retailles, des rubans, des franges, des plumes, des balounes, des étiquettes de conserves, de savon, de produits ménagers, de vieux bouts de laine. Avec de la colle, des aiguilles, votre machine à coudre et toute votre imagination.

Le 15 mai, étendez sur votre corde un morceau de linge, une pièce d'artisanat de votre mère. Un morceau-mémoire, qui symbolise une émotion. Accrochez-y un objet qui vous parle: souliers, rubans de dactylo, biberons, etc. L'important c'est de rendre le tout visible. C'est fait pour être vu et filmé.

Le 15 mai, une équipe vidéo et une équipe de photographes *seront disponibles à Montréal. Là où les équipes ne pourront* se rendre, en régions par exemple, prenez vous-mêmes des photos, le plus possible, et faites-les nous parvenir rapidement: La Vie en rose les publiera en juin. Nous monterons aussi un album-souvenir de nos cordes à linge en fête. Pour le vidéo, contactez les services d'éducation aux adultes des commissions scolaires ou des cégeps. Ils ont du matériel audio-visuel et, en principe, des objectifs d'ouverture aux «besoins du milieu». Communiquez ensuite avec nous pour que nous rassemblions nos bouts de vidéo.

Le 15 mai, à Montréal, le Comité cordes à linge organise une fête en plein air, à partir de 4 heures. Apportez un dessert et ce que vous aimez boire. Puis vos instruments de musique, vos monologues, vos pièces de théâtre, vos chansons – et bien sûr vos enfants. Apportez aussi ce que vous aurez étendu pendant la journée sur votre corde à linge. Vos créations serviront de décor à la fête. Nous vous en communiquerons le lieu bientôt par les journaux et les émissions de radio à caractère communautaire.

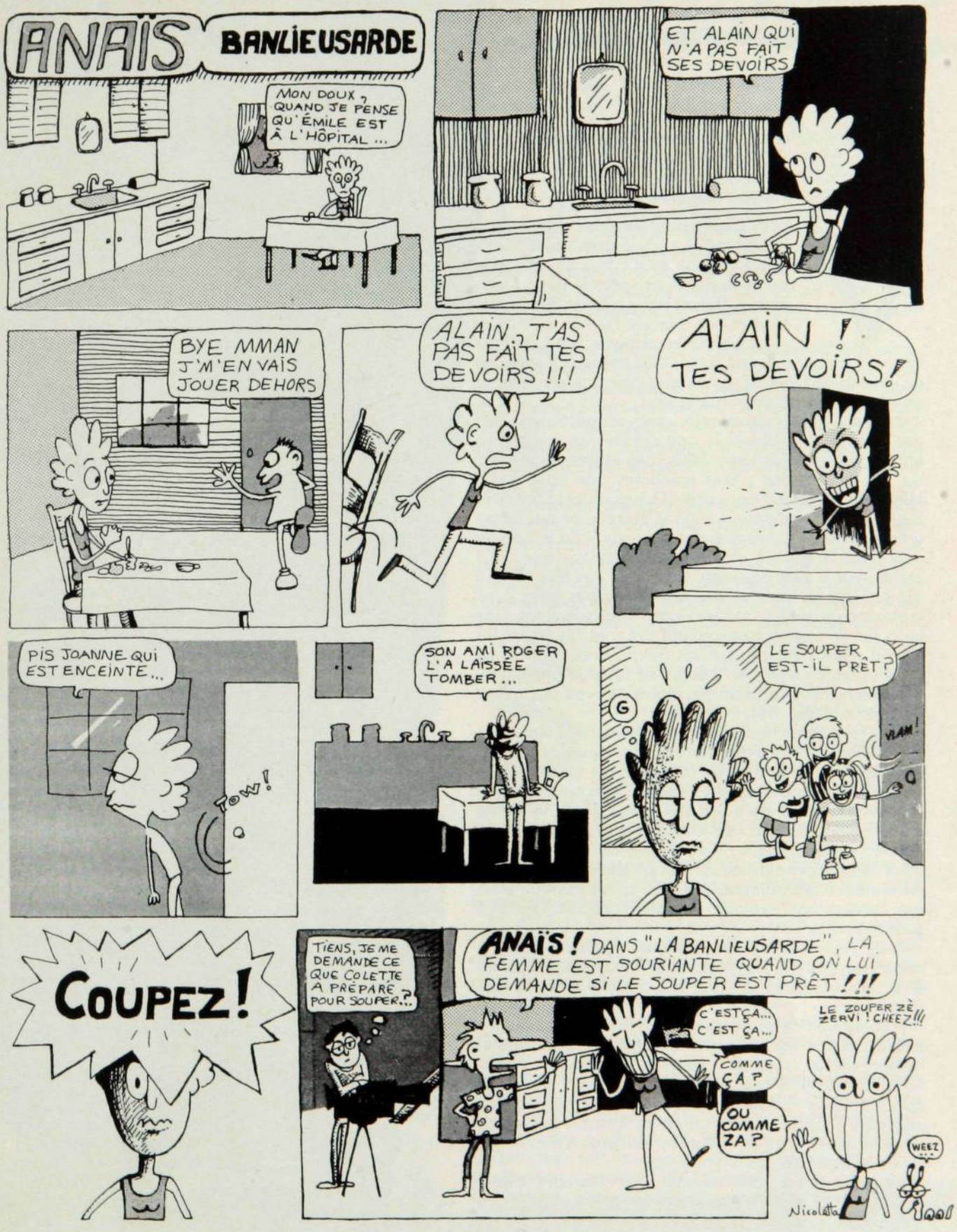
Si la fête vous tente, vous pouvez l'organiser partout. Ce n'est pas l'expérience des fêtes qui nous manque! Utilisez une cour d'école, le sous-sol de l'église, un parc, le CLSC du coin, etc.

Cet événement sera diffusé par La Vie en rose, par les animatrices du Conseil du statut de la femme dans les différentes régions du Québec et par les groupes de femmes. Passez le mot, téléphonez ou écrivez-nous pour nous dire ce que vous en ferez, de l'action **Cordes à linge**. Et que celles qui ont des sécheuses ne se laissent pas arrêter par la technologie. Inventez-en une corde à linge. Cela a au moins l'avantage d'être visible!

Belle corde à linge!

CLAIRE DUGUAY,
du Comité cordes à linge

LE COMITÉ CORDES À LINGE,
Paule Lavoie: (514) 676-0112.
Danièle Lavoie: 464-6960
Kristiane Gagnon: 273-7907
Claire Duguay: 274-9735
adresse: 616 rue Outremont
Montréal H2V 3M7


ANAÏS BANLIEUSARDE
MON DOUX, QUAND JE PENSE QU'ÉMILE EST À L'HÔPITAL...
ET ALAIN QUI N'A PAS FAIT SES DEVOIRS
BYE MMAN J'M'EN VAIS JOUER DEHORS
ALAIN, T'AS PAS FAIT TES DEVOIRS !!!
ALAIN ! TES DEVOIRS!
PIS JOANNE QUI EST ENCEINTE...
POW!
SON AMI ROGER L'A LAISSÉE TOMBER...
LE SOUPER EST-IL PRÊT?
G
VLAM!
COUPEZ!
TIENS, JE ME DEMANDE CE QUE COLETTE A PRÉPARÉ POUR SOUPER...?
ANAÏS ! DANS "LA BANLIEUSARDE", LA FEMME EST SOURIANTE QUAND ON LUI DEMANDE SI LE SOUPER EST PRÊT !!!
C'EST ÇA... C'EST ÇA...
COMME ÇA?
OU COMME ZA?
LE ZOUPER ZÈ ZERVI ! CHEEZ!!!
WEEZ
Nicoletta

journal intime et politique

par Virginia Bordeleau *

Chers frères et soeurs,

Vous l'saurez peut-être jamais
À quel point je m'en suis fait pour vous autres
Quand le soir on arrivait de l'école
Avec la maison sale pour nous accueillir
Avec le souper qui était jamais préparé.

Vous l'saurez peut-être pas que ça vous faisait mal à vous autres aussi. Vous disiez pas un mot, vous chialiez pas après la mère, ni après le père. D'ailleurs y étaient pas à blâmer. Mais vous l'saviez pas. Mais je l'savais qu'y nous manquait quequ'chose. Moé, je l'savais, et c'est pour ça que je chialais après eux autres. Pis ça vous faisait mal de savoir que j'me rendais compte que quequ'chose nous manquait.

Je m'souviens, quand le soir après souper vous jouiez par terre, sur le plancher que j'avais pas souvent le temps, ni le goût de laver. Mais vous autres, vous aviez du fun à tirer des p'tites machines que vous aviez attachées au bout d'une corde. On voyait presque rien. Le fanal était seulement dans la cuisine, ce qui faisait qu'on devait se promener dans le restant de la maison avec une lampe de poche. Je m'souviens que vous aviez peur d'aller dans vos chambres des fois. C'était drôle. Mais les plus vieux, vous aviez pas peur dans 'noirceur, ce qui fait que les jeunes vous suivaient dans leurs lits. Y étaient pas souvent propres, les lits, ni les p'tits d'ailleurs. Mais c'était pas grave. On était tout seuls pour se coucher le soir. Y fallait se coucher parce qu'y avait l'école le lendemain. Au moins on avait ça, on était ponctuels. C'est drôle !

Des fois, ça arrivait que la mère soit là. J'aimais ça quand était là. Parce que la p'tite boule que j'avais dans la gorge en descendant de l'autobus me tombait dans l'estomac et j'pouvais mieux respirer. On aurait dit que pour vous autres, qu'a soit là ou non c'était la même chose. Vous faisiez vos devoirs en arrivant, après souper, vous jouiez à terre ou vous lisiez. Ça arrivait que vous alliez jouer dehors, surtout en été. J'vous r'voyais seulement à la brunante. Des fois, ça arrivait que vous me contiez vos exploits, j'essayais de rire, pis ben souvent j'riais.

Mais plus souvent, par exemple, c'est arrivé que la mère était pas là... Là j'étais triste ! Pourtant j'aurais dû être habituée à la longue, mais j'étais pas capable d'endurer ça.

P'pa arrivait de son ouvrage, la première chose qu'y faisait c'était d'faire le tour de la maison pour voir si m'man y était, sans dire bonjour à personne. (Chez nous, personne s'disait bonjour.) Au début, y chialait après la mère, y a frappait, y faisait tous les temps. Puis un jour, y a tout arrêté. De temps en temps, y prenait un coup lui aussi. Y en avait besoin, ben gros à part de ça. Pis avec le temps, y s'est habitué.

Le temps où y battait m'man, par exemple, c'était effrayant ! Je m'souviens que vous aviez peur. Vous criiez, j'me souviens surtout de vos visages apeurés, crispés. Vous disiez : «Papa, maman». Mais eux autres, y vous entendaient pas. Y étaient occupés, l'un à battre,

Illustration : Virginia Bordeleau

Juge de métier

l'autre à se faire battre. D'ailleurs y vous ont jamais entendus. Jusqu'à temps que j'me fâche.

J'avais quatorze ans quand j'me suis fâchée en dehors, pour une fois. J'ai pas dit grand-chose, juste deux mots. Mais j'avais pus rien en d'dans. Y fallait que ça se fasse, pour vous autres, pis pour la mère aussi. Pour moé aussi. Y fallait que j'blesse le père, y fallait que j'lui fasse du mal pour qu'y comprenne. Ça m'a fait mal à moi aussi, mais c'était pas grave. J'étais fière, dans l'fond ; même si j'savais qu'y était en beau maudit après moé.

Mais depuis ce matin-là, y a pus jamais battu la mère. Jamais. La mère a continué à boire, j'ai continué à faire le souper et la vaisselle, pis à laver le plancher. Y avait une affaire de partie au moins : la peur. Y vous restait l'angoisse. Y vous restait les larmes, pis y avait pas de mère pour vous les essuyer. Ça arrivait juste de temps en temps qu'a prenait soin de vous autres, c'était quand était à jeun.

Je pense, par exemple, que vous aviez pas autant de peine qu'avant. Vous étiez toujours aussi haïssables, mais j'vous en voulais pas pour longtemps quand vous me faisiez fâcher. Je r'venais vite de bonne humeur, par chance que vous étiez là. On était heureux dans le fond, et même si on avait de la peine, on était plusieurs pour la partager. Ça fait que ça faisait un peu moins de peine pour chacun, c'était moins lourd à porter.

Savez-vous qui était le plus malheureux dans not' gang ? C'était le père ! Y disait peut-être pas grand-chose à 'maison, y gardait tout en dedans de lui. On se rendait compte qu'y était là ; pis ça nous rassurait peut-être un peu. Même si y disait pas un mot la plupart du temps. Y lisait son journal. Pour dire vrai, y nous faisait peur. Y était tellement loin des fois, on aurait dit qu'y était surpris quand on lui parlait. Parce que ça arrivait qu'on lui parle : au moins pour lui demander de l'argent, pour nos cahiers, pis pour nos p'tites vues aussi, le samedi après-midi.

Le père, y a toujours été généreux avec nous autres, y l'était aussi pour la mère. On avait peut-être pas l'électricité, ni le chauffage (rien qu'un poêle à bois), mais on avait quelqu'un pour s'occuper de nous faire manger, pis de nous donner du linge.

Je m'souviens, des fois, ça lui arrivait de r'garder dehors, les bras croisés pis les jambes un peu écartées, la tête en l'air : y pensait. À quoi y pouvait ben penser... ? Quand y était pas triste, y pensait à chasser en regardant dehors par la fenêtre, y surveillait le temps qu'y allait faire. Dans sa tête, y avait des projets, y voyait à ses affaires de chasse, pis après à ses affaires d'hiver. De temps en temps y pensait à nous faire plaisir ; y était fin, le père. Y nous achetait des comics, ou ben y nous tendait des collets à lièvre. C'est nous autres qui allaient chercher le p'tit gibier. C'était peut-être une raison pour se chicaner chaque fois, mais on avait du fun à aller dans le bois.

journal intime et politique

Mais quand le père y était triste, on s'en apercevait. Y regardait nulle part en ce temps-là, y fixait seulement un point quequ'part au plancher... ça arrivait qu'y était fatigué. Fatigué de nous avoir ? J'pense pas. Y était fatigué parce qu'y avait mal dormi, c'est toute ! Y nous l'aurait jamais dit qu'on était toute pour lui. Ses enfants, c'était presque sa vie. Même quand y nous donnait la fessée, c'était parce qu'y nous aimait ben gros. Nous autres aussi on l'aimait ben gros, mais on y a jamais dit au père, parce qu'y nous avait pas montré comment le dire. Y avait pas été habitué à ça. Cré p'pa !

Pis la mère, astheur ! Pensez pas qu'a devait pas souffrir, c'te femme-là. Vous l'avez jamais su, pourquoi a prenait un coup de même. Moé non plus, mais j'm'en doute.

On peut toute d'mander à une femme qui a jamais connu c'que c'était qu'êt'ben dans sa peau. On l'a mariée parce qu'était belle. Peut-être parce qu'on pensait qu'on aurait pas de misère avec, même si a savait pas un mautadit mot en français. Même si l'indien était pas r'connu nulle part comme une langue importante.

M'man, c'était une femme des bois, une «sauvagesse» comme y l'appelaient. Quand était jeune, 'avait l'habitude de chasser comme un homme, fille forte parmi les siens. Un jour, a rencontré un beau trappeur blanc passant par là, et j'crois bien qu'y se sont aimés. C'était not' père.

Au début, y ont vécu dans le bois, la vie traditionnelle des Indiens. Pis tranquillement, nous autres, les enfants, on est arrivés l'un après l'autre. P'pa a commencé à penser qu'y fallait qu'on aille à l'école un jour, celle des Blancs parce que lui était blanc. Y sont donc sortis du bois pour s'installer proche d'une ville. P'pa s'est trouvé une job «steady», y partait de bonne heure le matin, pis y r'venait pour le souper. P'tite vie de fonctionnaire dure pour lui, l'homme libre, dure pour m'man, la femme des bois. Ennuyante surtout, ben ennuyante..

M'man restait à 'maison avec les p'tits. Au début, on restait proche des autres Indiens, qui étaient nos amis. Les frères à not' mère, nos demi-frères à nous autres. Dans mes souvenirs, ce temps-là est tout chaud dans ma tête, tout plein de lumière, d'une maison qui sentait le sapin, d'un été qui sentait le foin... Ah ! c'est loin tout ça...

Pis tranquillement l'ennui a pris le dessus. P'pa s'est mis à sortir de temps en temps avec des nouveaux «chums», à prendre un coup avec eux autres : des gars avec qui y travaillait, j'imagine.

M'man s'est mis elle itou à faire pareil avec ses frères indiens, sa parenté proche. L'ère du bonheur avec sa vie simple venait de finir. P'pa nous a bâti une maison un peu plus loin, pis tranquillement y a fait le vide autour de m'man, à essayer de l'éloigner de sa parenté qui prenait trop de boisson, chose impossible à faire. M'man arrivait pas à s'habituer à une vie proche de la ville, la culture blanche venait de l'abattre pour de bon, à même sa force de femme comme une chain-saw abat un arbre dans le fin fond des bois, afin d'y bâtir une usine, avec une ville pour aller avec. M'man, avec sa boisson, c'était sa façon à elle de dire «non».

Ma race-mère

Ma race-mère
Immobile statue
Immense comme montagne
Lourdes assises dans la terre.

Je dessine
Ton immobilité
Je la sculpte de ton silence
Ainsi que dans la pierre.

Ma race-mère
Monolithe figé
Haute et dure comme obélisque
Tu traces en moi odalisque
Le chemin rouge de ta mémoire.

A pouvait pas tellement parler, la loi était pas pour elle, et pas plus pour les autres Indiens qui étaient traités comme des enfants à l'époque. Pis quand t'as pas la langue des plus forts, ben t'es perdant, c'est comme l'anglais pour les Québécois, comme y s'appellent. Mais nous autres dans tout ça, on a quand même d'la chance, on avait not'mère pour nous apprendre sa langue.

Je voyais mes amis indiens qui étaient obligés d'aller loin dans une école blanche pour toute l'année scolaire ; y r'venaient seulement l'été. Toute l'année scolaire loin de leur famille, ça devait être dur. Nous autres, on était des métis qui parlaient le cri et l'algonquin, on était gras dur. À 'maison on parlait l'indien ; à l'école on parlait le français. Fallait penser vite. On était à part des autres, on arrivait à l'école avec juste de l'indien en poche, pis là fallait apprendre à parler, à comprendre, à lire, à écrire et à penser en français. Pis ça dépendait du professeur, mais on pouvait manger des christ de bons coups de règle sur les doigts si c'était pas assez vite. Viarge de christ d'école, viarge de christ de monde qui comprenait pas ! En tout cas, on a ben appris leur langage, et même leurs gros mots. Surtout leurs gros mots.

Aujourd'hui, la plupart de nous autres on a perdu la langue de not' mère, faut croire que c'est ce qu'y voulaient. J'ai rencontré des autochtones, des vrais, sans sang blanc (sans jeu de mots...), avec qui je sortais mon algonquin pour être fine, pour montrer que j'étais capable, pis qui ont été gênés parce qu'y pouvaient pas comprendre, et encore moins me parler. Le coeur m'a fait mal. Pis je m'suis dit : faut faire quequ'chose avant qu'y soit trop tard. Pis j'me rends ben compte que j'suis pas la seule qui s'est dit ça. Je vous vois aller, pis ça m'fait plaisir. Vous autres pis moé, on s'occupe chacun à not' manière (astheur qu'on est grands), de rescaper l'Indien en dedans de nous. Ça paraît peut-être pas, c'est pas le feu d'artifice comme eux autres y font quand y font quequ'chose, mais je sens qu'on grouille. C'est pour ça qu'avec le rythme, le ton, j'ai envie de vous dire la beauté de not' race, j'ai envie de vous dire en beaux mots ben cordés tout ce qu'elle a dans le coeur de beau pis de grand...

* *Ce texte a été publié dans un numéro spécial de la revue* **Recherches amérindiennes au Québec** *consacré aux femmes autochtones (Vol. XIII, no 4, 1983). Il est reproduit avec la permission de l'auteure et des éditeurs. Virginia Bordeleau est née en 1951 en Abitibi, d'une mère crie et d'un père canadien-français. Elle est aujourd'hui journaliste à la radio communautaire de Senneterre et peintre de profession.*

vient de paraître, en "Opuscule"

Quand Dieu était femme

par Merlin Stone

la révélation d'un monde différent, avant le patriarcat

$ 9.95

Disponible chez:

LIBRAIRIES CLASSIC

LIBRAIRIE CLASSIC
825 BOULEVARD ST-LAURENT
PLACE LONGUEUIL
LONGUEUIL
TÉL: 677-8341

LIBRAIRIE CLASSIC
1430 OUEST STE-CATHERINE
MONTRÉAL, QUÉBEC
TÉL.: 866-8276

LIBRAIRIE CLASSIC
1 PLAZA ALEXIS NIHON
WESTMOUNT, QUÉBEC
TÉL.: 933-1806

LIBRAIRIE CLASSIC
GALERIES D'ANJOU
VILLE D'ANJOU, QUÉBEC
TÉL.: 353-6950

LIBRAIRIE CLASSIC
LE CARREFOUR LAVAL
BOUL. LE CARREFOUR
LAVAL, QUÉBEC
TÉL.: 681-7700

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE LAURIER
2700 BOUL. LAURIER
STE-FOY, QUÉBEC
TÉL.: 653-8683

LIBRAIRIE CLASSIC
LES GALERIES DE LA CAPITALE
5401 BOUL. DES GALERIES
QUÉBEC, QUÉBEC
TÉL.: 627-3855

LIBRAIRIE CLASSIC
PLACE FLEUR DE LYS
550 BOUL. HAMEL
QUÉBEC, QUÉBEC
TÉL.: 529-9609

LIBRAIRIE CLASSIC
PLACE DE SAGUENAY
BOUL. TALBOT
CHICOUTIMI, QUÉBEC
TÉL.: 543-3882

LIBRAIRIE CLASSIC
LES PROMENADES D'OUTAOUAIS
1100 BOUL. MALONEY
GATINEAU, QUÉBEC
TÉL.: 561-1319

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE PLACE VERTU
3205 BOUL. CÔTE VERTU
VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC
TÉL.: 335-2971

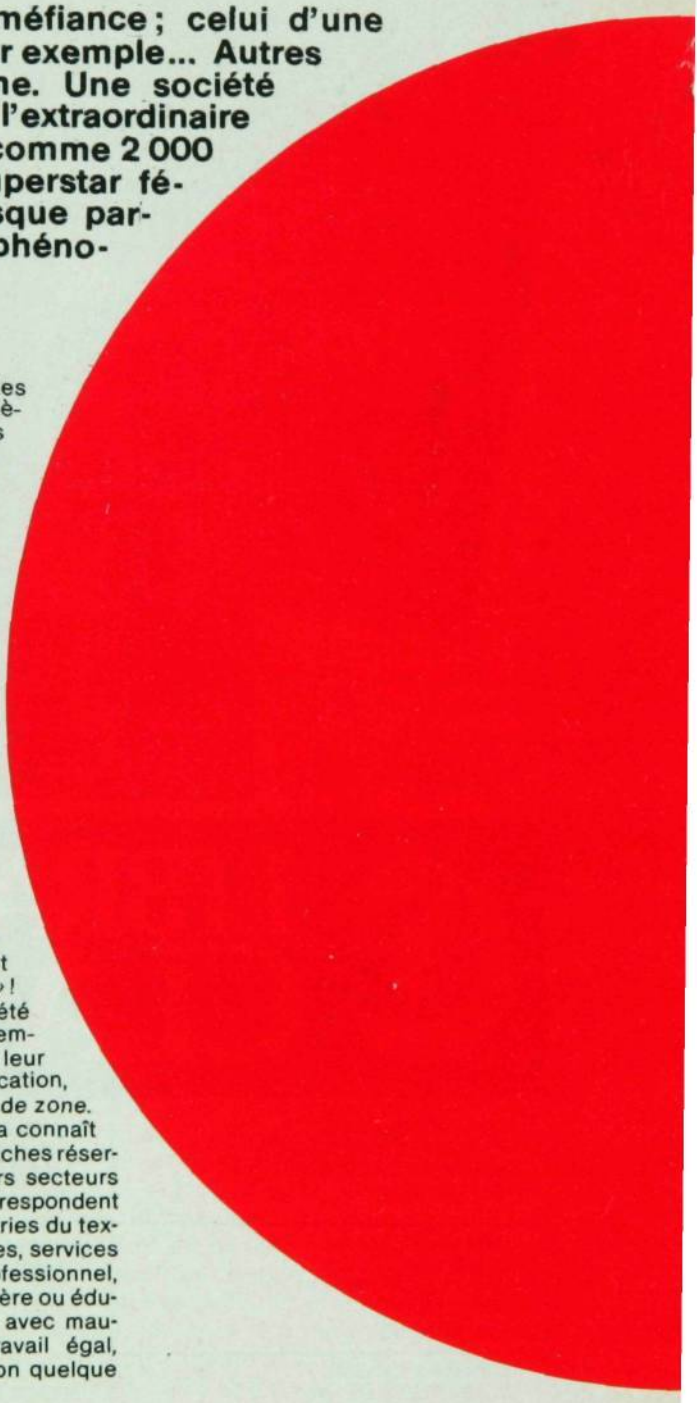
LIBRAIRIE CLASSIC
LES GALERIES DE GRANBY
40 RUE ÉVANGÉLINE
GRANBY, QUÉBEC
TÉL.: 378-6547

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE LES RIVIÈRES
4125 BOUL. DES FORGES
TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC
TÉL.: 378-8708

A lire également chez Opuscule: **Le Viol** de Susan Brownmiller, **Une Vie pour deux** de Marie Cardinal
Écotopie d'Ernest Callenbach et **Ainsi disent-elles**, recueil de pensées de femmes

LE MIRACL

Les miracles m'ont toujours inspiré de la méfiance ; celui d'une Sainte Trinité exclusivement mâle, par exemple... Autres temps, autres miracles. Ceux du capitalisme. Une société pulvérisée se reconstruit elle-même grâce à l'extraordinaire coude-à-coude de ses membres. Le Japon, comme 2 000 ans plus tôt Notre Sauveur, devient une superstar fécondée par un clan d'hommes, droits, presque parfaits et fiers. La croissance du «miraculeux phéno-



Les coulisses du miracle

Dans les années 60, la politique de croissance économique du géant japonais exigeait une nouvelle entrée de travailleurs non spécialisés. Beaucoup de travailleurs. On faisait face à un déficit estimé en 1969 à 8,01 millions pour les six années à venir. Il fallait recruter. Comme les jeunes étaient déjà en usine, l'État s'empressa d'adopter le «woman power policy». Son but : aller chercher les femmes au foyer pour combler des emplois temporaires et à temps partiel et rendre moins strictes les clauses de la loi du travail concernant les protections de la maternité afin de pouvoir utiliser au maximum les travailleuses sous-payées.

C'est ainsi que dans les années 70, près de 50% de toutes les Japonaises de 15 ans et plus travaillaient. Et 60% de toutes ces travailleuses étaient des femmes mariées.

Le Japon, en fait, n'en était pas à sa première expérience dans le recrutement des femmes. Au début de ce siècle, on avait déjà eu recours à la dextérité toute féminine des «petites mains» *dans les usines de textile, l'industrie* la plus importante jusqu'à tout récemment. Les grand-mères d'aujourd'hui arrivaient alors des campagnes, logeaient dans des dortoirs, travaillaient entre 12 et 16 heures par jour et, on s'en doute, dans de mauvaises conditions. À cette époque, jusqu'en 1930, les travailleuses d'usine étaient, de loin, plus nombreuses que leurs collègues masculins. Les véritables piliers du développement industriel, c'était elles.

Avec l'expansionnisme des années 60, l'histoire se répète. En 1972, en effet, les femmes constituent 46,8% des travailleurs de bureau et 57,5 % de tous les travailleurs d'usine. Alors qu'elles étaient jadis «spécialisées» dans le textile, elles sont maintenant majoritaires aussi dans les secteurs de l'industrie électrique qui ont trait à la fabrication de transistors, d'appareils de télévision et d'ampoules électriques. Globalement, toutes ces travailleuses japonaises gagnent environ 50% du salaire masculin.

Quelle ironie que la campagne du «woman power policy» se soit faite sous le slogan du «développement *des capacités des femmes*» ! En réalité, dans cette société dite de cadres, toutes les femmes, peu importe leur âge, leur carrière, leur niveau d'éducation, *sont des salariées de seconde zone.* La tactique est claire. On la connaît bien chez nous aussi : aux tâches réservées aux femmes et à leurs secteurs d'emploi dans l'industrie, correspondent les plus bas salaires (industries du textile, des appareils électriques, services et commerce). Du côté professionnel, encore là le féminin – infirmière ou éducatrice – fait une équation avec mauvaise rémunération. «À travail égal, salaire égal ?» Revendication quelque

CHERCHEZ L

E JAPONAIS

LES FEMMES

mène», telle la Bonne Nouvelle, est diffusée par ses apôtres, mâles. Hors de ses frontières, le phénomène est adulé.
Dans l'ombre de la Grande Mission : les femmes. Leur parole couverte par la rumeur. Pourtant, «l'implantation et le développement du capitalisme japonais ont été rendus possibles grâce au rôle joué par les travailleuses d'usine», affirme Kaji Etsuko.[1] Le vrai secret : l'exploitation.

peu superflue pour les Japonaises systématiquement exclues des postes de cadres et de professionnels. Il n'y a pas de travail égal ici. Les femmes diplômées, par exemple, si elles trouvent de l'emploi (ce qui n'est pas évident en soi), ne figureront pas sur la liste de paie régulière mais comme surnuméraires, dans des emplois où elles devront assumer des tâches subalternes (servir le thé aux hommes, par exemple), signes de leur soumission traditionnelle.

Miracle ou mirage ?

Mais où le «génie» japonais est à son meilleur – car ces petits trucs, tout bon capitaliste les connaît – c'est avec son système d'emploi à vie. Vous savez, celui où l'on gravit progressivement les échelons de la hiérarchie... avec salaire en conséquence. Vous l'avez deviné: le système d'ancienneté est un autre «privilège» masculin et il constitue le mécanisme le plus puissant par lequel les salaires des femmes sont maintenus à un très bas niveau.

Voyons plutôt : un travailleur mâle reçoit, entre 40 et 49 ans, une moyenne de 300% de plus que ce que le jeune travailleur gagne. Pour les femmes, ce mécanisme, par hasard, disparaît car elles connaissent leur apogée salariale entre 25 et 29 ans. À cet âge, elles gagnent environ 40% de plus que ce qu'elles avaient à 17 ans en arrivant sur le marché du travail, et plus que ce qu'elles ne gagneront jamais par la suite. Qu'arrive-t-il après 30 ans ? Elles font des bébés. À cet heureux moment, les femmes, si elles ne sont pas carrément pressées de démissionner, y sont tout au moins «fortement» encouragées.

Dans les années 60 (et même illégalement dans les années 70), des travailleuses devaient abandonner leur emploi permanent pour devenir des employées temporaires si elles voulaient rester au service d'une compagnie et profiter de son système de garderie. Ailleurs, on avait des clauses de retraite obligatoire pour les femmes enceintes. En 1969, ces clauses furent jugées illégales. Mais si en 1955, 39,4% des travailleuses quittaient leur emploi pour cause de grossesse, en 1976, elles étaient 38,7%. Comme quoi, les pressions sociales et les mécanismes idéologiques se passent de règlements !

En définitive, c'est bien grâce à l'idéologie de la famille et du rôle premier de la femme dans son cadre que la société japonaise a pu réaliser son «miracle». Non seulement la «trajectoire» d'emploi des femmes est-elle déterminée par ce rôle, permettant ainsi des économies salariales à l'entreprise, mais le nombre d'heures de travail gratuit fourni à la nation est, tout comme chez nous, phénoménal. Ce n'est pas moins de 21 heures par semaine que les travailleuses rémunérées consacrent aux tâches domestiques. À cela il faut bien sûr ajouter la moyenne de 38 heures de travail rémunéré par semaine (21,7 jours

LE MIRACLE JAPONAIS

par mois contre 22 jours pour les hommes). Le temps réservé au travail ménager est, comme ici, plus élevé chez les femmes au foyer qui y passent 41,6 heures par semaine. Les hommes, peu importe leur statut, allouent 1,5 heure par semaine à ce travail gratuit.

Des dortoirs aux ligues mineures

Ainsi se dessine une structure d'emploi double au sein des femmes. Toshiba, Sanyo, Hitachi, Matsushita, ça vous dit quelque chose ? Les femmes y forment jusqu'à 80% de la main-d'oeuvre. Leur âge moyen : 20 ans. Près de 80% d'entre elles ont moins de 25 ans. Comme leurs grand-mères jadis, ces travailleuses logent souvent dans des dortoirs et travaillent sur des horaires variables.

Les mères, elles, peu importe leur situation «pré-maritale», ne peuvent plus trouver que des emplois dans les ligues mineures sous-payées, c'est-à-dire comme travailleuses à domicile, à temps partiel ou surnuméraires. Le «woman power policy» aura donc très bien marché. Entre 1965 et 1979, alors que le taux d'emploi des 15-19 ans demeurait stable, les femmes de plus de 35 ans ont vu augmenter le leur de 200 et même 300%.

Notons bien l'astuce : le temps partiel ne représente dans 33% des cas qu'une heure de moins que le temps plein (en d'autres mots, le temps d'aller reconduire un enfant en garderie le matin !). Dans 20% des cas, les femmes travaillent autant d'heures que leurs soeurs plus jeunes engagées à temps plein. Ainsi, ce n'est pas le temps qui est partiel, c'est plutôt, dans la plupart des cas, le contrat de travail : pas d'avantages sociaux, échelle salariale différente, interdiction de se joindre à un syndicat. L'âge moyen de ces travailleuses en 1970 : 31,5 ans, et dans l'industrie, 38,2. En 1978, ce dernier chiffre était passé à 41,4.

Les vagues de l'Année internationale des femmes ont déferlé bien sûr aussi sur les îles japonaises. Et depuis 1975, tels des ondes de choc souvent diffuses, les thèmes féministes viennent frapper le roc de ce patriarcat millénaire. Les procès sur la discrimination sexuelle sont maintenant gagnés par les femmes. On parle ouvertement de droits égaux même si le gouvernement est réticent à les reconnaître. On dénonce le sexisme.

Par contre, entre 1975 et 1980, la différence des salaires entre hommes et femmes a à peine diminué et le nombre de compagnies qui refusent d'offrir aux femmes des possibilités de formation et de recyclage pour accéder à des postes de cadres a augmenté. On parle de recul.

Somme toute, il est peu surprenant que 39,2% des femmes qui continuent à travailler après le mariage trouvent qu'elles ont un fardeau trop grand. Peu surprenant qu'elles soient encore nombreuses à se diriger vers la prostitution, seul emploi vraiment rémunérateur dans une société où cette activité était encadrée par l'État jusqu'en 1955, tout comme l'est aujourd'hui la pornographie. Peu surprenant que les autres disent préférer le temps partiel et choisissent encore, en bout de course, le mariage... jusqu'à ce que le soleil se lève aussi sur la moitié de la population qui vit toujours dans l'ombre.

MARIE-CLAIRE DUMAS

*Dans **La Presse Plus** du 3 mars 1984, Huguette Laprise (**Le charme discret de la femme giflée**) note aussi que, selon le Bureau international du travail de Genève, le Japon décroche la timbale du pays le plus sexiste du monde, alors que la travailleuse intérimaire ne gagne que 43% du salaire masculin. Or, même si les 15 millions de Japonaises au travail représentent plus du tiers de la population active, 60% d'entre elles sont mariées et employées temporaires, donc licenciables à souhait. Entre 1960 et 1980, le nombre de ces travailleuses à temps partiel (de plus de 35 heures !) a quintuplé.*

Le Japon a promis, d'ici 1985, de ratifier la convention des Nations-Unies sur l'élimination de toutes les formes de discrimination envers les femmes, mais il se heurte à la toute-puissante association patronale Nikkeiren, qui a tout à perdre dans la refonte du code et la fin du système de l'emploi à vie basé sur l'exploitation de la main-d'oeuvre féminine.

«Même si actuellement ma priorité est le théâtre, en tant que femme, je suis très intéressée par la situation des femmes au Japon, car leur problématique révèle tout un aspect social et politique du Japon qu'on aime mieux taire au profit de la prospérité économique.»

MARTINE BEAULNE

«Dernièrement, il a été très difficile d'économiser sur les coûts du travail sauf en engageant des femmes, et nous planifions de remplacer les travailleurs masculins par des femmes pour réduire ces coûts. La plupart des travailleuses se marient au bout de quatre ans environ. C'est la raison la plus importante qui justifie de les employer.»

Déclaration d'un directeur de banque
(Notre traduction de l'anglais)

1/ *Ce texte est un condensé de deux documents de recherche qui nous ont été envoyés par Martine Beaulne, comédienne du Théâtre Parminou, en stage au Japon pour six mois. Il s'agit de «The Invisible Proletariat : Working Women in Japan» de Kaji Etsuko in* **Women in Japan – Cracking the Hard Ground of Sexism**. *Reprints from AMPO : Japan-Asian Quarterly Review, Tokyo, pp. 6-16, et* **The Low Status of Women in Japan. A Paradox.** *Du groupe AGORA.*

CHERCHEZ LES FEMMES

LA BANLIEUE BOUGE-T-ELLE ?

Suite de la page 27

Betty Friedan qualifiait la maison individuelle en banlieue de camp de concentration confortable.

L'espace des femmes – la maison – est à la fois source de satisfaction et premier lieu de l'oppression (...) par l'entremise du travail ménager. (...) La maison individuelle renforce les rôles sexuels traditionnels, principalement parce qu'elle permet mal le partage des tâches ménagères et ignore le besoin des femmes pour un espace à l'extérieur de la cuisine qui leur soit personnel (une «chambre à soi»).

Des maisons sans cuisines

Entre 1860 et 1930, aux États-Unis, les «féministes matérielles» ont proposé des solutions matérielles à des problèmes engendrés par l'organisation sociale, croyant que pour modifier la situation des femmes, il fallait changer leurs conditions d'existence.

Selon les féministes matérielles, «la division entre l'espace privé et l'espace public, la séparation de l'économie domestique et de l'économie politique générées par le capitalisme industriel (...) entraînent l'isolement des femmes dans le logement et rendent leur travail invisible. (...) Elles identifient l'exploitation économique du travail des femmes comme étant la cause première de leur inégalité. Elles réclament donc un salaire pour le travail ménager, son industrialisation et sa collectivisation (donc) des modifications dans l'organisation spatiale des cuisines, des maisons, des quartiers. (Pour) contrer l'isolement des ménagères, le concept de «maisons sans cuisine» est un des plus intéressants, (qui) prévoit des espaces communs réservés aux tâches ménagères.»

Même si certains architectes et urbanistes anglais et américains reprennent les idées des féministes matérielles, leurs propositions se heurtent aux grandes corporations industrielles qui «ont un intérêt économique immédiat à préserver les femmes de la socialisation du travail ménager.»

Vers 1930, leur mouvement se désintègre ; aux États-Unis, on les associe aux communistes qui sont en train d'implanter en URSS des garderies et cuisines adjacentes aux usines. Les buts de l'État et de l'industrie sont au contraire de soutenir l'idée de la propriété et de développer la maison individuelle. L'American Dream n'est-il pas d'abord individualiste ? Avoir sa maison, son auto, sa femme, ses enfants, le tout sur son propre espace.

Ce qui est vrai du design intérieur l'est encore plus de tout l'aménagement «sururbain».

«En parlant d'aménagement... tu vas visiter des projets domiciliaires, tu vas compter plein de maisons, et tu cherches le parc ! Quand je suis arrivée ici avec un enfant, enceinte du 2e, je ne l'ai pas trouvé, «encore un projet»... Là, il est en défrichage, mes gars ont 3, 4 ans.» – «Moi, l'aménagement... Je ne le sais pas, c'est une idée : toutes mes voisines ont une piscine... mais moi je me demande si la banlieue idéale ce ne serait pas d'avoir plein de maisons avec au milieu une seule piscine plus grande, communautaire. Tant qu'à en nettoyer deux ou trois, on n'aurait pas été mieux d'en avoir une seule plus grande ?» On a créé les banlieues pour que ça convienne aux hommes. C'est toujours fait par eux. Exemple : une piscine pour chaque terrain. Nous autres, les femmes, on se rend compte de ce qu'il faut mais ce sont des hommes qui décident de l'allure des banlieues, des modèles des maisons, etc. En gang, les constructeurs, les architectes, les conseillers municipaux, les décideurs de schémas... mais c'est pas eux qui vivent dedans 24 heures sur 24, c'est les femmes.»

«Il faudrait qu'on y soit plus, au moment des décisions, qu'on change le modèle masculin ; j'ai une amie qui a dessiné les plans de sa nouvelle maison, en fonction d'elle et des trois enfants d'abord, et c'est pas pareil... Mais pour être là, dans les décisions, il nous faudrait plus de disponibilité.»

Et on revient au problème central du temps. Les femmes s'impliqueraient-elles plus en politique, en syndicalisme, en création, si elles avaient plus de temps à elles ?

Finalement, pour Céline Cloutier et pour d'autres chercheures féministes,

«L'organisation spatiale est une manifestation de l'organisation sociale (...), la ségrégation entre les différents espaces urbains correspond, approximativement, à la division des responsabilités entre les femmes et les hommes pour la reproduction et la production» – ou division sexuelle du travail. Les banlieues sont dont des «espaces de reproduction», des «lieux de la domesticité» et, pour certain-e-s chercheur-e-s, «le maintien des femmes dans ces zones traduit une volonté de les garder dans l'orbite mâle.»

Comment ne pas croire avec les chercheures féministes (encore trop rare aussi en urbanisme et en aménagement) que l'isolement physique des femmes en banlieue reflète bien l'absence des femmes du pouvoir ?

Mais comment ne pas voir dans l'insatisfaction exprimée des banlieusardes, à l'égard des services qui leur manquent, et dans leur volonté de rompre leur isolement par la multiplication de groupes de femmes, de cours et de services autonomes, comme Ma'me Chose ou Laval au féminin, le signe d'une réaction de plus en plus concertée ? Oui, messieurs les développeurs, la banlieue bouge, méfiez-vous.

Mais il y a tant de choses à faire ne même temps. Creuser le rapport des femmes au temps et à l'espace, multiplier les actions et regroupements locaux, etc. Où trouverons-nous le temps ?

Recherche :
FRANCINE TREMBLAY
RENÉE QUINTAL
Entrevues :
FRANÇOISE GUÉNETTE
ARIANE ÉMOND
Rédaction :
FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ *Betty Friedan,* **La femme mystifiée**, *New York, 1963. Traduit en français par Yvette Roudy (!), Éditions Gonthier, Genève, 1964, p. 9.*

2/ *À la faculté d'aménagement de l'Université de Montréal, sous le titre* **Divisions spatiales et rapports de sexes : le cas d'une banlieue montréalaise**. *Tous les paragraphes en italiques qui suivront sont tirés – malheureusement très abrégés – de cette étude et des auteur-e-s cité-e-s par Céline Cloutier elle-même.*

3/ *Marilyn French,* **Toilettes pour femmes**, *Éd. Robert Lafont, Paris, 1978, p. 78.*

4/ **Ma'me Chose** : *il y a quatre ans, un groupe de 8 femmes réunies pour discuter de leur isolement et de leur manque de ressources. Aujourd'hui, une centaine de femmes, un café-rencontre hebdomadaire, un centre d'information au féminin, des cours, ateliers, l'échange-gardiennage. Merci à la permanente, Lisette Pagé.*

5/ **Laval au féminin** : *association fondée par trois femmes de Laval en 1978, succédant à des cours, qui donne des stages spécialisés à des femmes de la banlieue, avec des animatrices comme madame Gilberte Hogue.*

6/ *Friedan, op. cit., p. 13.*

7/ *Friedan, op. cit., p. 24.*

8/ *French, op. cit., p. 96.*

9/ *Frieda Forman,* **Women and Time**, *Women's Research and Resource Center, The Ontario Institute for Studies in Education.*

10/ *À l'automne 84, dans LVR, un dossier sur les femmes et le logement : comment seraient, effectivement, les maisons de nos rêves ?*

SYMPOSIUM SUR LA PORNOGRAPHIE ET LA VIOLENCE DANS LES MÉDIAS

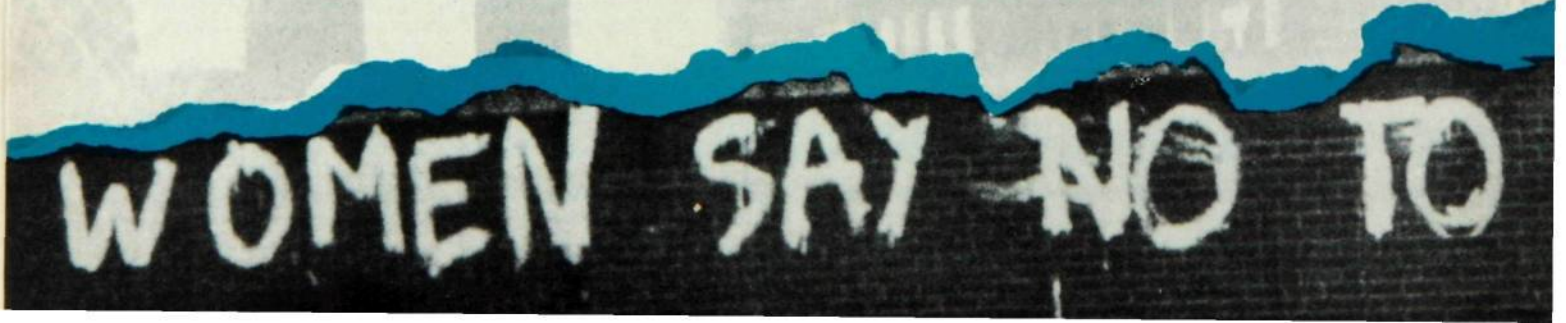
SOURIS, TU M'

Toronto, dimanche 5 février, 8 h 30. Le grand Symposium sur la violence dans les médias et sur la pornographie commence... par une cérémonie religieuse interconfessionnelle célébrée par un ministre protestant, un prêtre catholique et une femme rabbin, Elyse Goldstein, qui figurera plus tard parmi la pléiade de panélistes et qui se rangera, aussi, aux côtés des «féministes enragées»... Mais n'allons pas trop vite.

Plus de 700 femmes et hommes assistent plutôt passivement (pas toutes heureusement) à un véritable programme marathon : entre 9 h 30 et 19 h, une trentaine de conférencier-ère-s se succèdent à la vitesse grand V, sans pauses ni périodes de questions. Armés de diapos, de graphiques, de films pornos et de statistiques, ces éminents hommes de sciences, juristes et médecins sont descendus des sommets américains du savoir... et du pouvoir : certains viennent du FBI ou même de la cuisse de Reagan, comme le Dr Everett C. Koop, U.S. Surgeon General et vedette attitrée du symposium, qui réussit l'étonnant tour de force de discourir sur la violence dans la société sans prononcer une seule fois les mots femme, homme, pornographie ou viol...

D'ailleurs, le ton est donné dès l'inscription. La feuille de route de la journée contient en effet un petit «avertissement» des plus éloquents : «*Malgré nos divergences sur certaines questions, notre effort commun ne pourra qu'améliorer la conscience du public et favoriser des mesures de redressement. C'est donc dans un esprit de respect des valeurs de chacun que nous prions les participants d'éviter les questions controversées comme l'avortement et l'homosexualité.*»

David Scott est le principal concepteur de l'événement, par ailleurs parrainé par le «Group on Media and Pornography» de Toronto, la «Canadian Coalition Against Violent Entertainment» de Hamilton et la «National Coalition on Television Violence» de l'Illinois. Scott, candidat au doctorat en psychologie, prépare actuellement une thèse sur les victimes de l'holocauste juif. Membre du «Metro Toronto Task Force on Violence Against Violence and Children», il connaît bien les recherches les plus intéressantes dans ce domaine, comme celles d'Edward Donnerstein – vous vous souvenez, ce psychologue barbu qui expliquait, dans *C'est surtout pas de l'amour*, que la porno violente était une bombe à retardement ? Le même Donnerstein présentera au symposium les résultats d'une recherche prouvant sans équivoque que le visionnement de films «hard core» favorise l'assimilation des mythes sur le viol et affaiblit la capacité des consommateurs à s'identifier aux victimes et à éprouver de la compassion pour elles.



EXCITES!

La matinée est calme, bercée par ces doctes voix masculines. La plupart des femmes panélistes sont reléguées à la fin de l'ordre du jour et ne pourront pas intervenir à cause du manque – prévisible – de temps. À l'extérieur de l'amphithéâtre, des féministes torontoises distribuent paisiblement des tracts dénonçant le coût d'inscription prohibitif pour les femmes (40$), le manque de garderie et surtout l'absence des groupes torontois qui travaillent depuis des années sur tous les aspects de la violence faite aux femmes : ils n'ont pas été invités.

Les pistolets féministes

Après le discours du Dr Koop, plusieurs participantes féministes commencent à former çà et là des caucus spontanés. Le moment est venu de resituer le débat dans son vrai contexte et surtout de répondre au petit avertissement distingué du début, exprimé avec l'exquise politesse des gens qui ont l'habitude d'obéir et de se faire obéir. En essayant de contrôler, voire d'exclure, la parole des féministes, les organisateurs ont en fait déclenché une réaction en chaîne qui galvanise les femmes comme par magie.

Les applaudissements pour le Dr Koop retentissent encore qu'elles montent toutes sur la tribune en déroulant une immense bannière proclamant : «Women's Bodies, Women's Lives, We Decide» (Nos corps, nos vies, c'est à nous d'en décider). Andrea Dworkin et Catherine MacKinnon en sont ; Pauline Bart, dont le travail sur le viol et la pornographie a été publié dans *L'Envers de la nuit*, en est ; Sylvia Spring de Toronto et Susan De Rosa, du groupe pancanadien Media Watch (et de la FFQ), en sont ; Doris Andrews, de Vancouver, qui pratiquement à elle seule réussit à faire connaître la vérité concernant Red Hot Video, en est ; Maude Barlow, du bureau du Premier ministre... en est ; et la rabbin (?) Elyse Goldstein ! Voici quelques extraits de leur discours :

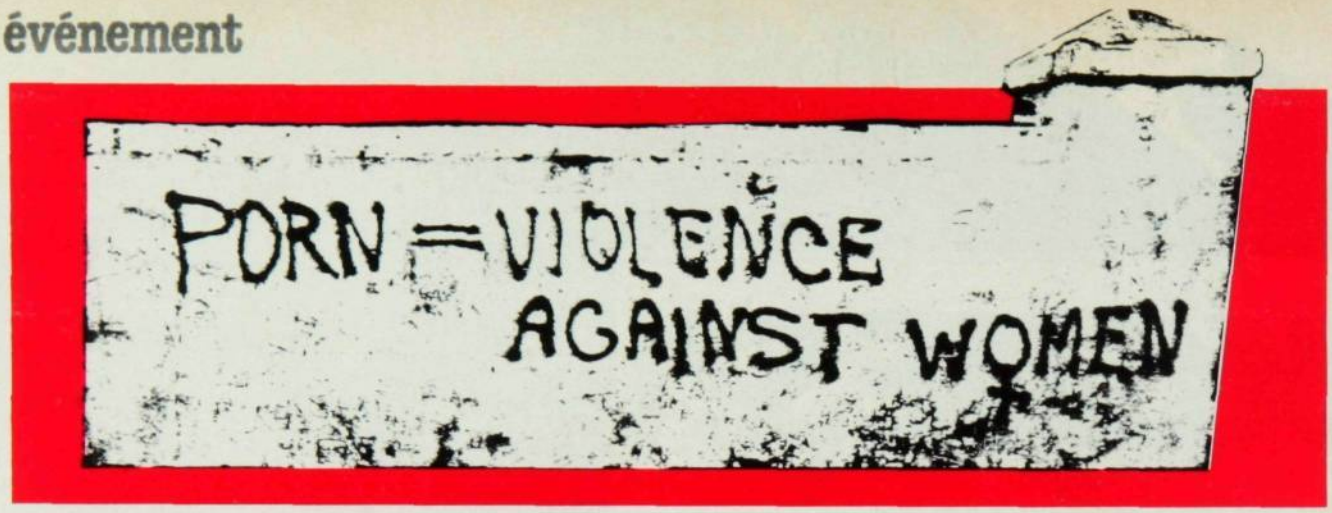
«Les féministes présentes à ce colloque sont ici pour situer la critique de la pornographie dans son véritable contexte social et analytique : celui de la condition des femmes. Nous nous opposons à la pornographie parce qu'elle est au coeur même de la sujétion qu'on impose aux femmes.»

«Le dénigrement du lesbianisme comme choix sexuel et le refus à toutes les femmes du droit de contrôler leur reproduction font tous deux partie de ce système pornographique qui refuse aux femmes leur autonomie. Toute tentative pour traiter de la pornographie qui refuse d'aborder ce système en tant que tel, ou qui permet – délibérément ou par omission – à l'un de ses éléments de demeurer inchangé, ne traite ni de ce qu'est la pornographie, ni de ses effets.»

«Toute directive pour «éviter» de soulever les questions de la maternité imposée ou du lesbianisme parce qu'elles seraient trop «controversées» est parfaitement inacceptable. C'est le sexisme qui divise la société et cette division n'est pas symétrique. Ne pas confronter ce sexisme, c'est y collaborer.»

«Nous sommes venues à ce colloque pour chercher une façon de mettre fin à la pornographie. Tout objectif de moindre envergure est à nos yeux antiféministe et donc anti-femme. Nous accueillons la participation et l'appui de toutes les femmes et de tous les hommes à cette entreprise. Et nous savons qu'une grande partie de cet auditoire appuie notre lutte.»

David Scott, furieux, se plaindra plus tard aux médias : «J'avais pourtant demandé aux femmes de laisser leurs pistolets à la maison ! Et Pauline Bart de répondre : «On a bien voulu laisser nos fusils à la maison, mais pas notre conscience politique.»



La qualité de notre silence

Devant un public déjà irrité par ces «empêcheuses de philosopher en rond», Andrea Dworkin a livré ensuite, ad lib, un discours passionné, rappelant à ces gens de bonne volonté le vrai terrain sur *lequel ils s'aventurent. D'une certaine* façon, c'est elle qui a eu le dernier mot. Voici un extrait de son intervention :

«Il y a longtemps que je milite contre la pornographie et je voudrais dire ma gratitude envers les chercheur-e-s qui prennent l'analyse féministe suffisamment au sérieux pour essayer de vérifier si la porno fait vraiment du mal aux femmes. Cette gratitude, elle nous vient du désespoir, parce que quand nous parlons, personne ne nous écoute. Pourtant, nous aussi nous savons compter *et calculer ; nous pourrions même vous* montrer les cadavres ! Mais quand c'est nous qui le disons, ça ne compte pas. On peut, dans la société où nous vivons, mutiler ou tuer une femme – la seule *question sera de savoir s'il y a là un pro*blème social ou non. Et ça fera un sujet de thèse.

«La pornographie sexualise la subordination des femmes. Ce qui veut dire *être abaissée par le sexe, dans le sexe* et pour le sexe. Et qui dit subordination dit hiérarchie. Même si ce concept de hiérarchie a donné lieu depuis des siècles à quantité d'interprétations idéologiques plus brillantes les unes que les autres, pour nous, ce n'est pas une notion abstraite parce que nous savons *parfaitement qui se trouve au-dessus.* Nous connaissons souvent son nom.

«Qui dit subordination dit aussi objectivation. C'est-à-dire transformer un être humain en chose, en marchandise, et *l'utiliser comme tel, parce que cette* personne est moins «humaine» que d'autres, souvent à cause de sa race ou de son sexe. Pour les femmes, c'est souvent à cause des deux.

«*Enfin, qui dit subordination dit vio*lence. Et il ne s'agit pas juste de violence contre la personne, mais de violence contre les femmes et contre les enfants, qui sont reliés aux femmes et à l'absen-

ÉCOLE DE DANSE MMM
Méthode Margaret Morris

Esthétique
Thérapeutique
Athlétique

1 fois/semaine: 35$
2 fois/semaine: 60$
Session: 10 semaines

COURS: ENFANTS – ADOLESCENTS – ADULTES
JOUR ET SOIR

2012 Mont-Royal Est
inf.: Micheline Brunelle 286-9777
525-5335

ce de pouvoir. Il n'y a là aucun mystère ! Ce ne sont pas des fous maniaques qui exercent cette violence, ce sont des gens qui ont du pouvoir sur d'autres.

«Il y a la hiérarchie et il y a la sexualité, et lorsqu'on saisit combien le pouvoir hiérarchique peut être sexy, on comprend pourquoi cette forme particulière d'exploitation systématique d'un groupe devient «normale». Les gens qui exploitent trouvent ça normal, les gens qui sont exploités trouvent ça normal, les gens qui en rendent compte trouvent ça normal, et les gens qui «étudient le phénomène» trouvent ça normal, et c'est normal. C'est effectivement normal. L'un des signes de l'infériorité de notre statut social, c'est justement la qualité même de notre silence. Au Portugal, c'est pour avoir dit que le silence n'était pas signe d'assentiment, mais de dissidence, que les trois Maria ont été emprisonnées.

«Les femmes sont le groupe qui exprime le plus sa dissidence par le silence. Dans la pornographie, la soi-disant parole des femmes n'est que silence. Des jambes écartées sur une page sont silence. Être une touffe, une plotte, une fente, une bunny, une poule, une chienne, peu importe, c'est le silence. Dans la pornographie, les mots que les femmes scandent : «Fourre-moi, fais-moi mal, plus fort», ne sont que silence. Et ceux qui croient y entendre une parole n'ont jamais entendu la voix d'une femme.»

Un mouvement populaire

«Je vais vous dire pourquoi Catherine MacKinnon et moi avons écrit un mémoire qui définit la pornographie comme une forme de discrimination sexuelle et une violation des droits des femmes. Ces droits, nous les avons rêvés, comme un espoir halluciné, comme une vision délirante. Nous avons imaginé que les femmes pouvaient avoir le statut d'être humain. Nous avons rêvé que ce statut devenait si évident que quiconque saurait, sans avoir besoin de «preuves scientifiques», que lorsqu'on bafoue les droits et l'intégrité d'une femme, on bafoue le genre humain. Nous avons même imaginé que ce statut devenait si indéniable que le droit lui accordait une protection légale. Si indiscutable que lorsque les maquereaux et autres parasites vendraient, violeraient, humilieraient une femme, ils auraient à en répondre pour violation de ses droits *humains*.

«La porno est au coeur de la suprématie mâle. Il y a des gens qui ne l'aiment pas parce qu'elle montre trop crûment ce que les hommes veulent des femmes et ce qu'ils leur dénient – intégrité, humanité, autonomie. Il faut que vous sachiez que le mouvement féministe contre la pörno est un mouvement populaire contre la suprématie mâle. Nous allons obtenir les changements institutionnels nécessaires pour accéder à l'égalité sociale et sexuelle. Nous allons même obtenir ce qu'on appelle la justice. Je me demande d'ailleurs à quoi pourrait ressembler la justice pour les femmes violées et prostituées. Et je me demande jusqu'où va la peur des hommes face à ce que pourrait être la justice. Ressemblera-t-elle à des films comme *Snuff* et *Deep Throat* ? C'est possible. Pensez-y ! Nous mettrons fin à la pornographie dans la rue et dans nos vies, d'une manière ou d'une autre.

«Juste avant que je vienne à Toronto, une autre victime de pornographie m'a contactée. Cette femme avait été violée, attachée, et photographiée. Elle est allée à la police, ils n'ont rien fait. Elle est allée voir des gens qui connaissaient le gars, ils n'ont rien fait. Rien, rien, rien. C'est d'ailleurs typique. Après l'avoir violée et attachée, il lui a dit : «Souris, ou je te tue, on paie très cher des photos de femmes qui *sourient* quand elles sont attachées comme toi.»

«Pensez aux sourires des femmes. Pensez-y bien. Je conseille aux hommes d'apprend.e à craindre les femmes qui apprennent à leur sourire *de cette façon-là*.

LISE MOISAN
Propos d'A.D.
traduits par
CLAUDINE VIVIER

LE MAGAZINE SYNDICAL ET POPULAIRE

MOUVEMENTS

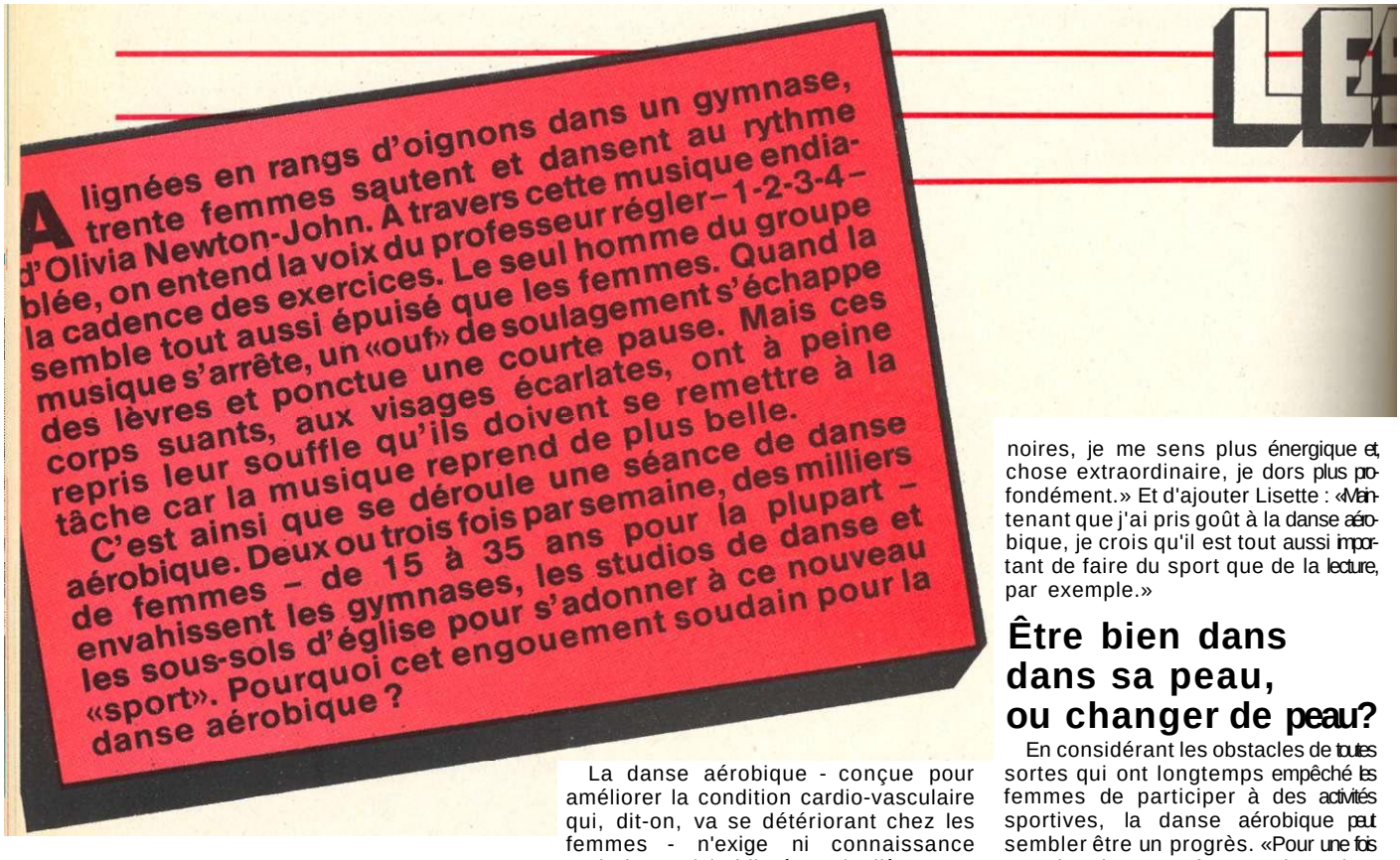
Être pauvre dans un pays riche

Ne manquez pas notre spécial 1er mai et notre Dossier sur la pauvreté.

ABONNEZ-VOUS!

En vente en tabagie, 2,50 $
et par abonnement
(8,00 $/4 numéros):
MOUVEMENTS, **2336, chemin Sainte-Foy, Ste-Foy, Qué. G1V 4E5**

POUR FAIRE *changement*



La danse aérobique - conçue pour améliorer la condition cardio-vasculaire qui, dit-on, va se détériorant chez les femmes - n'exige ni connaissance technique ni habileté particulière pour la danse. Voilà sans doute pourquoi de nombreuses femmes se sont tout à coup intéressées à cet exercice qui, exécuté dans une atmosphère agréable, s'avère moins ennuyant que la gymnastique chez soi.

«Si je ne suivais pas un cours, dira Louise, je ne ferais probablement pas d'exercice parce que je trouve ça ennuyant à mort de danser devant ma radio. Tandis que dans un cours, il y a d'autres femmes, on se sent moins isolée. Même si dans le fond, tout le monde est tellement pressé, surtout aux heures de dîner... Je me sens avec d'autres, tout en n'ayant pas l'impression de faire partie d'une équipe. On ne poursuit aucun but commun, même pas celui de présenter un spectacle à la fin du cours. Faut dire que ce ne serait probablement pas beau à voir !»

Et puis, certaines participantes estiment qu'il faut «être bien dans sa peau» et en bonne forme physique pour réussir sa vie. «Depuis que je vais au Centre de santé», avoue Martine en souriant, «je me sens moins fatiguée à la fin d'une journée de travail. J'ai moins d'idées noires, je me sens plus énergique et, chose extraordinaire, je dors plus profondément.» Et d'ajouter Lisette : «Maintenant que j'ai pris goût à la danse aérobique, je crois qu'il est tout aussi important de faire du sport que de la lecture, par exemple.»

Être bien dans dans sa peau, ou changer de peau?

En considérant les obstacles de toutes sortes qui ont longtemps empêché les femmes de participer à des activités sportives, la danse aérobique peut sembler être un progrès. «Pour une fois que les femmes font quelque chose pour elles», de dire Martine, «pourquoi se culpabiliser parce que sautiller deux heures par semaine ne changera pas le monde ? !»

Même si l'activité physique peut indéniablement procurer du plaisir et contribuer au mieux-être physique, il n'en demeure pas moins que la plupart des femmes s'adonnent à la danse aérobique pour perdre ou contrôler leur poids. On veut effectivement devenir aussi bonne et bien faite que l'instructrice-modèle ou que Jane Fonda, dans une période de temps plutôt courte. Helena Johnson, instructrice au YMCA, avoue que «c'est le seul but qui ait de l'importance à leurs yeux. Elles doivent être très déçues de ne pas maigrir à vue d'oeil ou de ne pas atteindre rapidement de hautes performances. C'est sans doute pourquoi plusieurs abandonnent l'exercice après quelques mois.»

En fait, ce léger surplus d'activité physique ne recrée pas nécessairement un nouvel équilibre entre les calories consommées et dépensées. De plus, une telle activité risque de développer le tissu musculaire. Puisque celui-ci est

FILLES DE JANE

plus lourd que la graisse, on risque au contraire d'augmenter son poids. Par ailleurs, les risques de blessure sont minimes si on les compare à ceux du jogging ou de tout autre activité physique courante. Cependant, nous met en garde la docteure Pauline Beauchemin, «les femmes qui n'ont pas l'habitude de faire du sport et qui portent des talons hauts devraient être prudentes, à cause de la paresse des mollets». Et puis, les cours étant très expéditifs et peu adaptés aux besoins individuels, toute personne prenant des médicaments ou souffrant de troubles cardiaques devrait y réfléchir deux fois.

La nouvelle pin-up des années 80

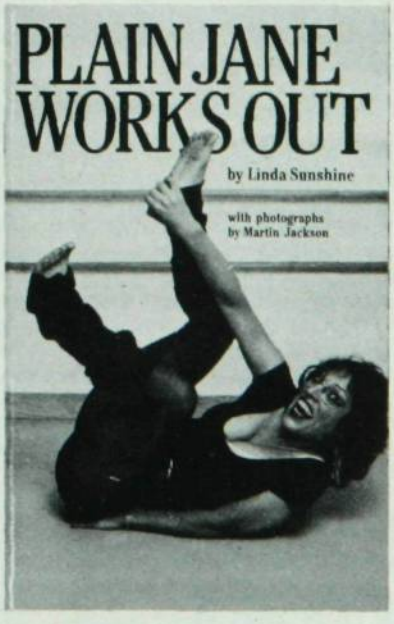
Cette norme d'un corps mince rappelle d'autres contraintes auxquelles les femmes ont dû se soumettre pour être désirables. Souvenons-nous : après les femmes garçonnes des Années folles, s'implante peu à peu un modèle de femmes voluptueuses personnifié par Marilyn Monroe. Une poitrine généreuse et des hanches épanouies constituent les atouts susceptibles d'attirer les regards masculins. Puis la mode filiforme fait rage, représentée par Twiggy, ce mannequin anglais dont le corps on ne peut plus maigre symbolise la beauté féminine des années 70.

Aujourd'hui, si le fait de posséder un corps d'adolescente est encore désirable, cela n'est pas suffisant. Il faut aussi que ce corps soit musclé sans être trop développé. Bref, d'une fermeté bien féminine. Pour être belle, une femme se doit donc de respirer la santé et le bien-être physique. Alors quoi de mieux qu'un peu d'exercice pour raffermir le buste, muscler les cuisses et faire disparaître ce petit ventre !

Si les raisons pour faire de la danse aérobique peuvent varier, ce fait demeure : la danse aérobique est une mode, une de plus, et son attrait vient du fait qu'elle sait vendre une image précise. Ici, c'est la femme jeune – quelque peu infantilisée dans ses vêtements en étages de couleurs pastel – jolie, soigneusement épilée, épanouie... mais bien «plantée».

Cette image d'une «femme dynamique» serait-elle reliée à l'influence du féminisme et devrions-nous nous en réjouir ? À regarder suer certaines adeptes de la danse aérobique, on peut surtout se demander si le vieil adage «il faut souffrir pour être belle» ne reste pas d'une troublante actualité.

CHANTAL BEAUREGARD
PIERRETTE TÉTRAULT



Que la vraie Jane se lève

Petite histoire de la danse aérobique

1968 : U.S. Air Force. Le Dr Kenneth Cooper met au point un programme d'exercices physiques dont la caractéristique dominante est une consommation importante d'oxygène, favorisant ainsi, à long terme, un rythme cardiaque plus lent.

À ces exercices, l'Américaine Jackie Sorensen ajoutera des mouvements de danse. Avec la parution de son livre vers 1975 à Berkeley, en Californie, la danse aérobique est bel et bien lancée et ne fera que prendre de l'ampleur. Jane Fonda développera sa propre méthode (Work-out), suivie de Karen Kain, Barbie Allen, Brigitte Drut, Victoria Principal et bien d'autres...

L'héritage imprévu d

Enceinte, votre mère se voit prescrire un médicament qui doit lui permettre de mener sa grossesse à terme. Vingt, trente ans plus tard, votre médecin vous apprend que votre utérus présente des anomalies ; vous faites des fausses couches ; vous n'arrivez pas à tomber enceinte ; cas extrême, vous êtes atteinte de cancer... Vous êtes ce qu'on appelle une «fille du DES».

Le DES c'est du diéthylstilboestrol, une hormone féminine de synthèse, de type oestrogène, produite pour la première fois en 1938 en Grande-Bretagne par Sir Charles Dodd, celui-là même qui avait découvert l'oestrogène quatre ans plus tôt. De coût peu élevé, facile à produire et pouvant être administré oralement, sous forme d'injection ou encore de suppositoire, il est bientôt présenté à travers le monde industrialisé comme un remède miracle capable de soigner ou de prévenir les complications pouvant survenir lors de la grossesse, quoiqu'il n'ait pas, semble-t-il, été soumis aux tests de toxicité à long terme habituellement pratiqués sur des animaux en laboratoire.[1]

En 1953, des études scientifiques concluent que le DES n'a aucune valeur thérapeutique. Certains lui attribuent même des effets nocifs, notamment celui de provoquer des fausses couches.[2] Mais il faudra attendre jusqu'en 1970, soit plus de 30 ans après la découverte du DES, pour que des chercheurs américains établissent un lien entre l'absorption de ce «médicament miracle» par des femmes enceintes et le développement chez leurs filles d'une forme extrêmement rare de cancer du vagin et/ou du col de l'utérus : l'adénocarcinome à cellules claires.[3] À la suite de cette découverte, les autorités canadiennes font savoir en 1971 que le DES est contre-indiqué lors de la grossesse, pour l'interdire définitivement en 1974.

On sait maintenant que le cancer est une conséquence relativement peu fréquente du DES : une femme sur 5 000. Détecté à temps, il peut être soigné. Les complications les plus fréquentes sont l'adénose, des malformations de l'utérus ou du col de l'utérus, et l'infertilité. Les fils du DES peuvent également en subir les effets : kystes et anomalies testiculaires, oligospermie (diminution du compte de spermatozoïdes dans le sperme) pouvant entraîner la stérilité. Quoiqu'il y ait probablement autant de fils que de filles du DES, les effets de ce médicament sur les hommes ont été jusqu'à maintenant moins évidents, et on les connaît peu.

entre 1941 et 1971

Les aléas de de l'industrie pharmaceutique

Comment un médicament, dont on savait déjà en 1953 qu'il était inefficace, a-t-il pu être prescrit légalement au Canada jusqu'en 1971 ? Comment a-t-il pu être mis en vente sans avoir été suffisamment testé ? Faut-il s'en surprendre quand on sait qu'environ la moitié des 12 000 médicaments vendus à l'heure actuelle au Canada n'ont jamais prouvé leur efficacité et leur innocuité puisqu'ils ont été mis en marché avant 1963, alors que la réglementation sur les médicaments fut revisée, imposant, entre autres, des tests destinés à vérifier les effets du produit sur le foetus.[4] Et il a fallu la tragédie de la thalidomide pour qu'on y songe. Entretemps, 8 000 enfants avaient eu le temps de naître malformés, handicapés pour la vie.

Il faut bien admettre qu'enceintes ou non, les femmes sont souvent utilisées comme cobayes. Qu'on se souvienne des stérilets Dalkon Shield, responsables de combien d'infections graves, de stérilités et même de décès ; des problèmes reliés aux anovulants, dont on ne fait que découvrir l'ampleur ; des tampons récemment reconnus responsables du «choc toxique», parfois mortel ; de la surconsommation des calmants prescrits aux femmes... Le DES ne serait qu'un épisode récent d'une histoire plus ancienne ?

u D.E.S.

L'histoire de Harriet Simand

Le DES a beau être banni au Canada, ses effets se font toujours sentir. Cinq femmes au Québec, six en Ontario, beaucoup plus aux États-Unis, ont découvert qu'elles étaient atteintes d'un cancer et nombreuses sont celles qui l'*ignorent toujours*. Mais où sont ces femmes, qui sont-elles et combien sont-elles ? Jusqu'au printemps 82, les efforts pour les retracer ont été à peu près nuls. Et puis, l'histoire de Harriet Simand fut rendue publique.

C'est au cours d'un examen gynécologique de routine qu'Harriet apprend qu'elle est atteinte d'un cancer du vagin. Comme les médecins montréalais ne se considèrent pas comme suffisamment expérimentés, ils l'envoient aux États-Unis subir l'ablation de l'utérus, des trompes de Fallope et même du vagin. Harriet a 20 ans et s'apprêtait, un an plus tôt, à entrer à l'Université.

De retour à Montréal, Harriet entreprend d'obtenir plus d'informations sur son cas. Mais alors qu'aux États-Unis des groupes font circuler l'information, aident les femmes inquiètes à passer les examens et à obtenir les soins requis, au Canada, c'est le silence total. «Personne ne semblait être au courant de quoi que ce soit. On croyait que j'étais la première à souffrir de ce type de cancer», se rappelle Harriet.

Décidée à faire bouger les autorités, Harriet fonde, en mai 82, avec l'aide de sa mère, DES-ACTION Canada. Installées dans le sous-sol de leur maison de Notre-Dame-de-Grâce, elles entreprennent une vaste campagne d'information, intitulée «Ask your mother/Demandez à votre mère». Bientôt le téléphone ne dérougira pas, des milliers de femmes voulant savoir où se procurer l'information, les examens et les soins nécessaires. Contrairement à ce qu'avaient pu dire certains médecins, Harriet découvre qu'elle n'est pas la seule dans cette situation.

L'établissement d'un réseau

DES-ACTION Canada tente, en vain, d'obtenir des fonds du ministère fédéral de la Santé et du Bien-être. Après la publication d'un article sur le DES à la une d'un quotidien montréalais, l'organisme obtient, dans la semaine qui suit, une subvention de 20 000$, qui lui permet d'imprimer et de distribuer des brochures bilingues destinées à attirer l'attention des victimes potentielles du DES.

Lentement mais sûrement, DES-ACTION s'élargit. Une deuxième subvention fédérale de 72 000$ permet, en effet, de mettre sur pied des groupes à Toronto, à Vancouver et, plus tard, à Halifax et à Winnipeg. Le quartier général se transporte dans des locaux plus spacieux. Harriet et sa mère reçoivent des offres de partout au Canada, surtout de la part de groupes de femmes et de collectifs de santé. Le Women's College Hospital à Toronto met une de ses salles à leur disposition. Les groupes, dont les membres sont toutes des bénévoles, organisent des conférences, font circuler un diaporama produit aux Etats-Unis, mettent sur pied des groupes de soutien, entreprennent la publication d'un bulletin. Une cinéaste de l'ONF tourne un film sur la question.

Mais pour Harriet et Shirley Simand, c'est encore insuffisant. Elles veulent que les organismes ou institutions concernées prennent leurs responsabilités. «On rappelle les Ford et les Chrysler défectueuses. Pourquoi alors ne s'efforce-t-on pas de retracer les femmes qui ont pris le DES ?», rétorque un jour Madame Simand.

Mais quoique des poursuites aient été intentées, parfois avec succès, contre certaines compagnies pharmaceutiques aux États-Unis, c'est une démarche extrêmement compliquée. Le DES ayant été commercialisé sous des dizaines de noms différents, retracer la compagnie qui est à l'origine du DES devient un vrai casse-tête.

Pas de raison de s'alarmer ?

Et qu'en disent les médecins ? «Plusieurs m'ont avertie de ne pas effrayer inutilement les gens, m'ont affirmé que ce n'était pas un problème répandu», de dire Harriet. Pour sa part, le docteur Augustin Roy, président de la Corporation professionnelles des médecins du Québec, estime qu'il faut être «malchanceuse» puisque le DES n'affecte le foetus que s'il a été absorbé à un moment précis de la grossesse. D'après lui, le problème n'a pas des proportions épidémiques et puis, «les médecins sont conscients des risques courus par les filles et fils du DES, ils ont l'oeil ouvert, ils connaissent les symptômes... Il n'y a pas raison de s'alarmer».

Mais Harriet Simand n'est pas d'accord. Elle cite un autre médecin, le docteur Michel Roy, président du comité d'oncologie de l'Association des obstétriciens et gynécologues du Québec : «On estime entre 25 000 et 90 000 le nombre d'enfants (hommes et femmes)

du DES». Donc, tant qu'on ne connaîtra pas l'étendue du problème, tant qu'on ignorera les effets à long terme du DES, tant sur les femmes qui l'ont pris que sur leurs enfants, DES-ACTION poursuivra sa campagne.

Le jeu de balle des ministères

L'organisme réclame d'ailleurs qu'un centre de dépistage soit mis sur pied par le gouvernement, comme c'est le cas aux États-Unis ; un lieu où les médecins pourraient se renseigner, obtenir l'entraînement nécessaire à la pratique des soins requis, assurer un suivi aux patient-e-s qui y seront traité-e-s. En fait, un pathologiste du Jewish General Hospital à Montréal, le docteur Alex Ferenczy, a tenté d'obtenir des fonds de la Société canadienne du cancer pour établir un tel centre. Mais sans succès. De plus, aucune recherche n'a été entreprise à ce sujet, à ce que l'on sache.

Le Dr Michel Roy a par ailleurs proposé au ministère fédéral de la Santé et du Bien-être de réaliser une étude épidémiologique, au coût de 40 000$. On lui a refusé sous le prétexte que les médecins font déjà suffisamment d'argent. Pourtant, l'étude devait être entreprise par une équipe d'infirmières épidémiologiques et de chercheur-e-s professionnel-le-s. «Le rôle des médecins là-dedans», de préciser Michel Roy, «serait d'examiner et de soigner les personnes ayant absorbé du DES, à l'aide du dossier établi par l'équipe d'enquête. Tout seul un médecin n'a *pas le temps de mener ce genre d'étude*».

À l'heure actuelle, Santé et Bien-être Canada n'a publié qu'un seul communiqué à l'intention de la population canadienne au sujet du DES. «La contribution de notre ministère se limite à la subvention accordée à DES-ACTION», d'ajouter M. Jean Martinet. Mettre sur pied des cliniques, un centre de dépistage, relève du niveau provincial.

Mais au ministère québécois des Affaires sociales, le DES ne semble pas préoccuper davantage. Il est impossible de trouver un seul document sur la question à l'informathèque du même ministère. Et à Québec, M. Guertin du Conseil consultatif en pharmacologie, avoue n'avoir aucune idée de ce qui pourrait être fait là-dessus. Selon lui, les femmes d'ici, contrairement aux Américaines, «ne réagissent pas à l'information qu'on leur donne». N'en déplaise à M. Guertin, les 4 500 appels reçus à DES-ACTION à Montréal depuis deux ans seulement ne peuvent être qualifiés d'inactivité ! D'ailleurs, il n'y a toujours que cet organisme sur lequel on puisse compter à l'heure actuelle.

Pour sa part, DES-ACTIONS compte sur l'appui de celles et ceux qui ne peuvent rester inactifs-ves devant l'imprudence et l'incompétence des compagnies pharmaceutiques et des gouvernements. On peut rejoindre le groupe à : DES-ACTION CANADA, B.P. 233, Snowdon, Montréal, H3X 3T4, (514) 482-3204.

JOANNE DESCHÊNES

1/ *Allie Lehmann, «DES : a living legacy – What can nurses do about it ?»,* **Canadian Nurse**, *décembre 1983.*

2, 3/ *Idem.*

4/ *Hollobon, Joan et Dorothy Lipovenko, «Many drugs haven't passed modern tests»,* **Globe and Mail**, *18 octobre 82, p. 5.*

Lectures complémentaires :

DES-ACTION VOICE, bulletin trimestriel en anglais de DES-ACTION. (Abonnement à l'adresse ci-haut)

Cynthia Laitman Orenberg, **DES-The Complete Story**, St-Martin's Press, New York.

Barbara et G. Seaman, **De la contraception à la ménopause – Dossier hormones**, Éditions de l'impatient, 1982. (Dist. : Prologue)

Joyce Bichler, **DES Daughter – The Joyce Bichler Story**, Avon press.

Maureen McEvoy, «Ask Your Mother», **Healthsharing**, aut. 1983, Toronto.

Des sofa-lits Extraordinaires

Les Futons

NU-AGE

SIMPLE, BEAU PRATIQUE ET ÉCONOMIQUE

«Ce matelas est supérieur à beaucoup de matelas sur le marché.»

Dr. J.P. Bergeron
CENTRE CHIROPRATIQUE CHERRIER

MONTRÉAL Place Bonaventure Le Passage 866-2120	**MONTRÉAL** 3606 Rue St-Denis 849-8879		
LONGUEUIL 1692 Chemin Chambly 674-8581	**N.D.G.** 6004 Ouest, Rue Sherbrooke 486-6624		
ST-JÉRÔME 562 Rue St-Georges 431-1313	**SOREL** 57c Augusta 743-2333	**D.D.O.** Mail West Island 683-5931	**LAVAL** 1090 Boul. des Laurentides 663-3708

NU-AGE

LES PIEDS DANS LES... TOXIQUES

Les représentants du ministère de l'Environnement du Québec (MEVQ) sont-ils en train de se demander où sont passés les déchets toxiques depuis 100 ans? Le ministre de l'Environnement a-t-il lui-même les pieds dans les toxiques? Une chose est certaine : depuis quelque temps c'est le branle-bas de combat au sein du Ministère. Mais tandis que les fonctionnaires cherchent les sites de déchets toxiques, des rivières, des lacs, des nappes d'eau souterraines, des terres agricoles continuent d'être contaminés parce que là-bas, au bout du chemin, les déversements de déchets toxiques se multiplient.

La situation est alarmante, oui! Et si le ministre craint de divulguer l'information sur la localisation des sites, c'est pour éviter d'apeurer la population (!)."[1]

En fait, on ne s'entend même pas sur ce qui est ou qui n'est pas un déchet industriel toxique : les grandes compagnies productrices de déchets toxiques font semblant de ne pas le savoir ; les propriétaires de sites d'enfouissement l'ignorent ; les transporteurs de déchets ne les considèrent pas comme dangereux. Tant et aussi longtemps que l'un ou l'autre de ces «gestionnaires» de déchets n'est pas placé devant l'irréparable, aucun d'eux n'est intéressé à collaborer. Le dossier est aussi complexe que l'est la chimie industrielle. La diversité des produits et la rapidité avec laquelle les nouvelles substances sont créées rendent le contrôle des effets et conséquences presque impossible. Toutefois, il n'existe aucune raison valable pour justifier le fait qu'on autorise encore le déversement de substances telles que les BPC's (biphényles polychlorés), les cyanures, l'arsenic, substances qui peuvent provoquer le cancer, des complications cardio-vasculaires, des désordres nerveux, etc.

D'un Love Canal à l'autre

On compte plusieurs exemples de contamination de l'environnement due à l'enfouissement de déchets toxiques. Dans le cas de Love Canal, dans l'État de New York, le président des États-Unis a déclaré tout un quartier résidentiel zone sinistrée après qu'on eut constaté la remontée à la surface de produits hautement toxiques. Enfouis il y a près de trente ans par la Hooker's Chemicals, les produits (pas moins de 80, dont onze étaient cancérigènes) sont remontés à la surface, suite à des pluies exceptionnelles. L'Environment Protection Agency (EPA) évalue à quelque 50 000 le nombre de sites d'enfouissement de déchets toxiques aux États-Unis.[2]

Comme Daniel Green, co-président de la Société pour vaincre la pollution, le mentionnait déjà en 1980, le «patrimoine chimique» du 20e siècle se rend maintenant jusqu'au Québec. Le cas de Ville Mercier, près de Châteauguay, est notoire. On a écoulé dans une lagune plus de 46 000 tonnes de boues toxiques composées, entre autres, de résidus de pesticides et de BPC's. Mais on a découvert que cette lagune ressemble plus à une passoire qu'à un réservoir étanche. Le sol et les eaux souterraines de la région ont été contaminés. Un autre cas typique est celui du dépotoir de Sainte-Julie de Verchères, où le MEVQ a autorisé le propriétaire du site à accepter des boues toxiques avant même que des travaux pour les contenir aient été effectués.

Encore aujourd'hui, des sites en opération reçoivent des quantités importantes de déchets toxiques. Le site de J.C. Verreault inc. à Saint-Robert de Sorel a reçu jusqu'à présent près de 200 000 tonnes de déchets dont 65% étaient constitués de boues acides. Or, il n'y a présentement aucune raison suffisante d'autoriser le déversement de déchets comme les boues acides puisqu'on a construit l'usine Stablex à Sainte-Thérèse de Blainville pour traiter ce type de déchets.

De l'espoir, s.v.p.

Ironiquement, c'est comme si les propriétaires de grandes industries mesuraient le progrès industriel en fonction de la quantité de déchets toxiques produits. Et que dire du MEVQ qui, paradoxalement, permet d'une part le déversement de pesticides ou de boues acides dans les sites et, d'autre part, mobilise depuis quelques mois une partie de son énergie (et de son argent...) pour localiser des sites de déchets toxiques. Comment peut-on croire à la bonne foi du gouvernement en ce qui concerne la gestion de l'environnement, si la main gauche ne sait pas ce que fait la main droite ? Malgré la mise sur pied d'un groupe d'étude et de restauration des lieux d'élimination de déchets dangereux, la gestion des toxiques c'est aussi l'adoption d'un projet de réglementation sur la gestion des déchets industriels promis depuis plus de trois ans.

Heureusement, la Société pour vaincre la pollution (S.V.P.) travaille depuis plus de quatre ans à sensibiliser la population québécoise au problème des déchets toxiques. Cet organisme publiait, au mois de juin 1983, la *première* liste de sites de déchets toxiques, accompagnée d'une carte de localisation. La S.V.P. est convaincue que la population québécoise doit savoir où sont ces fameux déchets. Elle invite donc toutes les lectrices de LVR, témoins de déversements ou connaissant l'existence d'un site de déchets toxiques, à communiquer avec les responsables du Comité des toxiques de la S.V.P.

Si le MEVQ tarde à intervenir, soyez certaines que les déchets toxiques laissés comme héritage par les industries trouveront très rapidement leur place dans le cycle écologique. Et nous faisons partie de ce cycle.

CLAUDINE LÉONARD
Comité des toxiques de l'environnement de la S.V.P.
(514) 844-5477

1/ *Le Soleil, 20 avril 1983.*
2/ *Time, 22 septembre 1980.*

$10 par année

Voilà ce qu'il en coûte pour devenir membre de **CIBL-FM, 104,5**, recevoir à sa porte les 3 grilles-horaires annuelles, avoir la possibilité de présenter des projets d'émission et participer aux différentes instances de la radio.

Bien sûr, vous pouvez nous écouter sans elle. Bien sûr, vous pouvez dire à vos amis-es de nous écouter même s'ils-elles ne sont pas membres.

Parce qu'en fait, posséder sa carte de membre de **CIBL-FM**, ce n'est finalement que de faire en sorte que la lueur de différence qui brille au **104,5 FM** de votre récepteur-radio, brille encore pour des années.

Devenez membre de **CIBL-FM** parce que **CIBL**, c'est d'la radio comme y s'en fait pas!

Radiothon 4ième anniversaire
11-12-13 mai

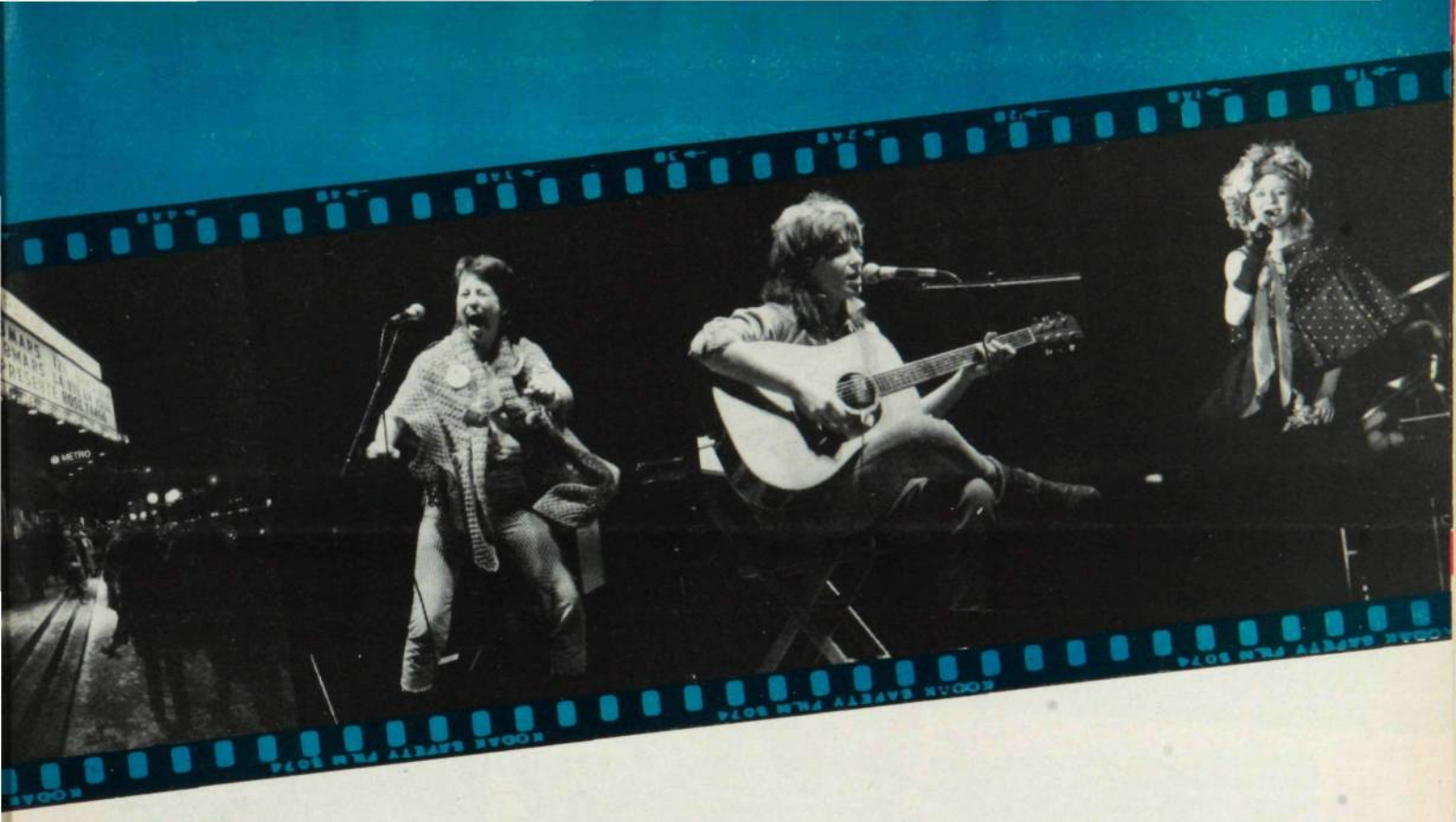
cibl.fm 104,5

- Je désire devenir membre de la Radio Communautaire de l'Est et je suis en accord avec sa déclaration de principe.
- J'inclus $10.00 ☐ (cochez)
- Veuillez me faire parvenir un reçu pour fins d'impôt ☐ (cochez)

MON NOM: _____

ADRESSE: _____ CODE: _____ TÉL.: _____

N.B.: S.V.P. Payer par chèque à l'ordre de la Radio Communautaire de l'Est. CIBL-FM 104,5 1691 Pie IX, Montréal 526-2581



8mars

ROSE TANGO

« Ouais, y paraît que vous aviez un gros party de femmes, à soir ! », lança le chauffeur de taxi à Michèle Fortin, quand elle monta dans sa voiture, vers 4 heures du matin, ce 9 mars. Elle sortait du Paladium après avoir assuré la régie de plateau de ROSE TANGO et la phrase la fit sourire. Un gros «party de femmes», en effet : 3 500 femmes venaient de payer, d'attendre et généralement d'apprécier le show monté et produit par LA VIE EN ROSE.

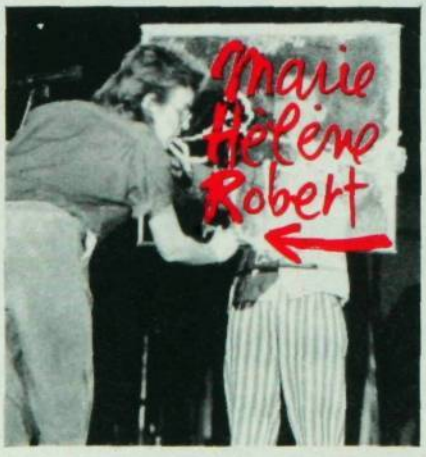
Dans cette foule hétérogène, il y a bien quelques punkettes aux cheveux colorés, mais il y a surtout des femmes de tous les âges, des travailleuses syndiquées, des étudiantes, des mères de famille, des lesbiennes, des vieilles dames très chic en manteaux de fourrure. Plus qu'assister simplement à un show, elles sont venues participer à quelque chose de spécial et fêter entre elles le 8 mars. «Et non pas pour revendiquer», dit l'une d'elles sans mauvaise conscience, «après tout, nous revendiquons les 364 autres journées et nuits de l'année!»

Que ce soit exclusivement féminin leur est un intérêt supplémentaire. «Le 8 mars, j'aime me faire plaisir», nous écrit une lectrice quelques jours plus tard, «je m'offre un bain de femmes (...) L'excitation s'emparait de moi, juste à la pensée de ROSE TANGO. Plus de 3 500 femmes, l'expérience de l'an passé (La FIÈVRE DU MARDI SOIR, 8 MARS 1983) ne pouvait que faire un succès de la soirée!»

Que les 3 500 billets disponibles se soient tous vendus (à 8,50$) est effectivement une bonne chose. La production ayant coûté près de 30 000$, LA VIE EN ROSE ainsi «rentre dans ses frais». Soulagées, nous pouvons, comme l'an dernier, payer les quelque 50 artistes, musiciennes et danseuses participantes, les 30 filles (et quelques gars) de l'équipe technique (son, éclairage, décors, régie, mise en scène, etc.), les 46 serveuses et barmaids et même les 40 responsables de la sécurité. Elles sont près de 200 femmes, ce soir-là, à faire un travail impeccable, et nous les en remercions ici.

Pourtant, le show lui-même n'est pas parfait. Nous voulions transposer les revendications et l'histoire des femmes en chansons, musique, théâtre, danse, à travers des héroïnes réelles ou fictives, réunies dans «une épopée musicale féministe, de Jeanne d'Arc à Ginette Tremblay». Il suffit de regarder les photos des pages suivantes pour voir que le mélange y est, certes. Mais l'effet, pas forcément. Et nous aussi, nous sommes un peu déçues, comme la lectrice déjà citée :

«En bien, j'avoue que je suis passée par toute la gamme des émotions. Le choc de voir tant de femmes réunies à la fois, voilà qui fait du bien. Mais découvrir ensuite que toutes ne pourront pas s'asseoir confortablement... Ensuite, les hauts et les bas constants du spectacle lui-même qui tantôt envoûte la



salle, tantôt provoque les huées. À une ou deux reprises, les bonnes vieilles claques de la Ligue d'impro m'auraient bien servie, je l'avoue! (...) Il y avait de tout dans ce spectacle, une espèce de melting pot de professionnelles délicieuses, de présences chaleureuses et aussi d'amateures désespérantes qui nous ramenaient au niveau du spectacle d'école. Il faudrait se brancher une fois pour toutes sur ce qu'on fait comme spectacle.»

À la fin du show, notre collaboratrice Marie-Claude Tépanier se promène micro en main et relève, au hasard, les commentaires de 23 spectatrices. Plutôt positifs, en fait :

«J'ai aimé le spectacle mais c'était trop long (3 h 30). J'ai 74 ans et je célèbre la fête des femmes depuis qu'on a formé la clinique des citoyennes de Saint-Jacques. Avant on faisait des soirées là, maintenant je viens à la fête de LA VIE EN ROSE (ma fille m'a abonnée, j'aime bien ça...). C'était un beau spectacle, j'ai bien aimé Pauline Julien et les musiciennes. Les chanteuses aussi, mais on perdait souvent les paroles. Peut-être que j'entends dur mais mes filles n'entendaient pas mieux. Et il y avait trop de monde, mais je reviendrai sûrement l'année prochaine.»

En fait, 19 des 23 femmes commencent par dire qu'elles ont aimé le spectacle «beaucoup», le trouvant «dans l'ensemble» «super-intéressant, très bon, ben l'fun, très bien, bien structuré, incroyable, varié, talentueux, super extraordinaire, superbe». Et elles détaillent : elles ont préféré les musiciennes de l'orchestre, Pauline Julien («une bonne surprise»), l'ambiance extraordinaire «qui montre que les femmes veulent s'organiser et qu'elles ont le goût de fêter, de changer, de rire d'elles parce que c'était rigolo...», l'humour, le choix des chansons, le roulement du spectacle, Geneviève Paris, la musique chouette, les femmes de la salle, Louise Michel/Marie Cardinal, «très touchante», l'ambiance électrifiante et son effet magique, les Folles Alliées «futuristes et incroyables, qui se moquaient des positions stéréotypées», l'énergie de l'ensemble...

Mais leur enthousiasme n'est pas aveugle. Elles n'ont pas aimé la salle trop petite, la longueur du show, le filon historique «qui se perdait peu à peu», les «choses trop flyées pour une salle de 3 000 places», la difficulté de bouge

faute d'espace, la longueur du changement de set-up avant la finale, le «placotage qui venait couper le mood musical des chansons», les intermèdes de théâtre ou d'impro qui cassaient la montée du show, l'inégalité – ça montait, ça descendait, il n'y avait pas de crescendo, j'avais le goût de m'amuser avec des choses plus peppées dans une atmosphère de fête et il y avait des choses trop sérieuses pour une grande salle» –, l'absence de présentation des numéros – «il fallait chercher dans le noir sur le programme». La plus déçue voulait que «le show réveille quelque chose au niveau de la conscience collective des femmes, mais c'était un show éparpillé, en courtepointe». Finalement, 20 de ces 23 femmes s'entendent pour dire «je reviendrai sûrement l'année prochaine... au Forum».

Toutes ces femmes qui partaient ravies en disant «L'année prochaine au Forum !» savent-elles ce que ça représente ? C'est un défi («15 000 femmes au Forum, ça s'est déjà vu ! Après les Yvette les Ginette !», pour reprendre les mots des Folles Alliées, alias les Ginette Tremblay), mais c'est surtout beaucoup de travail et de responsabilité.

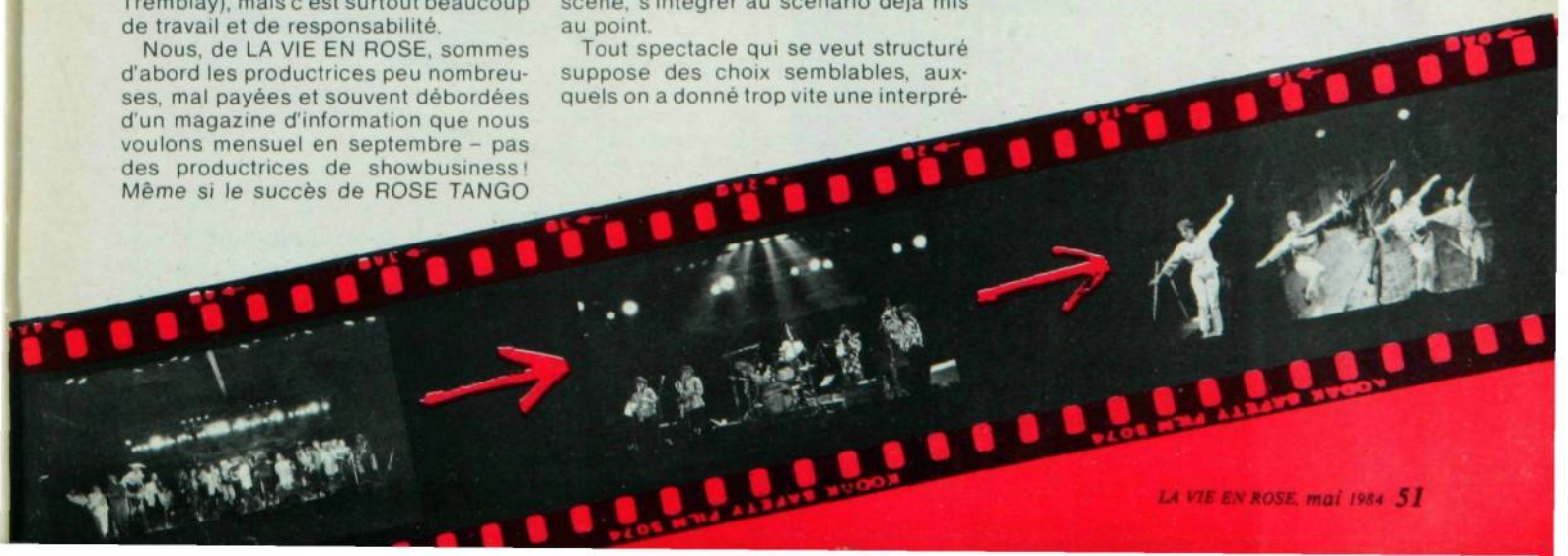
Nous, de LA VIE EN ROSE, sommes d'abord les productrices peu nombreuses, mal payées et souvent débordées d'un magazine d'information que nous voulons mensuel en septembre – pas des productrices de showbusiness ! Même si le succès de ROSE TANGO (l'organisation, la participation des femmes, la qualité générale du show) répète le succès de LA FIÈVRE DU MARDI SOIR 8 MARS 1983, est-ce assez pour compenser tous les problèmes et risques financiers subis et tout le travail quasi bénévole fourni par une poignée de femmes convaincues ?

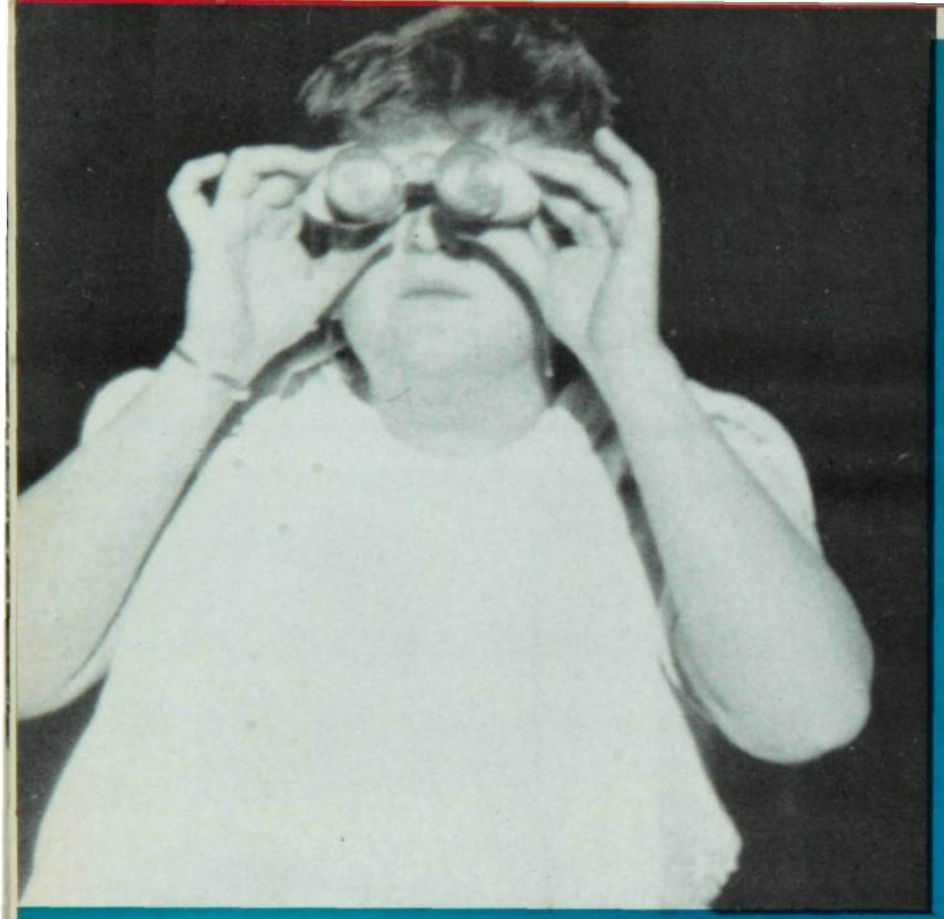
D'autant plus que ce succès même nous attire les critiques sinon les foudres d'autres femmes. Certaines militantes syndicales et féministes n'aiment pas que le 8 mars soit «récupéré par la fête» alors que les femmes ont encore tant à obtenir ; certaines lesbiennes ne s'y sentent pas représentées ; d'autres femmes, enfin, acceptent mal de ne pas avoir été choisies pour participer à ROSE TANGO, en tant qu'artistes féministes de longue date. Nous avons refusé leurs numéros, effectivement, comme nous avions le droit de le faire, parce qu'ils ne correspondaient pas aux exigences professionnelles et techniques du show (celles que nous visions au début, du moins) et/ou parce que leurs propos pouvaient difficilement, de l'avis des conceptrices et metteurs en scène, s'intégrer au scénario déjà mis au point.

Tout spectacle qui se veut structuré suppose des choix semblables, auxquels on a donné trop vite une interprétation politique : on nous a accusées d'exclusion, de censure idéologique, voire de «monopoliser» le 8 mars (en référence insultante aux féministes françaises qui ont «déposé» le sigle MLF), utilisant même pour ce faire la colonne de Pierre Foglia et les 200 000 lecteurs et lectrices de La Presse, ou des stratégies de boycottage et de dénonciation... que, d'un point de vue féministe, entre autres, nous trouvons exagérées et mesquines. Avouer et publier nos différences d'opinion, oui. Susciter de toute part divisions et ruptures, non.

Malgré ces malentendus et conflits peut-être inévitables dans tout projet collectif d'envergure, nous sommes fières d'avoir réuni 1 600 femmes l'an dernier et 3 500 ce 8 mars. Maintenant, qu'est-ce que nous faisons de ce «succès» ?

Si nous voulons poursuivre et rejoindre plus de femmes encore, il faudra renoncer définitivement aux sous-sols d'église familiers, qui nous appartenaient, en somme... et chercher des salles commerciales encore plus gran-





des, encore plus inconfortables, au détriment de l'intimité de la soirée et de la qualité même (sonore entre autres) du spectacle, au risque de perdre le contrôle des lieux et de l'organisation aux mains de promoteurs plus ou moins sexistes... «Ah !, soupirait une fille, si le 8 mars était l'été, on pourrait faire la fête dehors, sur la montagne, en plein air et en pique-nique !»

Par contre, nous savons que le succès si visible de ROSE TANGO, une soirée «pour femmes exclusivement», est en soi un événement politique, une autre preuve que de plus en plus de Québécoises se reconnaissent féministes, solidaires d'abord des autres femmes, pour le plaisir autant que pour la lutte. Elles veulent que cette démonstration de force et de plaisir continue. Le Forum est une image, un rêve, le symbole même de toute l'incroyable énergie ramassée, et palpable le 8 mars, de milliers de femmes prêtes à laisser éclater leur force.

Et en ce sens, l'événement doit se poursuivre. Mais nous ne croyons pas que LA VIE EN ROSE doive forcément continuer de l'organiser. Pourquoi un comité émanant des groupes autonomes, des syndicats et des artistes féministes ne prendrait-il pas le relais en 1985 ? Nous lui fournirions bien sûr toute la collaboration technique et «l'expertise» accumulée en deux ans. Pensons-y bien, d'ici la fin de l'été 84.

F. G.
pour La Vie en rose

Votre nom dans cet espace aurait pu vous faire connaître auprès de 35,000 femmes... Ne ratez pas votre chance la prochaine fois.

Résistances
c'est plus que le Saguenay Lac Saint-Jean en revue

Pour mieux suivre le développement culturel et social au Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Résistances,
une revue de création et d'information.
Résistances,

Abonnement annuel: 20$

Spécial campagne d'abonnement: le calendrier-agenda 1984 gratuit pour chaque abonné-e.

Les Productions Résistances
C.P. 535, succ. "A"
Jonquière, Qc,
G7X 7W4 Tél.: (418) 547-6555

10e FESTIVAL DE VIDÉO FEMMES

LES CHOSES EN GRAND

Deux choses frappent, ce mercredi soir 22 février, dans le hall de la Bibliothèque de Québec : d'abord la foule joyeuse venue assister à l'ouverture de la Vidéo Fameuse Fête de Vidéo Femmes, avec la première de* C'est pas parce que c'est un château qu'on est des princesses*; ensuite, le* Labyrinthe, *une installation spectaculaire, une enfilade visuelle et sonore d'éléments tirés de six documents de Vidéo Femmes. Oui, pour leur dixième anniversaire, les Filles des vues ont fait les choses en grand.

Du 22 au 26 février, elles offraient une programmation aussi diversifiée – et forcément inégale – que d'habitude mais en plus un panel de réalisatrices, une exposition d'art visuel, des performances de Geneviève Letarte et Dena Davida, une soirée-cabaret organisée et animée par les Folles Alliées.

Comme nous avons déjà parlé dans La Vie en rose de films comme *Les mots/maux du silence* ou *Laure Gaudreault*, Joyce Rock et moi avons très arbitrairement choisi de commenter ici quelques-uns des autres documents présentés. Il faut y voir des exemples d'une production cinématographique féministe de plus en plus polyvalente et professionnelle.

C'est pas parce que c'est un château qu'on est des princesses

(Vidéo 3/4 po. couleur, 57 min., documentaire) Réalisation de Lise Bonenfant et Louise Giguère.

Voici une nouvelle et excellente production de Vidéo Femmes. Préparée et tournée avec la coopération et la complicité évidente des détenues de la Maison Gomin, la prison des femmes de Québec, ce document nous rappelle le prix chèrement payé par les femmes – les jeunes comme les vieilles – qui transgressent les codes de la société québécoise. Inutile de dire que ces codes sont plus souvent «moraux» ou «sociaux» que criminels.

Ce serait un vidéo particulièrement important à diffuser par l'une de «nos» télévisions, étant donné le peu d'images présentées à la télé de femmes qui transgressent les codes... Ces 60 minutes corrigeraient un peu cette caractéristique trompeuse et comme toujours misogyne. À voir absolument.

Quand toi tu veux pas

(Vidéo 3/4 po. couleur, 38 min., fiction) Réalisation de Jean Romain Clark.

Produit par le gouvernement du Québec (Groupe d'intervention, de recherche et d'information jeunesse), ce vidéo raconte l'histoire d'un autre vidéo : celui que veulent réaliser deux femmes et un homme sur l'attitude des jeunes face au harcèlement sexuel. Au cours du travail en équipe (on apprécie une division du travail non traditionnelle), une des réalisatrices partage avec l'autre son expérience du viol, imposé par un garçon qu'elle connaissait déjà. Le fait d'aborder non seulement le sujet du harcèlement sexuel mais aussi celui du viol, particulièrement sous cet angle, mérite des félicitations. En fait, il n'y a que deux aspects de ce vidéo qui déçoivent : l'histoire perd de son impact du fait d'être beaucoup trop longtemps racontée et, surtout, s'y ajoute l'insinuation que les femmes devraient faire l'éducation des hommes en matière de harcèlement sexuel et de comportements sexistes en général. Cette «suggestion» n'est pas neuve et, personnellement, je m'y objecte fortement.

En plus du travail à la maison et à l'extérieur, de la grossesse, de l'accouchement et des soins aux enfants, du bénévolat et du militantisme, en plus de survivre tout simplement, physiquement et émotivement, au harcèlement sexuel, à l'agression et au viol... les femmes devraient faire comprendre aux hommes ce qu'eux-mêmes ne veulent pas tellement voir ? Mais qui pourrait mieux comprendre les hommes que d'autres hommes ? Qui a tout intérêt à analyser, critiquer et/ou appuyer les hommes sinon eux-mêmes ? S'ils ne croient pas qu'ils en vaillent la peine, pourquoi le croirions-nous, surtout celles qui ont déjà été victimes de leurs comportements émotivement mesquins et/ou physiquement violents ? Et nous devrions leur tenir la main ? Mais quelle présomption !

Une sagesse ordinaire

(Film 16mm couleur, 28 min., documentaire, ONF) Réalisation de Claudette Lajoie-Chiasson.

Une sagesse ordinaire fait preuve aussi de dédoublement car il y a, en fait, deux histoires dans ce film. D'abord celle de garde Pinet, sage-femme du Nord-Est du Nouveau-Brunswick depuis 40 ans, à qui la réalisatrice veut rendre hommage mais qui, à mon avis, est desservie par une caméra sans nuances, substituant trop souvent le «zoom» là où il aurait fallu sensibilité et intuition. On sent cette caméra inconfortable devant la simple élégance de la sage-femme ainsi que devant l'acte de naissance comme tel. La deuxième histoire semble plus ou moins consciemment occultée par la cinéaste : une femme accouche et elle a peur. Par le choix des images et le montage, cette histoire (à quel moment la «vraie vie» devient-elle une histoire ?) n'arrive pas à prendre la place qui lui revient, comme si

elle était toujours en compétition avec l'autre, qui est, d'ailleurs, beaucoup plus «positive». La réalisatrice éclipse systématiquement cette image d'une femme épuisée, au visage ravagé, par la douce et rassurante présence de garde Pinet (quoique nous entendions toujours la voix apeurée de la première). Ainsi nous sommes amené-e-s à croire davantage en l'infirmière et à écarter ce que l'autre femme est en train de vivre. Et nous savons beaucoup trop tard dans le film que cette femme n'en est pas à son premier mais à son 12e accouchement !

Puisque l'analyse de la maternité est cruciale à l'idéologie féministe, il s'ensuit qu'un film féministe devrait pouvoir respecter les différentes façons dont elle est vécue par les femmes. Car si nous n'arrivons pas à bâtir une complicité avec nos personnages (fictifs ou réels), nous ne faisons que réitérer les mêmes regard et style cinématographiques qu'en tant que femmes-cinéastes engagées nous voulons désavouer.

La mer à l'envers

(Film 16mm couleur, 52 min., documentaire, France) Réalisation de Yolande Josèphe.

Tout-e cinéaste a une dette envers la tradition du documentaire français. On pense à des cinéastes comme Jean Rouch, Ruspoli, Marceline Loridan, Joris Ivens, Chris Marker, où l'on trouve, parallèlement à une approche expérimentale tempérée, une utilisation subtile du «cinéma direct». Malheureusement, *La mer à l'envers* de Yolande Josèphe ne suit pas cet exemple et un sujet qui aurait pu être fascinant, les femmes des marins normands, devient finalement ennuyeux. En effet, tout se passe comme si la cinéaste ignorait le genre pour tomber, plutôt, dans le panneau du «cinéma vérité», qui n'est toujours qu'une «interprétation» de la réalité et, par le fait même, beaucoup plus manipulateur que le cinéma direct.

Lotte Eisner

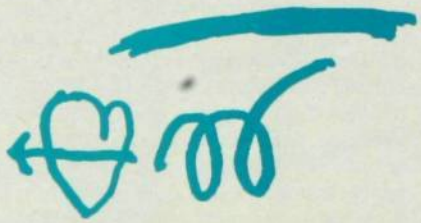
(Vidéo 3/4 po. couleur, 30 min., documentaire, France) Réalisation de Carole Roussopoulos et Michel Celemenski.

Lotte Eisner est une production du Centre audio-visuel Simone-de-Beauvoir à Paris, dont le but est de répertorier un maximum de films, vidéos, photos faits par des femmes internationalement. Or Lotte Eisner (1895-1983) était une critique de cinéma allemande qui se réfugia en France lors de la montée du nazisme. Co-fondatrice et conservateure en chef, de 1945 à 1975, de la Cinémathèque française, elle est reconnue comme une des grandes historiennes du film. Mais quoique très sympathique à son égard, ce film paraît drôlement incomplet. Il faut supposer que les cinéastes ont été obligés de choisir leur matériel en fonction de la longueur du film (30 minutes), ce qui explique qu'il/elle nous mettent en appétit sans nous satisfaire.

Sonatine

(Film 35mm couleur, 90 min., fiction) Réalisation de Micheline Lanctôt.

Comme déroulement, c'est une belle surprise. Dans le monde hostile et, pire, indifférent des adultes, deux adolescentes décident de prendre leur destinée en main. Voilà le sujet du dernier film de Micheline Lanctôt, *Sonatine*, un film admirable (qui nous change agréablement de *L'homme à tout faire*). Le propos est actuel, le traitement original, la trame sonore impressionnante. Mais il y a quelques anicroches. D'abord l'adoption d'un style de caméra qui coupe systématiquement le haut des têtes, ce qui est, à mon avis, encore plus insupportable en 35mm. Ensuite, et surtout, la représentation très peu sympathique, voire anti-syndicale, des travailleurs de la CTCUM. Après le visionnement, la cinéaste s'est bien défendue d'une telle interprétation «morale». Mais comment le public québécois, largement montréalais, pourra-t-il ne pas se souvenir en voyant le film des 10 grèves de transport qu'il a vues en neuf ans ?... Et porter sur «les syndicats» un jugement encore moins favorable ? Après tout, un film n'est jamais sans références au monde dans lequel nous vivons – et sans influence sur lui.



Pense à ton désir

(Vidéo 3/4 po. couleur, 30 min., fiction) Réalisation de Diane Poitras.

La réalisatrice voulait montrer, pour une fois, de belles femmes de 50 ans, ridées, non stéréotypées, et qui «n'attendent pas d'être veuves pour vivre»... Elle a donc filmé ses deux héroïnes (Luce Guilbeault et Renée Girard) avec tendresse, sympathie ; les images, les transitions et la musique sont soignées, le trucage des photos d'époque original et efficace. La seule chose qui empêche de croire par moments à la vérité de ces deux femmes discutant de la ménopause, de leur «retraite», de leur sexualité, de leur avenir, c'est la faiblesse des dialogues trop explicites et un peu didactiques.

Les spectatrices plus âgées ont pourtant aimé ce portrait juste, rarement montré, d'une amitié de femmes vieillissantes, en souhaitant qu'il soit vu par le plus de femmes possible, pour les faire discuter et réfléchir.

Guerrières

(Film 16mm couleur, 85 min., USA, 1983) Réalisation de Lizzie Borden.

Réalisé en quatre ans sans beaucoup de moyens, ce film peut choquer par sa forme brute, son montage saccadé, sa trame sonore agressive. Mais surtout, son propos dérange : 10 ans après avoir réussi la plus grande révolution socialiste au monde (always the best !), les États-Unis n'ont toujours pas fait aux femmes, aux Noir-e-s, aux pauvres, etc. une meilleure condition. La crise frappe, les femmes sont les premières licenciées.

L'Armée des femmes se crée, surveillée par le FBI, composée surtout de Noires et de lesbiennes, conseillée par l'extraordinaire avocate noire Florence Kennedy/Zella Wylie. De l'auto-défense (soufflets et commandos anti-violeurs), elle passera à la guérilla urbaine puis au terrorisme. Ce qui ne va pas sans débats internes : verser le sang ou non ?

L'Armée kidnappe les ondes télé (les médias lui servent de pivot d'action) pour y lire un manifeste qui est un appel à la guerre. Manipulation par le FBI, montée de la répression, propagation des idées de l'Armée, assassinat de la meneuse bientôt martyre (ce qui me paraissait très «conventionnel» comme développement dramatique), guerre ouverte entre l'Armée des femmes et l'État.

Le discours du pouvoir «socialiste», dans ce film futuriste et excessif, est troublant d'actualité : «Il n'est pas question de se plier aux demandes (de travail, de sécurité, etc.) de ces femmes, les besoins collectifs sont prioritaires, leur libération viendra du redressement économique et de la réussite du projet socialiste, et bla-bla-bla...»

Et les questions posées sont intéressantes : jusqu'où irons-nous, en effet, pour défendre la cause des femmes, si «le système» s'obstine à ne rien comprendre ? La violence ici semble à la fois inévitable et sans issue, le film se termine en pleine ambiguïté.

Anou Banou ou les filles de l'utopie

(Film 16mm couleur, 80 min., documentaire, Israël/RFA 1983) Réalisation de Edna Politi. (Aviez-vous vu ***Une Israélienne témoigne pour la Palestine*** *?)*

Six vieilles femmes racontent les débuts d'un rêve : la construction dans les années 20, en Palestine, de ce qui deviendrait

l'État d'Israël. Elles évoquent avec humour ce dont les photos d'époque témoignent bien : l'euphorie, la folie, l'idéalisme des pionniers-ères, pour la plupart des enfants rescapés des pogroms polonais ou russes, ou venus d'Amérique construire un pays neuf, socialiste, égalitaire.

60 ans plus tard, l'utopie s'est corrompue et ces femmes de tête, ex-députées à la Knesset, éducatrices, maçonnes, fondatrices de kibboutz, désavouent à voix basse les politiques expansionnistes des Sharon et Begin, pendant que leurs arrières-petites-filles adolescentes se plaignent du machisme des garçons et de l'inégalité (de formation, d'emploi) d'une société dont la Charte prévoit depuis si longtemps l'égalité des droits entre hommes et femmes.

Avec une telle histoire, la fiction est superflue. Les intervenantes de ce documentaire classique m'ont touchée davantage qu'Ingrid Bergman plus tôt, incarnant Golda Meir à la télévision. Ah ! le charme discret de la réalité.

À propos du plaisir d'inventer

Forum.

Ce soir-là, les cinéastes invitées, Louise Carré, Helen Doyle, Diane Poitras, Iolande Cadrin-Rossignol et Louise Carrière (auteure de *Femmes et cinéma québécois*) ont-elles vraiment parlé du plaisir d'inventer ?

Louise Carré a comparé le plaisir de faire du cinéma à celui de faire l'amour, de vivre, quoi... ; Helen Doyle a retenu les aspects du jeu et de la subversion ; Diane Poitras a décomposé les phases d'une production, avec toutes les transformations du plaisir rattachées à l'une ou l'autre ; Iolande Rossignol a nommé comme plaisir essentiel celui de combattre pour résoudre l'équation à trois inconnues qu'est devenu un film : fond, forme, argent ; Louise Carrière, enfin, a rappelé la nécessité du plaisir donc celle d'inverser la balance responsabilité/plaisir, quand la première noie l'autre.

Rapidement, les questions de la salle ont porté plutôt sur les difficultés spécifiques aux femmes en cinéma. En production cinématographique, rappela Iolande Rossignol, les femmes ont toujours joué des rôles dérivés de leurs fonctions traditionnelles : productrices, donc responsables de l'entretien affectif et financier, monteuses parce que minutieuses, capables de «faire de la dentelle», scriptes parce qu'ordonnées et précises.

A ces rôles peu valorisés, elles excellaient. Mais, pour devenir réalisatrices, elles ont encore à surmonter plusieurs obstacles, souvent intérieurs : «la peur de la technique, poursuit Iolande Rossignol, de ne pas savoir diriger tout l'orchestre, de commander à des équipes d'hommes...» Cette dernière peur n'est-elle pas justifiée, plusieurs femmes ayant eu de mauvaises expériences en tournant avec des équipes d'hommes peu sensibles à leur approche, à leur propos, à leurs personnages ?

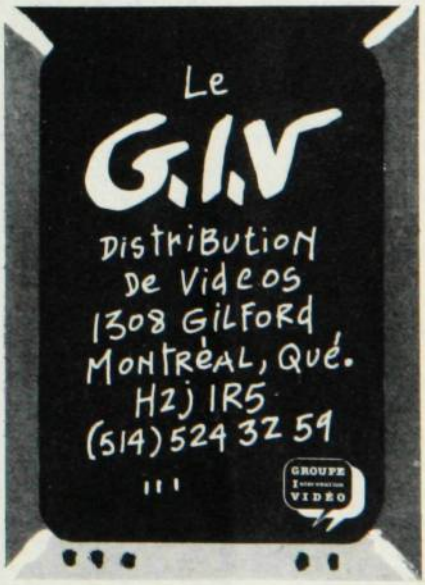
Leur pourcentage étant si faible, leurs conditions de travail plus ardues, un regroupement en cinéma – comme Vidéo Femmes en vidéo – n'aiderait-il pas les femmes cinéastes ? Louise Carré qui, elle, aime travailler avec des gars, s'objecte violemment à l'idée : «Je me sentirais lésée du fait d'être obligée de ne travailler qu'avec des femmes, je veux que mon travail fasse partie de la vie...»

Mais qui parle d'obligation ? Un tel regroupement est toujours volontaire par définition. Interpellée là-dessus, l'équipe de Vidéo Femmes a une réponse ambigüe : «Nous travaillons ponctuellement avec des gars, nous sommes une équipe de femmes parce que les thèmes que nous avons abordés concernaient les femmes, et parce que nous voulions donner à des filles la chance d'apprendre le médium...»

N'y a-t-il donc jamais eu, à Vidéo Femmes, de choix réfléchi, politique, de travailler avec d'autres femmes féministes ? Est-ce uniquement une question de circonstances ? D'autre part, est-ce une question de sexe simplement ou plutôt d'une politique féministe reliée à ce mouvement des femmes auquel les invitées ont si peu fait référence pendant le débat ? Et, sur cette base de convictions féministes, les femmes cinéastes ne cherchent-elles pas une autre façon de faire du cinéma, n'ont-elles pas le désir de ré-inventer la forme de ce médium si masculin, son langage, ses images ?

De cette recherche liée pourtant au «plaisir d'inventer», comme du féminisme, les panélistes ont peu parlé. C'était peut-être trop implicite pour certaines... et hors de question pour d'autres ?

FRANÇOISE GUÉNETTE
JOYCE ROCK



Le féminisme rose de Rrose Sélavy

Yolande Villemaire m'avait donné rendez-vous chez elle. Avec Marie-Madeleine Raoult, elle me parlerait du groupe Rrose Sélavy. Elle m'a reçue dans une grande pièce éclairée, toute jaune et rose. Nous avons pris place autour de sa table de travail, face à une peinture rose représentant Bécassine. La conversation s'engagea, une conversation rose ponctuée de rires, tandis que nous buvions du rosé dans des coupes roses. Et je me suis laissée glisser dans ce féminisme rose.

Yolande : Rrose Sélavy, c'est une spirale d'écrivantes que j'anime depuis le printemps 1982. C'est-à-dire que c'est un atelier d'écriture groupant 14 femmes qui n'avaient jamais publié auparavant. Et c'est aussi maintenant une collection aux Éditions de la pleine lune, dans laquelle seront publiés les textes des femmes de l'atelier.

Louise : La performance que vous avez donnée le 28 octobre 1983 au Musée des Beaux-Arts montre-t-elle le désir de déborder l'écrit pour toucher au théâtre ?

Yolande : Non, pas vraiment. Cette performance s'est inscrite dans le cadre de l'événement *Poésie ville ouverte,* organisé l'automne dernier par Claude Haeffely. Pour moi, l'écriture est toujours reliée à une représentation dans l'espace : elle est son et mouvement. Et comme c'est une dimension qui intéresse aussi les femmes du groupe, ça a été une expérience stimulante.

Marie-Madeleine : C'était le premier geste que nous posions ensemble. Nous étions 12 sur scène et nous avons eu l'impression d'aller jusqu'au bout dans notre complicité. Et nous pensons toutes que cette performance va nous permettre d'atteindre une autre dimension dans notre travail collectif.

Yolande : C'est quand on a décidé de faire une performance que notre travail de groupe s'est orienté. On a toutes écrit de la prose à partir d'un espace de fiction que j'avais déterminé et qui était le suivant : une fête chez Sarah de Mouliak le 28 octobre 1941.

Marie-Madeleine : Les textes de cette performance viennent de paraître à La pleine lune, sous le titre *Rrose Sélavy à Paris le 28 octobre 1941.*

Yolande : On a voulu recréer l'atmosphère d'une soirée. C'est une fête d'une centaine de personnes et chacune d'entre nous est un personnage de l'époque.

Louise : Est-ce que ces femmes ont déjà existé ?

Marie-Madeleine : Qu'est-ce qu'on en sait ? Peut-être. Mais ce sont aussi et surtout des personnages que nous avons inventés. Ce qui est intéressant dans le groupe, quand nous avons des réunions, c'est que les rapports s'établissent à deux niveaux : entre nous d'abord, mais aussi entre nos personnages de fiction. C'est comme si la fiction débordait dans la

réalité. Et tout ça se passe dans une atmosphère de connivence extraordinaire.

Yolande : Rrose Sélavy n'est pas un atelier d'écriture fondé sur des commentaires formels, stylistiques. Ce que je fais, c'est que je propose un espace de fiction, je demande à chacune d'investir un personnage et je commande un texte par semaine, par exemple. Et les personnages se croisent. Il y a entre nous une synergie qui constitue l'élément de base de Rrose Sélavy. Nous sommes d'ailleurs branchées sur le Moving Center de New York : c'est un mouvement qui se déploie autour d'une Américaine avec laquelle je travaille depuis 1980. Elle s'appelle Gabrielle Roth. C'est en quelque sorte un réseau énergétique fonctionnant sous forme de spirale : c'est pourquoi nous disons être une spirale d'écrivantes. Nous ne sommes pas un cercle fermé.

Marie-Madeleine : Et cette énergie prend dans le groupe l'aspect de coïncidences. Dans les réunions, il y a des correspondances entre nos textes qui nous émerveillent. Cela grâce au climat qui existe entre nous : un climat de générosité, de partage, d'abandon, comme si on se connaissait depuis 20 ans.

«Rrose Sélavy est d'abord une voix qui me traverse, dans l'émotion et le vertige, quand la femme sérieuse que je suis n'a plus de prise sur moi.»

Denyse Delcourt

Louise : Est-ce que vous vous donnez des projets d'écriture ?

Yolande : J'impose des techniques : l'utilisation du je, l'utilisation du présent, une page de texte. J'impose le sujet ; par exemple, on écrit à partir du point de vue de notre personnage. C'est très contraignant. Mais j'enseigne la création littéraire depuis plusieurs années et je me suis rendu compte que plus les paramètres sont précis, plus la création est facilitée.

Louise : Pourquoi avoir choisi le nom de Rrose Sélavy ? On sait qu'il s'agit d'un emprunt à Marcel Duchamp, mais en quoi ce nom vous rejoignait-il profondément ?

Yolande : Ça vient de mon roman *La vie en prose,* dans lequel je mentionne Rrose Sélavy comme personnage : c'est le personnage de Duchamp. Quand France Gélinas, une des femmes du groupe, a lu *La vie en prose,* elle a eu l'idée de cet atelier. Pour moi, c'est comme si mes personnages étaient sortis du livre. Je n'aurais jamais cru cela possible. Quand j'ai cherché un nom pour ce groupe, je voulais que ça joue sur le rose, parce que c'est un groupe de filles ; d'où le nom Rrose Sélavy.

Marie-Madeleine : Rrose Sélavy se lit aussi «Éros, c'est la vie». Et la dimension «éros», la dimension du désir nous rassemble beaucoup. On travaille sur l'éros : c'est le rire, la gratuité. Il y a aussi de la douleur dans nos textes, mais il y a aussi ce mouvement d'Éros qui sait reprendre cette douleur pour dire : «Je n'en veux pas».

Yolande : La douleur n'est pas évitée, elle est transmutée. On vit dans une période de souffrance universelle très intense. Mais comme les femmes de Rose Sélavy ont du courage, il se fait un travail qui va chercher la force essentielle en nous toutes.

Louise : On sent dans vos textes que vous vous amusez beaucoup.

Marie-Madeleine : Oui et on vise aussi à dépasser les limites de la connaissance occidentale. C'est une recherche, une quête et chacune se retrouve en mouvement dans un projet de dépassement. Je pense que l'imaginaire est fondamentalement subversif, parce que c'est là qu'on peut jouer avec les piliers de toute l'organisation symbolique de la culture.

Yolande : Une de mes visions par rapport à Rrose Sélavy, c'est que chacune d'entre nous pourrait devenir la source d'un autre réseau. Le désir d'être réunies dans un projet commun est en effet présent chez toutes les femmes. En fait, toutes les femmes sont aux prises avec une solitude face au système patriarcal, solitude qu'il est difficile d'affronter individuellement.

Louise : C'est ce que vous appelez le féminisme rose ?

Yolande : Oui, car on ne fait pas de dénonciation. Les premières féministes ont beaucoup fait en ce sens : elles ont nommé les problèmes. Pour nous, ce sont des choses nommées et on peut partir de là pour créer un univers.

«Rrose Sélavy boit du scotch. Systématiquement. Rrose Sélavy part pour la gloire. Régulièrement. Rrose Sélavy ne fait pas l'amour assez souvent, et elle pleure de temps en temps. Puis elle rit à contretemps. C'est une brave fille, c'est une grande fille, c'est une belle fille. Fatiguée. Rrose Sélavy est très tannée. (...) Alors Rrose Sélavy boit du scotch. Systématiquement. (...) Rrose Sélavy, c'est une drôle de thérapie.»

Lisette Ménard

Marie-Madeleine : Ce sont deux dimensions de l'existence. Une femme peut être féministe et poète. Lutter pour obtenir des garderies gratuites, c'est rejoindre la réalité sociale des femmes, mais la dimension de l'imaginaire existe aussi. Et c'est sans doute parce que comme femme j'ai mené des luttes que l'imaginaire dans lequel la culture m'enferme ne me satisfait plus. C'est pourquoi je ressens le désir de créer un autre imaginaire.

Yolande : Nous sommes des féministes qui partageons des valeurs roses. Le rose, en plus d'être la couleur stéréotypée du féminin, est aussi la couleur de la guérison. Et comme femmes, nous avons besoin de guérir la blessure de la séparation, de ce que Christiane Olivier appelle le «désert blanc». (On cherche la symbiose avec notre essence, notre être total.) Il est intéressant de fonctionner entre femmes seulement. Les hommes ont toujours dit que les femmes ne s'entendaient pas ensemble, mais ce n'est pas vrai du tout.

Marie-Madeleine : Et puis, comme le disait Margaret Atwood à la conférence *Les femmes et les mots*, à Vancouver : «Le rose désarme l'ennemi». C'est une belle phrase, non ?

Une entrevue de
LOUISE DUPRÉ

Quelques titres concernant le groupe Rrose Sélavy :

«Rrose Sélavy, Spirale d'écrivantes animée par Yolande Villemaire», *Arcade,* nº 6, octobre 1983.

Yolande Villemaire, *Les coïncidences terrestres,* Montréal, La pleine lune, coll. «Rrose Sélavy», 1983.

Rrose Sélavy à Paris le 28 octobre 1941, Montréal, La pleine lune, coll. «Rrose Sélavy», 1984.

Camille C.

C pour Claudel. Soeur de l'écrivain Paul Claudel, muse et compagne du sculpteur Auguste Rodin, Camille Claudel a d'abord été une jeune fille volontaire, une sculpteure méconnue, une vieille internée lucide et désespérée. Camille C., c'est encore, 40 ans après sa mort, le drame de la création chez les femmes.

Après avoir lu *Une femme,* la biographie de Camille Claudel écrite par la Française Anne Delbée, deux Québécoises, Lise Roy et Geneviève Notebaert, décidaient il y a un an d'incarner Camille au théâtre et en sculpture. L'événement Camille Claudel aura lieu à Montréal en mai. Ce sera d'abord une adaptation théâtrale de *Une femme,* par Jocelyne Beaulieu et René Richard-Cyr...

Paul : «*Camille, cesse de croire qu'il faille créer dans la misère !*»

Camille : «*Je n'y ai jamais cru, c'est la société qui m'y oblige. Si j'étais un homme, je serais reconnue. On arrêterait de me confondre avec Rodin, je serais sa rivale.*»

... avec Lise Roy dans le rôle de Camille, et une mise en scène de Geneviève Notebaert.[1]

Ce sera aussi une exposition – «*Sur les ELLES du temps – Camille Claudel et les sculpteures québécoises contemporaines*» – organisée par Céline Camirand et Manon Régimbald,[2] qui mêlera des installations de sept Québécoises, inspirées de la vie de Camille, à des documents et des photos d'oeuvres de Camille elle-même.

En février dernier, Lise Roy et Geneviève Notebaert se rendaient à Paris voir au musée Rodin la rétrospective des oeuvres retracées de Camille Claudel. Elles en revenaient avec des photos inédites et d'autres renseignements, encore plus passionnées par la vie et l'oeuvre de celle qu'elles appelaient déjà depuis longtemps, familièrement, Camille. Encore plus pressées de la donner à voir aux Québécoises, aux artistes en particulier, puisque son histoire est encore trop souvent la leur.

Voici comment elles refont l'histoire de Camille.

Il y a 120 ans, dans un petit village de France, naissait une petite fille qu'on appela Camille. Dotée par la nature d'une grande beauté, d'une force de caractère peu commune et d'un talent exceptionnel pour la sculpture, elle avait tous les atouts pour devenir une grande artiste et mener une vie riche et féconde. Tous sauf un : son sexe. Et le conte de fées s'est transformé en cauchemar : 30 ans d'asile psychiatrique, après une vie de lutte perpétuelle. Cette histoire illustre de façon dramatique le rapport d'une femme avec la création.

Emprisonnée dans la double image de la muse du grand sculpteur Rodin et de l'inspiratrice de son frère, l'important écrivain Paul Claudel, Camille aura connu une existence tourmentée, constamment aux prises avec les préjugés d'une certaine époque. À la fin du XIX[e] siècle, une jeune fille de 17 ans désirant devenir sculpteure, c'est inconcevable, voire scandaleux. Camille franchit les barrières et se lance dans l'aventure de la création artistique. Affranchie, d'une volonté hors du commun et d'un enthousiasme survolté, elle sculpte.

En 1884, elle rencontre Auguste Rodin, maître sculpteur, qui a alors 43 ans. Il l'invite à travailler dans son atelier, elle devient son apprentie. L'amour s'installe, c'est une liaison orageuse. Mais Rodin prend toute la place, publique et privée. En 1895, réalisant que cette relation la maintient au second plan, celle de muse, d'élève, elle tente de se dégager de l'emprise de Rodin. Avec un courage peu commun pour l'époque, elle le laisse, perdant du coup nombre de contacts nécessaires pour une artiste. Elle s'installe seule dans un petit appartement et sculpte sans arrêt et sans un sou. Les années passent, personne n'achète, elle est de plus en plus isolée et incomprise. Intègre, sauvage, elle ignore les salons mondains et joue sa perte d'une certaine façon. Sa force de création, qui n'est jamais reconnue, acceptée par le monde extérieur, Camille en fait une force de destruction et la retourne contre elle-même : de 1906 à 1910, chaque été, comme un rituel, elle détruit à coups de marteau ce qu'elle a créé pendant l'année, et elle enterre les débris dans un cimetière.

Une grande partie de l'oeuvre de la meilleure sculpteure française du XIX[e] siècle est ainsi disparue pour toujours. Il serait trop facile de mettre cette fureur dévastatrice sur le seul compte de la folie et de donner ainsi raison à Octave Mirbeau qui écrivait à l'époque : «Quelques femmes – exceptions rarissimes – ont pu donner soit dans l'art soit dans la littérature l'illusion d'une force créatrice. Mais ce sont des êtres anormaux...»

Recluse, sans argent, Camille laisse peu à peu tomber les défenses. En 1913, sa famille l'enferme à l'asile de Villeneuve-les-Avignon. Elle y meurt en 1943, à l'âge de 79 ans. Camille Claudel, inacceptable de délinquances, a été oubliée et enfouie par un milieu incapable de la supporter. Elle a été maltraitée parce qu'elle était une femme, une sculpteure, une amoureuse.

Cette histoire trouve un écho dans les doutes, les incertitudes de celles qui, en 1984, ont choisi de créer. Comme si «l'inconscient collectif féminin» nous avertissait, depuis très longtemps, des dangers que représentent pour nous la création et l'affirmation de nos propres fantasmes. Combien de femmes ont, au cours des siècles, étouffé leur création avant même qu'elle ne devienne consciente, pour ne pas avoir à subir un sort similaire à celui de Camille ? Quelle histoire de l'art aurions-nous aujourd'hui si toutes ces oeuvres avaient vu le jour ?

En tant qu'artiste du XX[e] siècle, il est essentiel de diffuser l'histoire de cette femme. Son existence déteint sur nos propres attentes, nos propres difficultés, notre propre existence. C'est cette analogie avec aujourd'hui, si frappante, qu'il nous importe de souligner, de mettre en scène, de jouer, afin que les barrières tombent, que la liberté éclate et que la création résiste.

FRANÇOISE GUÉNETTE
LISE ROY
GENEVIÈVE NOTEBAERT

1/ *En coproduction avec le Théâtre d'aujourd'hui, au 1297, rue Papineau, Montréal, du 8 mai au 10 juin, relâche les dimanches et lundis. Réservations : 523-1211.*

2/ *À la Galerie UQAM, au Pavillon Judith-Jasmin de l'Université du Québec à Montréal, du 20 juin au 9 juillet. Exposantes : Marie-Hélène Cousineau, Tatiana Demidoff-Seguin, Lise-Hélène Larin, Ginette Prince, Manon Thibault. Plus d'informations : 282-8401.*

livres

La passion immobile

Veille, Anne-Marie Alonzo, Éditions des femmes, Paris.

Non, ceci n'est pas tout à fait une chronique littéraire, ni une critique... Et pourtant il s'agit de parler d'un livre et d'une écrivaine. Mais je veux repousser les habituelles métaphores qui disent quelquefois une certaine petite musique, ou un climat, une atmosphère ou même un univers, car j'ai trop peur de masquer l'essentiel.

Saviez-vous «qu'en Chine l'on poste les lettres d'amour en les lançant dans un canal d'eau claire»? En juin 1981, dans l'ancien lieu du Théâtre expérimental des femmes, ce canal d'eau claire qui est aussi du Nil, se répandait et les textes qui composent *Veille*, scandés, incarnés d'une façon bouleversante par la comédienne Céline Beaudoin, ces textes dans leur profondeur et leur pesanteur, devenaient chair de notre chair, nous comblant d'un temps illimité. C'est quelquefois le miracle, la magie du théâtre : la rencontre d'un texte et d'une interprète.

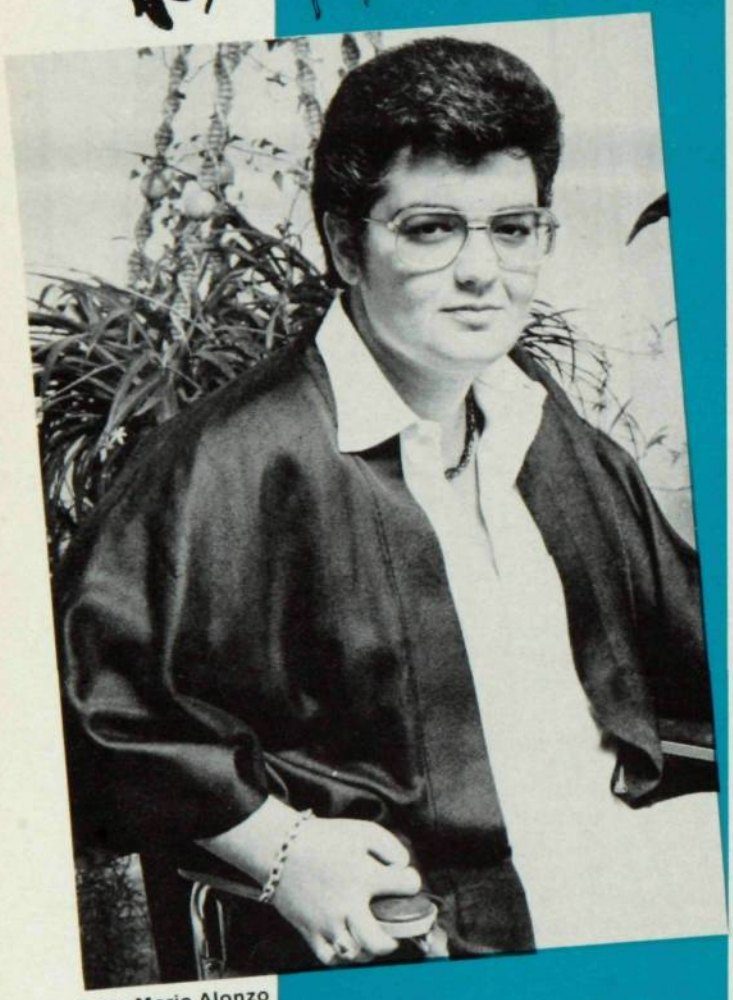
Veille a été écrit par une femme immobile, par une femme qui, dans son corps, n'est que lenteur – à quand un dossier sur les femmes handicapées dans LVR ? – et pourtant *Veille* est un acte, une action fulgurante car, si nous marchons toutes, Anne-Marie Alonzo, elle, roule, et dans un même élan, déroule le fabuleux tapis d'apparat qui mène à la Mermour, à la Mère, à l'Amante de la première nuit dans le creux inoubliable de la création maternelle.

«J'ai le corps mort et mes jambes geignent et je ne bouge pas mère et je t'attends... Si je dis mère à tout vent je fais feu de toute femme». À chaque fois que j'ai lu *Veille*, j'ai eu la certitude que j'étais au-delà de la fameuse paire de couilles sacrées : innocence ou culpabilité ! Et ça ne s'appelle pas transgression, car d'un grand mouvement de roue solaire, la passion d'une femme pour sa mère et pour toutes les femmes, m'emporte dans un monde où cette notion n'existe plus.

«Si je dis mère à toute femme qui me répond crois-tu...» C'est toute la culture des femmes qui lui répond : France Théoret avec sa tenace mémoire blanche, Hélène Cixous dans le galop des mots, celles qui s'affirment guérillères au flanc de Monique Wittig, pis Marie-Claire, Michèle, Mary, Louky, Yolande, Pauline, Nicole, Pol, Suzanne, etc., qui font un grand remue-ménage dans nos songes et nos cauchemars. Pis toutes celles qui, n'en pouvant plus de vivre paralysées dans l'effroi des faux abris, prennent des risques. Exigent ! Organisent ! Fondent !

Oui, *Veille*, ainsi qu'un canal d'eau claire qui donne soif, terriblement soif. Y boire est une chose heureuse car cela nous fait déborder du confort de tous les angles judicieux de nos corps : ces angles qui font que nous sommes mobiles. Près d'elle la vie !

JOVETTE MARCHESSAULT
Étang-aux-Oies



Anne-Marie Alonzo

Photo : Denyse Coutu

Grand Prix du Festival de la Havane

LES FILMS DU CRÉPUSCULE
présente

LES YEUX DES OISEAUX
Un film de **Gabriel Auer**

Première nord-américaine le 4 avril
au Cinéma Outremont à 21h30
et à l'Autre Cinéma à partir du 6 avril

Woolf par fragments

Journal, Virginia Woolf, Éditions Stock, France, 1983. Traduit de l'anglais par Colette-Marie Huet.

Dans un journal personnel, il y a bien sûr l'anecdote : le passage du temps dans l'intimité du quotidien. J'ouvre le troisième volet du *Journal* de Virginia Woolf avec curiosité. Comme elle, je suis avide de potins. Ce troisième tome (d'une série de cinq dont deux restent à venir) publié d'abord en 1980 en version originale par la maison d'édition qu'elle a fondée, The Hogarth Press, couvre les années 1923 à 1927. On y retrouve la description méticuleuse, parfois répétitive, des activités quotidiennes de la romancière, des commentaires sur les personnages qui l'entourent et le détail des événements, souvent banals, qui la touchent. Pourtant, malgré les redites et la futilité de certains passages, Virginia Woolf réussit à maintenir l'intérêt de la lecture jusqu'au bout des quatre cents pages du volume.

L'ensemble demeure plutôt fragmenté. Impossible de saisir l'unité du propos. Pour la romancière, il s'agit d'écrire son journal comme on fait sa vie et «la vie est tumultueuse et chaotique, les émotions incontrôlables, l'expérience fragmentaire, la mémoire est effrayante et la parole nous frustre». C'est au gré des multiples rencontres mondaines, de l'inévitable heure du thé, de sa passion pour la littérature et de ses mystérieux troubles de santé que nous découvrons une femme à la fois profonde et superficielle, humble et vaniteuse, jalouse et généreuse.

L'édition de ce journal n'opère pas de perversion du genre littéraire puisqu'il semble destiné à la publication. Ainsi, ce qui sert la romancière – ses activités d'éditrice, de critique ou d'administratrice – est largement relaté ; tandis que ce qui pourrait nuire à sa réputation – sa relation amoureuse, scandaleuse à l'époque, avec Vita Sackville-West – se couvre du voile de la pudibonderie (chère aux Britanniques ?) C'est surtout dans la deuxième partie du journal que la lecture devient vraiment passionnante : Virginia Woolf s'attache à suivre à la trace la genèse de son prochain livre. L'écriture quotidienne permet «de donner corps à toutes ces innombrables petites idées et minuscules histoires qui passent comme l'éclair dans mon esprit». C'est en témoin privilégié que l'on voit surgir simultanément l'ébauche de ce que deviendront plus tard les romans *Les vagues* et *Orlando*.

Lire le *Journal* de Virginia Woolf c'est aussi partager la lutte d'une femme qui tente de préserver l'intégrité de son être et qui cherche à recouvrir la surface du réel de mots afin que la pression du monde n'étouffe pas l'étonnante vitalité de celle qui posera plus tard les premiers jalons de la critique féministe avec *Une chambre à soi*.

MARIE-CLAUDE TRÉPANIER

LE THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL DES FEMMES
présente
à partir du 18 avril
à la salle Calixa-Lavallée
3819, rue
Calixa-Lavallée
521-8900

LA PEUR SURTOUT II

BOTTIN DES FEMMES
PROFESSIONNELLES ET COMMERÇANTES
et son réseau
ENTRAIDE AU FÉMININ Network
Pour toutes les femmes d'affaires.
376, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6
tél.: 845-4281, 2, 3, 4

30 ans de création! 30 ans d'internement

Oubliée du monde avant même de l'avoir quitté.

Les Presses de la Renaissance. 17.95$

UN LIVRE BRÛLANT: LE DESTIN TRAGIQUE DE CAMILLE CLAUDEL

belfond ACROPOLE
Presses de la Renaissance

Demandez nos catalogues gratuits: ÉDIPRESSE (1983), 8382, rue Saint-Denis, Montréal H2P 268

flash

La parole aux Amérindiennes

Recherches amérindiennes au Québec, spécial Femmes autochtones, Vol. 13, nº 4, 1983.

Au moment où le second débat constitutionnel sur «la garantie des droits et l'égalité des sexes des peuples autochtones» se solde par un échec (Ottawa, 8 mars 84), un numéro de *Recherches amérindiennes au Québec* consacre, lui, ses pages aux femmes.

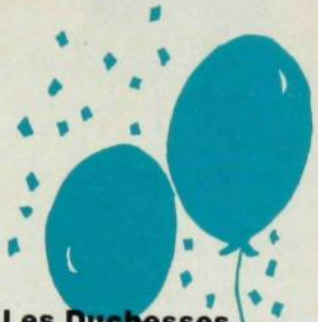
Intitulé «*Femmes par qui la parole voyage*», un très beau titre, on y trouve un peu de tout. Des sujets plus ou moins connus, comme «*La place de la femme dans les sociétés iroquoiennes*». De filiation matriarcale, ces sociétés ont peut-être été celles qui, à venir jusqu'à maintenant, ont donné la plus grande place aux femmes. On trouve aussi un long compte rendu des rapports de Marie-de-l'Incarnation avec les jeunes Amérindiennes au 17e siècle. On se doutait que cette femme (quand même «admirable» pour son époque?) était aussi raciste et moraliste que le voulait l'esprit missionnaire français – «Il n'y a rien de si difficile que de régler les peuples de l'Amérique. Tous ces barbares... naissent, vivent et meurent dans une liberté sans retenue...» – mais sait-on que si le projet de «civilisation» et d'assimilation des Amérindiens a échoué (Marie-de-l'Incarnation finira par en convenir), c'est beaucoup grâce aux femmes, probablement les plus rebelles parmi les indigènes?

Et puis, on découvre des sujets moins connus, tels «*La glorification du mâle dans le vocabulaire cri et montagnais*» (Non, Virginia, la langue française n'a pas le monopole du sexisme), et «*Une coopérative de femmes au Mexique*» (malgré le fait que ces femmes sont pour la plupart de descendance indienne, on se demande ce que ce texte vient faire. N'a-t-on pas assez de matière ou d'Amérindiennes ici même?).

On lit aussi dans ce numéro, ce qui en justifie amplement le prix d'achat (5$), des témoignages des Amérindiennes elles-mêmes, et surtout «*Chialage de métisse*» de Virginia Bordeleau, texte repris dans ce numéro de LVR, en guise de Journal intime et politique (p. 33). Il me semble que c'est précisément cette parole directe, émouvante et sans équivoque des femmes amérindiennes qui manque, qu'il faudrait aller chercher davantage. Présentée par l'intermédiaire d'une intervieweuse ou universitaire blanche, comme c'est le cas pour «*Notes inspirées par l'autobiographie d'une femme montagnaise*», cette parole est déjà atténuée, voilée, même si l'on comprend la nécessité d'un tel processus ainsi que son utilité. L'exception est peut-être «*La discrète émancipation de Talasia*» de Dominique Collin qui, malgré une grille d'analyse fort complexe (et jamais très bien comprise), parvient à nous faire comprendre l'incroyable dichotomie qu'est la vie présente d'une jeune Inuk, Talasia étant littéralement à cheval sur deux cultures (inuit et blanche), déchirée par deux systèmes de valeurs qui s'opposent.

Peut-on espérer qu'une telle initiative – la prise de parole par celles qui ont encore à se faire entendre – se répétera?

FRANCINE PELLETIER



Les Duchesses... enfin publiées

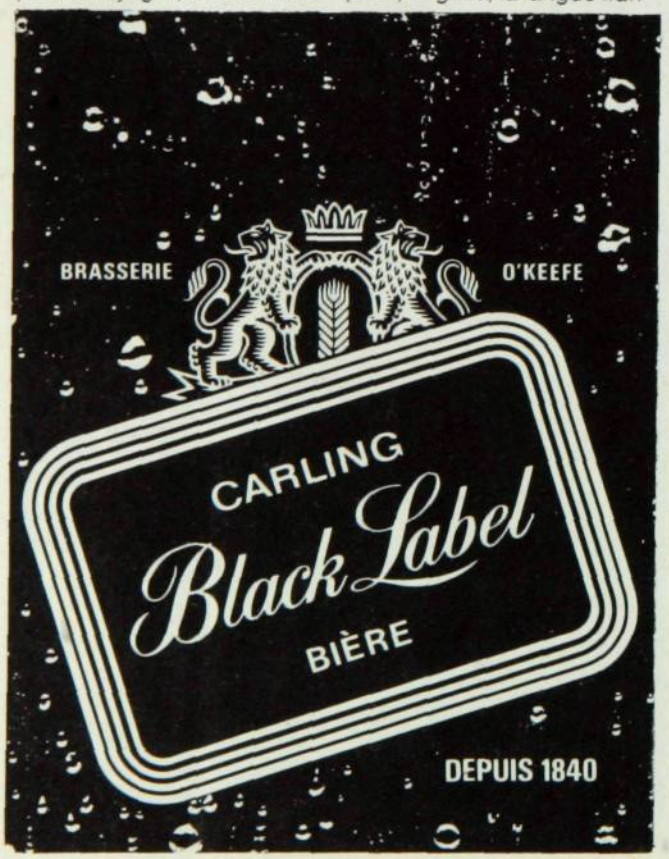
Enfin Duchesses, comédie musicale des Folles Alliées, Éditions Les Folles Alliées, Québec, 1983.

Vous vous étiez dilaté la rate en les voyant s'époumoner au Théâtre de la Bordée à Québec, au TEF ou au Quat' sous à Montréal? Réjouissez-vous, les Duchesses, alias les Folles (Jocelyne Corbeil, Hélène Bernier, Lucie Godbout, Agnès Maltais, Christine Boillat et à l'époque Claire Crevier et Lise Castonguay) reviennent bien mises à plat, écrites et éditées par elles-mêmes.

Vous qui aviez raté une blague sur trois parce que votre voisine (je la connais, c'est Hélène P.) riait trop fort, voilà une chance de comprendre comment se tricote l'humour féministe, d'une ligne à l'autre, selon une logique implacable. Drôle, pas cher, c'est un bon livre à placer sur l'étagère (sûrement plutôt vide) «humour non sexiste» de votre bibliothèque.

Mais quand les Folles remonteront-elles sur scène, en Duchesses ou en Ginette Tremblay, ces irrévérencieuses mémères du féminisme de l'an 2024, créées et ovationnées (à Montréal) le 8 mars dernier à Rose Tango?

FRANÇOISE GUÉNETTE



théâtre

Le rêve et la réalité

Addolorata, de Marco Micone, à La Licorne, Montréal, fév.-mars 84.

Il faut dire que j'aime beaucoup le Café-théâtre-bar-restaurant La Licorne, situé au 2075 rue St-Laurent à Montréal, juste en haut du quartier grouillant du Montreal Pool Room, juste en bas de la Main dans toute sa splendeur. Il y a certainement quelque chose de magique (de rassurant, aussi) dans le fait de tout mêler – culture, consommation, rencontres, placotage – dans un même lieu. Et les shows présentés dans cet endroit agréable administré par le groupe de théâtre La Manufacture, ont le don de nous ramener nos vies en pleine face, sans être pour autant platement réalistes.

C'est le cas d'*Addolorata*, de Marco Micone, qui y reprenait l'affiche récemment. Addolorata Manzi est une jeune Italienne, arrivée à Montréal avec ses parents à l'âge de neuf ans. Elle aime chanter *Guantanamera*, rêve de s'appeler Lolita Gomez et et marie bientôt Giovanni (Johnny à l'occasion), croyant par là devenir autonome et faire sa vie. Mais par l'intermédiaire d'une deuxième comédienne jouant Addolorata vieillie, nous voyons le rêve passer à la réalité : vie de petites misères composée de tâches ménagères («oh, ma sauce tomate !...»), de travail en usine, d'absence du mari...

L'histoire est assez connue, dira-t-on, mais elle prend énormément de force à être systématiquement dédoublée, ce que la jeune Addolorata croit/veut devenir et ce qu'elle devient étant simultanément représentés. En plus, la présence ponctuelle d'un Arlequin donne du souffle à la pièce, la situant dans une espèce de fatalité historique: «Avant, c'était les pauvres gens qui émigraient où étaient les grosses compagnies, maintenant c'est les grosses compagnies qui émigrent là où est le pauvre monde».

Marco Micone sait ce dont il parle, lui-même est arrivé au Québec à l'âge de 13 ans. Et il sait exactement quand sympathiser et quand critiquer : «St-Léonard[1] c'est comme le Stade olympique, il faudrait le recouvrir !». Et puis, tout y passe : le commérage à l'italienne comme le viol des femmes par leurs maris, l'illusion comme le désespoir... avec une étonnante facilité. Pour deux raisons bien simples : c'est fait intelligemment et c'est rigoureusement exact.

FRANCINE PELLETIER

1/ *Quartier italien de Montréal.*

La hantise des lieux désaffectés

Le Musée des sciences, installation de Lyne Lapointe en collaboration avec Martha Fleming, février 1984.

En février dernier, à Montréal, trois femmes artistes ont occupé un ancien bureau de poste de la rue Notre-Dame, dans un merveilleux exemple de ce qui est couramment appelé une «installation». Leur sujet : le corps des femmes tel que la science et peut-être surtout la médecine l'ont conçu, et tel que l'esthétique l'a représenté au cours des siècles.

J'avoue que ce qui m'a le plus marquée c'est le lieu lui-même, ce grand corps froid abandonné, et l'effet de distorsion créé par le «détournement» de cette bâtisse. L'installation comme telle m'a paru une séduction de l'esprit un peu vaine. On ne peut qu'être d'accord avec son thème, mais la minutie du détail dans les objets représentés, quasiment la maniaquerie... n'est pas pour plaire à tout le monde. Et puis, pourquoi s'enfoncer dans ce passé toujours morbide, écrasant, alors que le futur nous appelle ? (La science et l'art ont mortifié le corps des femmes, bien sûr, mais la révolution biologique et technologique que nous vivons présentement est une étape cruciale que nous devons franchir avec succès, autonomie, créativité.)

J'ai préféré m'approprier le Musée des sciences plus «librement». En l'apparentant, par exemple, à la guérilla urbaine ou aux camps de femmes à proximité des installations militaires partout dans le monde. De part et d'autre, il est question de résistance puisque la résistance a toujours «campé», qu'elle ait été juive, amérindienne, gitane, bohémienne ou féministe. Et j'ai pensé au Living Theatre de New York, occupant des lieux voués à la démolition, aux écoles recyclées en galeries parallèles, aux églises devenues universités... Pour moi, c'est dans le transfert que cette «installation» est parfaitement réussie.

LOUISE GUAY

L'ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DU JEUNE THÉÂTRE PRÉSENTE

LE FESTIVAL QUÉBÉCOIS DU THÉÂTRE AMATEUR '84

19 au 23

DU 19 AU 23 AVRIL

École nationale de théâtre
5030, rue St-Denis, Montréal
Atelier continu
1200, rue Laurier est, Montréal
Réservations: 270-1178
Renseignements: 288-3722

L'Androgyne

Littérature lesbienne et féministe

3642 ST-LAURENT
2e ÉTAGE
MONTRÉAL
842-4765

JOURNAUX

DISQUES

CARTES

flash

théâtre

Un autre archidrame

Les Dandigores, de Ginette Noiseux et Suzanne Valotaire, au Théâtre expérimental des femmes, mise en scène de Louise Laprade.

Gourounne - de - courtes - doigts et Igore - de - la - débâcle sont soeurs : l'une naine, noire, mentale, insecte presque atomique, l'autre géante, lumineuse, physique mammifère presque océanique. Émanations, voire schizophrénie ambulante, plutôt que de véritables personnages, elles sont le coeur même des *Dandigores*.

Fidèle à l'orientation (devenue presque une tradition) du Théâtre expérimental des femmes de Montréal, ce dernier spectacle s'inscrit dans un théâtre de défi, car il est question ici de construire un «imaginaire au féminin» et par le fait même, des personnages et une histoire bien à nous. Or nous y voyons aussi La Sorcière et Clébalde-la-serpente-à-roulettes, représentant la science et l'élégance, une alliance du savoir et du pouvoir qui, même au féminin, affiche la séduction, la perversion et la corruption (on se demande bien pourquoi, d'ailleurs). Ensuite, Yaga et Diva-gros-nez, réunissant les éléments naturels et l'esprit animal. Interprétées par Lise Vaillancourt, dont il faut dire que ses apparitions scéniques et textuelles sont généralement bienvenues. Mais la meilleure c'est Mademoiselle Petit-four-et-canapé, martelant la scène de ses petits pas pressés, transposition involontaire(?) du Lapin Blanc d'*Alice aux pays des merveilles ;* et Suzanne Valotaire joue ce rôle à merveille. Alors pourquoi ce spectacle ne «lève-t-il» pas, *voire même ennuie* ?

Certes, il y a des longueurs et un manque de recul face au texte, toutes ces écritures/univers étant juxtaposées les unes aux autres plutôt que liées ensemble. Et quoique la musique scintille et que les costumes rient, la mise en scène ne semble pas terminée. Tout est toujours si gros ou si déchirant ou si envahissant qu'on s'y perd et, au bout du compte, on ne s'y reconnaît pas. Pourtant, on aurait bien besoin de s'inventer des «histoires de soeurs», Cendrillon nous laissant plus qu'insatisfaites à ce sujet. Mais voilà qu'encore une fois on sombre dans l'archidrame, dont la mort sanglante est la seule issue. Si le monde est «à inventer», comme nous disent à plusieurs reprises les comédiennes, il me semble qu'il aurait fallu, là, beaucoup plus d'invention.

Pour ma part, je suis sortie du théâtre en me demandant quand est-ce que nous parlerions des réalités qui nous tiennent à coeur avec finesse et subtilité.

LOUISE GUAY

spectacles

«L'énergizère»

Businessman in the Process of Becoming an Angel, par Edouard Lock et La La La, au Rialto, les 7, 8, 9 et 10 mars.

Vous souvenez-vous de la gang qui avait bloqué le trafic de la Sainte-Catherine pour danser dans la rue son *Businessman in the Process of Becoming an Angel* ? Eh bien cette gang, *La La La*, a roulé son show jusqu'en Europe avant de revenir, par la côte du Pacifique et les États-Unis, nous le donner à Montréal.

Jeune, audacieux, dynamique, enlevant, étourdissant, époustouflant, et, et, é...nergisant. Des effets avec une économie de moyens qui tient de la magie. La présence ironique et fluide d'un petit chien qui hurle à la tendresse. Des êtres de scène qui gambadent, se garrochent, vibrent dans leurs muscles. Don et libération. Non, ce n'est pas l'Ostidshow de l'ère punk. C'est beaucoup plus physique. C'est de l'intelligence incarnée.

Deux filles, quatre gars. Il n'y a pas vraiment de vedettes dans ce show-là. Mais, mais. Comment ne pas souligner l'humour, la virtuosité de Michel Lemieux ? Avec ses claviers partout, sur la scène, sur ses cuisses, sur son avant-bras. Son accordéon vert. Sa voix instrumentale. Pas de mièvreries non plus. Si les filles font des pointes, c'est au bout de leurs running shoes. Elles portent leur partenaire. Elles sont fortes. Pas d'esthétisme à la David Hamilton. Ni de danseuse-étoile. Mais, mais. Comment oublier la magnifique performance de Louise Lecavalier qui concentre à elle seule autant d'énergie, et ce n'est pas peu dire, que tous les autres membres de la troupe ?

Et la vitalité s'est faite chair, et elle a dansé parmi nous. Je te salue Isadora. Le temps, la danse et *La La La* t'ont mille fois donné raison.

JOSETTE GIGUÈRE

CALENDRIER

CINÉMA

TROISIÈME FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART : environ 50 films d'une dizaine de pays différents sur des thèmes allant des arts visuels à la danse en passant par l'architecture, la photographie et la musique. Du 17 au 22 avril, à la Cinémathèque québécoise, 335, boul. de Maisonneuve Est, Montréal. Renseignements : Paquerette Villeneuve : (514) 845-5233.

THÉÂTRE

QU'EST-CE QU'ON ATTEND POUR ÊTRE HEUREUSES ? du Théâtre de quartier, veut susciter de façon humoristique et touchante la réflexion et la discussion sur un aspect important du quotidien des femmes... Disponible après le 8 mars. Pour renseignements et réservations : (514) 845-3338.

FESTIVAL QUÉBÉCOIS DU THÉÂTRE AMATEUR : 24 ateliers pour celles et ceux qui font du théâtre et huit pièces sélectionnées pour le grand public. Du 19 au 23 avril, à l'École nationale de théâtre et à l'Atelier continu, à Montréal. Renseignements : Diane Miljours ou Marc Drouin : (514) 288-3722.

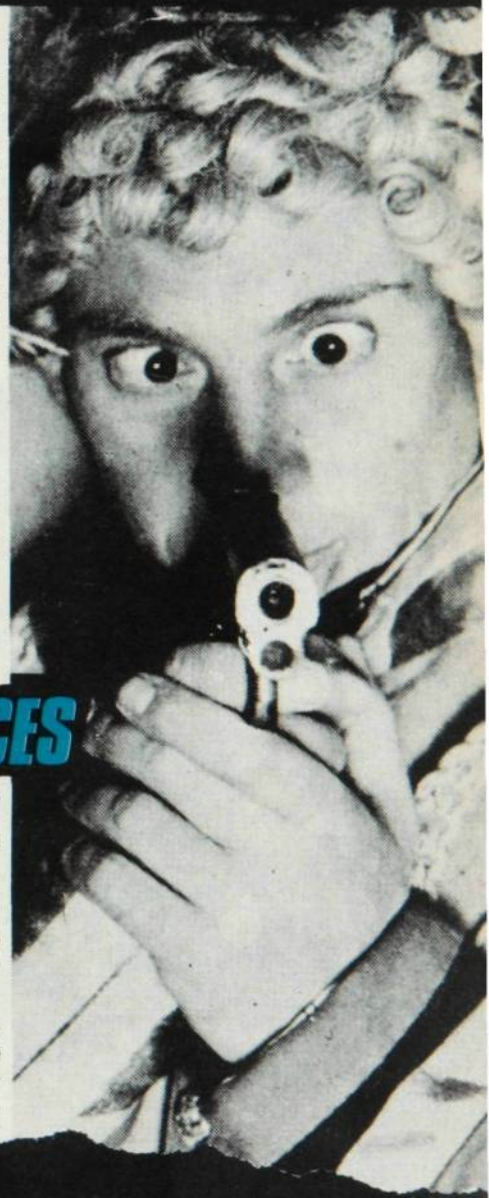
NICKEL : «Une histoire d'amour sur fond de mine (Sudbury)» du Théâtre du Nouvel Ontario. Pour la première fois à Montréal. Du 17 au 28 avril, à la salle Fred-Barry, Montréal. Réservations : (514) 253-8974.

HISTOIRES D'AMOUR : d'après *La dame aux camélias*, un théâtre musical et d'atmosphère. À partir du 19 avril, à l'Eskabel, 1237, rue Sanguinet, Montréal. Promotion et information : Raymonde Gazaille : (514) 277-8370.

JUSTE AVANT QUE... de Claire Dé, opéra nucléaire racontant la rencontre, la passion et l'inévitable «fission» de Georges et Laura. Une production de La Rallonge. Du 2 au 27 mai, au Théâtre de la grande réplique, 200, rue Sherbrooke Ouest, Montréal. Renseignements : Richard Gohier ou Rose-Aline Leblanc : (514) 495-4447.

EXPOSITION

AUTOPORTRAITS DE FEMMES, exposition de 18 artistes montréalaises : Rachel Boucher, Marik Boudreau, Andrée Brochu, Danièle Blouin, Carmen Coulombe, Charlotte Gingras, Colette Laliberté, Francine Larivée, Marie-Claire Marcil, Anne Morin, Nicole Morisset, Lise Nantel, Diane Petit, Gisèle Poupart, France Renaud, Sylvie Roche, Jennifer Rodriguez et Angéline Tremblay. À la Maison de la culture Côte-des-Neiges, à Montréal.
Et de nombreuses autres activités : 3 mai : performance de Suzanne Valotaire ; 8 mai : conférence de Christine Ross sur l'art et les femmes ; 22 mai : soirée de films dont *Les années de la faim* de Jutta Bruckner ; 23 mai : performance du clown Mine de rien et musique avec le groupe féminin de jazz *Bougainvillea* des États-Unis.



CONFÉRENCES

16 avril : *Y'a un grand silence*, film sur l'inceste.
23 avril : Les femmes et la créativité.
30 avril : Les droits des femmes.
À Info-femmes, 1050, boul. St-Jean-Baptiste, Montréal. 645-1526.

17 avril : *Faiseuses d'images et images d'elles*, de Jovette Marchessault, à la Bibliothèque de Rosemont, 3131, boul. Rosemont, Montréal. 727-8151.

1. Akt. 1. Fred Immler als Fürst Sascha. 2. Edith Mèller als Elis Heinzius. 3. Lebe wohl, liebes Schwesterchen, halte Dich brav i fernen Petersburg. 4. Danke, meine Herren, ich habe genug verspiel 5. Die fürstliche Familie Kalnocki. 6. Ich gebe Dir mein Ehrenwor Vater, daß ich nicht mehr spielen werde! 7. Durch mein Ehrenwo habe ich mir die Hände gebunden, ich kann Dir also in Zukunft nic mehr helfen! 8. Tatjanas neue Gesellschafterin ist heute 1 a Petersburg eingetroffen. 9. Ich glaube, es ist das Beste Sa a. D

LA VIE EN ROSE NE JAUNIT JAMAIS !

Le papier peut jaunir, en fait, mais les idées, dossiers, reportages et analyses de LA VIE EN ROSE ne se démodent pas d'une année à l'autre. Vérifiez-le avant que nos caves soient vides : commandez les numéros qui vous manquent.

1 MARS 1981
Gagner son ciel ou gagner sa vie ?
Dossier salaire au travail ménager.
+ La presse féministe en France, Madame Bolduc, le P.R.N...

2 JUIN 1981
L'éducation sexuelle, dossier.
+ Le valium et le cancer du sein, entrevues avec Marguerite Duras et Tatiana Mamonova.

3 SEPTEMBRE 1981
Quand Jeanette et les autres ne veulent plus rien savoir
Dossier les femmes et l'information.
+ L'Irlande insoumise, le retrait préventif, les propos d'Adrienne Rich, Nicole Brossard, Léa Pool.

4 DÉCEMBRE 1981
La nouvelle famille et la loi 89, dossier.
+ Entrevue avec Claire Bretécher, questionnaire sur le harcèlement sexuel, la droite américaine.

5 MARS 1982
L'avortement en 1982, dossier.
+ La porno ou le terrorisme mâle, le mouvement socialiste et les femmes, la crise économique.

6 JUIN 1982
L'amour, toujours l'amour, dossier.
+ Entrevues avec Clémence Desrochers et Luce Irigaray, l'affaire de Mascouche, les femmes battues.

7 SEPTEMBRE 1982
Mises à pied, mises au pas ?
Dossier travail.
+ Résultats du questionnaire sur le harcèlement sexuel, les femmes et le jazz, le pacifisme aux USA.

8 NOVEMBRE 1982
D'une mère à l'autre, dossier maternité.
+ Élections à Montréal, histoire d'infirmières, reportage au Brésil.

9 JANVIER 1983
Vieillirons-nous comme elles ?
Dossier femmes âgées.
+ L'herpès «politique», Pauline Marois et le pouvoir, le viol, le féminisme et le socialisme en France.

10 MARS 1983
Les femmes en prison, dossier.
+ Le point G, le viol et la loi, le militantisme au Québec, spécial romans policiers.

11 MAI 1983
Bouffer, c'est pas d'la tarte !
Dossier nourriture-névrose.
+ Les Amérindiennes, René Lévesque, le sport ou le jeu, spécial poésie.

12 JUILLET 1983
Une fourmi flottait dans sa margarita
Spécial fiction
+ Les grandes photographes, les romans Harlequin, le théâtre des hommes.

13 Apprivoiser l'informatique

14 Les femmes veulent renégocier le syndicalisme

15 Demain, la guerre ?

16 Simone de Beauvoir

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Prov. .....

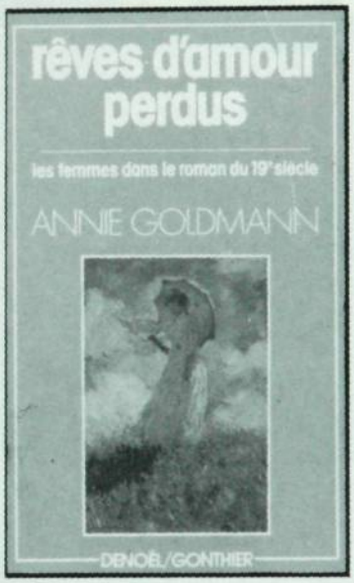
Téléphone .....

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant de ..... $
2,50$ par numéro.

1 ☐	2 ☐	3 ☐	4 ☐	5 ☐	6 ☐
7 ☐	8 ☐	9 ☐	10 ☐	11 ☐	12 ☐
13 ☐	14 ☐	15 ☐	16 ☐		

3963 ST-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M4

Viennent de paraître



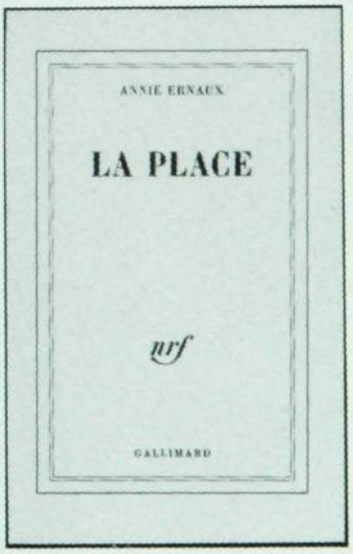
Annie Goldmann
RÊVES D'AMOUR PERDUS
ou Les femmes dans le roman du 19e siècle

Ou mère, ou amante, ou courtisane, ou femme de tête, telles nous apparaissent, curieusement limitées à l'un ou l'autre de ces rôles, les héroïnes des grands romans du 19e siècle, étudiées par Annie Goldmann. Fantasmes de leurs créateurs, mais aussi reflets des femmes de l'époque, ces personnages ont nourri, jusqu'à nos jours l'imaginaire des hommes et des femmes, celles-ci se conformant aux modèles et ceux-là les cherchant sans fin, pour leur commun malheur.

Denoël, coll. Femme. $16.25

Annie Ernaux
LA PLACE

La narratrice — qui n'est autre que l'auteur — a perdu son père l'année même où elle est devenue professeur. Cette mort, à laquelle elle a assisté, a marqué sa conscience d'une manière indicible. Plusieurs années après, elle entreprend le récit de la vie de son père, d'abord garçon de ferme, puis ouvrier d'usine, petit commerçant enfin. Se fondant sur des faits, des photos, des souvenirs de scènes précises et de phrases souvent entendues, elle rend sensible la condition de son père, la faible marge de liberté qui lui fut accordée pour se faire sa « place au soleil ». Surtout, elle s'attache à décrire cette distance, séparant peu à peu une fille, étudiante, mariée bourgeoisement, d'un père travailleur manuel qu'elle aime et qui l'adore.



Annie Ernaux ne ressuscite pas seulement l'image d'un père, elle met au jour avec minutie tout un héritage culturel, coutumes, goûts, valeurs, l'héritage culturel des dominés, qu'elle a dû oublier pour monter dans l'échelle sociale.

Les difficultés et la psychologie du petit commerçant, les humiliations sociales, la déchirure de classe à l'intérieur même de la famille, tout cela est relaté avec pudeur et force dans un style dépouillé à l'extrême, qui donne à cette oeuvre une densité bouleversante.

Gallimard, coll. Blanche. $9.95

FINI LE FÉMINISME?
Compte rendu du colloque international Féminisme et socialismes

« ... Fini le féminisme?... » La question est posée, quelquefois avec soulagement et souvent avec regret... Le temps des Manifestes et des manifestations semble, en effet, révolu... Mais la cause des femmes, la cause de la moitié de l'humanité, reste le problème éthique et *politique* fondamental de cette fin du 20e siècle.

Gallimard, coll. Idées. $9.95

Disponibles en librairie

LIBRAIRIES CLASSIC

NO:1 au Québec

825 BOULEVARD ST-LAURENT, PLACE LONGUEUIL, LONGUEUIL, TÉL.: 677-8341 – 1430 OUEST STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC, TÉL.: 866-8276 – 1 PLAZA ALEXIS NIHON, WESTMOUNT, QUÉBEC, TÉL.: 933-1806 – GALERIES D'ANJOU, VILLE D'ANJOU, QUÉBEC, TÉL.: 353-6950 – LE CARREFOUR LAVAL, BOUL. LE CARREFOUR, LAVAL, QUÉBEC, TÉL.: 681-7700 – CENTRE LAURIER, 2700 BOUL. LAURIER, STE-FOY, QUÉBEC, TÉL.: 653-8683 – LES GALERIES DE LA CAPITALE, 5401 BOUL. DES GALERIES, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 627-3855 – PLACE FLEUR DE LYS, 550 BOUL. HAMEL, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 529-9609 – PLACE DE SAGUENAY, BOUL. TALBOT, CHICOUTIMI, QUÉBEC, TÉL.: 543-3882 – LES PROMENADES D'OUTAOUAIS, 1100 BOUL. MALONEY, GATINEAU, QUÉBEC, TÉL.: 561-1319 – CENTRE PLACE VERTU, 3205 BOUL. CÔTE VERTU, VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC, TÉL.: 335-2971 – LES GALERIES DE GRANBY, 40 RUE ÉVANGÉLINE, GRANBY, QUÉBEC, TÉL.: 378-6547 – CENTRE LES RIVIÈRES, 4125 BOUL. DES FORGES, TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC, TÉL.: 378-8708.

LE NOUVEAU FLORA GROULT

L'audace presqu'impudique
de la sincérité crue,
l'amour qui n'en finit pas
de dire son dernier mot.